



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

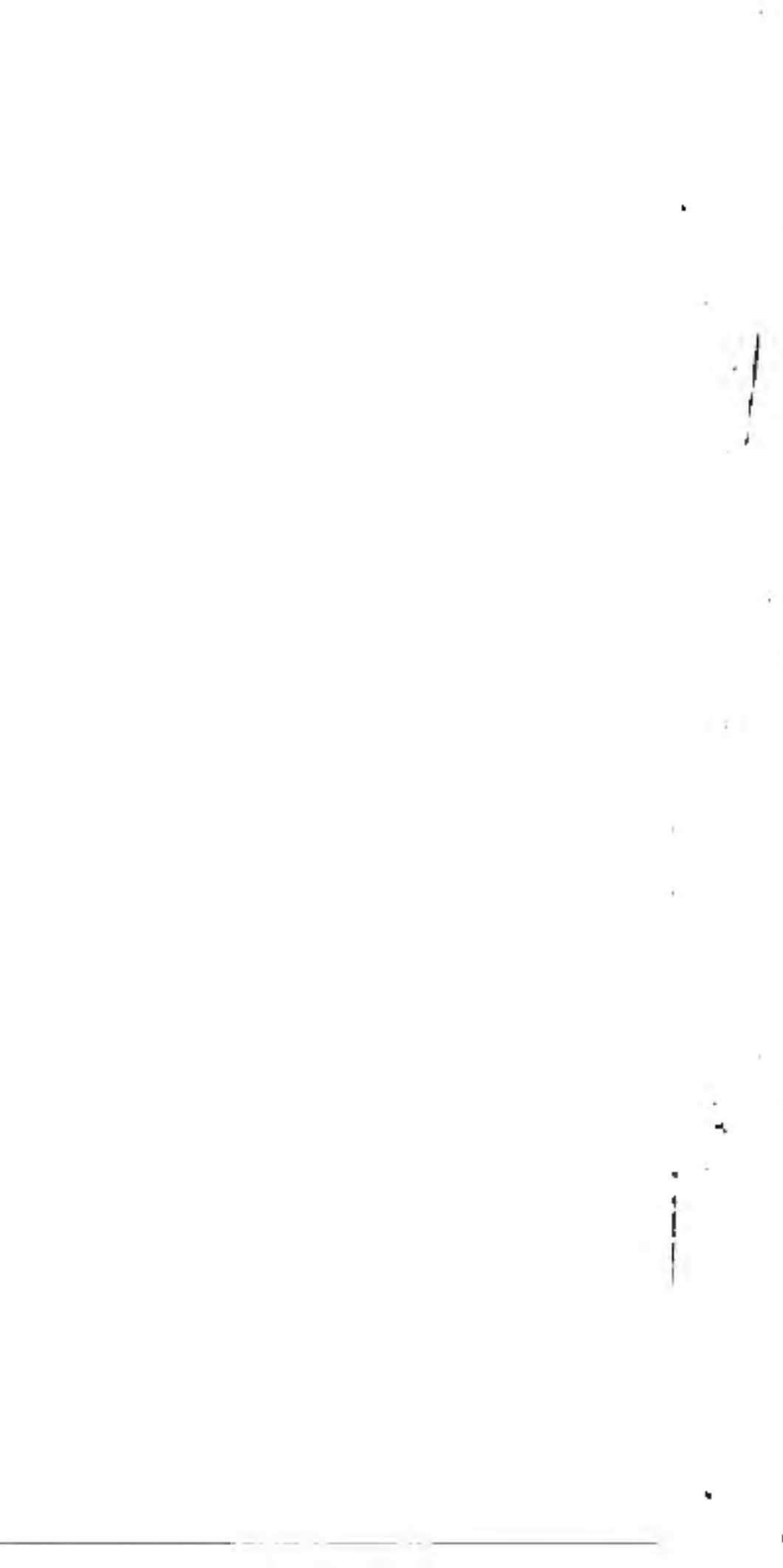
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



EL

MC

HE

OT

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

ST

LES
OEUVRES
DE
MONSIEUR
DE MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

revûë, corrigée & augmentée, d'une
NOUVELLE VIE DE L'AUTEUR,
& DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE,
toute en vers, telle qu'elle se jouë à pre-
sent, imprimée pour la première fois.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME III.

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE BRUNEL, 1725.

*Avec Privilège de nos Seigneurs les Etats de
Hollande & de West-Érife.*

Plates contenues en ce

TROISIEME VOLUME

GEORGE DANDIN. LE MARI CONFONDU.

LA GLOIRE DU DOME DU VAL DE GRACE. Poème sur la Peinture de M. Mignart.

TARTUFFE. ou L'IMPOSTEUR. Avec la Préface; & trois Placets au Roi, au sujet de cette Comédie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

PSYCHE.

LES FEMMES SAVANTES.



GEORGE DANDIN,

OU LE MARI CONFONDU, COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Représentée pour la première fois pour
le Roi, à Versailles, le 15. de Juil-
let 1668. & depuis donnée au Pu-
blic à Paris, sur le Theatre du
Palais Royal, le 9. de Novem-
bre de la même année 1668.

Par la Tronpe du Roi.

A C T E U R S.

GEORGE DANDIN, riche Païſan ; Mari d'Angelique.

ANGELIQUE, Femme de George Dandin, & Elle de Monsieur de Sotenville.

Mr. DE SOTTENVILLE, Gentilhomme Campagnard, pere d'Angelique.

Madame DE SOTTENVILLE, ſa femme.

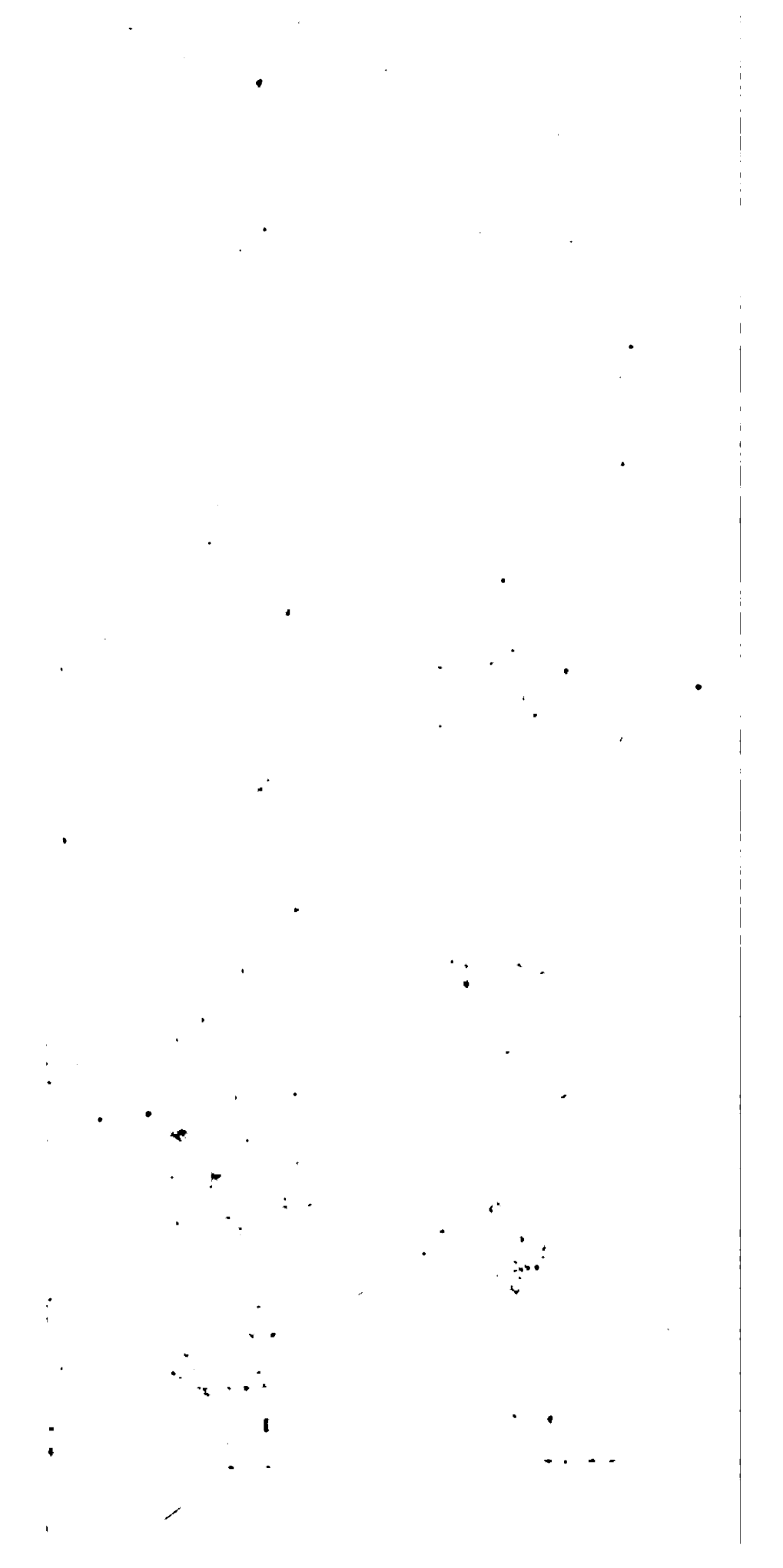
CLITANDRE, Amoureux d'Angelique.

CLAUDINE, Suivante d'Angelique.

LUBIN, Païſan, ſervant Clitandre.

COLIN, Valet de George Dandin.

La Scene eſt devant la Maiſon de George Dandin.



G E O R G E
D A N D I N ,
O U L E
M A R I C O N F O N D U ,
C O M E D I E .

A C T E P R E M I E R .
S C E N E I .
G E O R G E D A N D I N .

H ! qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les Paisans qui veulent s'élever au dessus de leur condition, & s'allier comme j'ai fait à la maison d'un Gen-
Noblesse de son est bonne ; c'est une chose considérable assurément : mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point froter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, & connois le stile des Nobles lors qu'ils nous font nous autres entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes. C'est nôtre bien seul qu'ils épousent, & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne & franche paisannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, & pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin,

4 **GEORGE DANDIN,**
vous avez fait une sottise la plus grande du monde.
Ma maison m'est effroyable maintenant, & je n'y
rentre point sans y trouver quelque chagrin.

S C E N E II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN,

Voyant sortir Lubin de chez lui.

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN.

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN.

Il ne me connoit pas.

LUBIN.

quelque chose.

GEORGE DANDIN.

Grand' peine à sauer.

LUBIN.

Il n'aïlle dire qu'il m'a vû sortir de

GEORGE DANDIN.

LUBIN.

GEORGE DANDIN.

pas d'ici que je crûi.

LUBIN.

J'ai vu que pour voir la fête de

GEORGE DANDIN.

Hé dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous ve-
nez de là-dedans?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la Maîtresse du logis de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux, & il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous.

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vît, & je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien-aîsé de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, & il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

GEORGE DANDIN;
LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû fortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Affûrement. Hé comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans?

LUBIN.

C'est le Seigneur de nôtre païs, Monsieur le Vicomte de chose... Roin, je ne me souviens jamais comment diantre ils barragouinent ce nom-là, Monsieur Chi. . Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune Courtisan, qui demeure...

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi; j'avois bon nez sans doute, & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué, c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, & ce qu'est au prix de cela une journée de travail où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, avez-vous fait vôtre message?

LUBIN.

Oui, j'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui tout du premier coup a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa Maîtresse.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah coquine de servante!

LUBIN

LUBIN.

Morguène, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie ; elle a gagné mon amitié, & ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariez ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la Maîtresse à ce Monsieur le Courtisan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sai si je me souviendrai bien de tout cela : Qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître, & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! pendarde de femme !

LUBIN.

Tessiguienne, cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance ; voilà ce qui est de bon. Et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins ! Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi je vais faire semblant de rien, je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

S C E N E III.

GEORGE DANDIN.

HE' bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Damoiselle ; l'on vous accommode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous vanger : & la Gentilhomme rie vous tient les bras liez. L'égalité de condition laisse du moins à

1. GEORGE DANDIN,
l'honneur d'un mari la liberté de ressentiment, & si
c'étoit une Païsanne, vous auriez maintenant toutes
vos condées franches à vous en faire la justice à
bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter
de la Noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître
chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, & je
me donneroïis volontiers des soufflets. Quoi ! écouter
impudemment l'amour d'un Damoiseau, & y promettre
en même temps de la correspondance ! Morbleu,
je ne veux point laisser passer une occasion de
la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes
au pere & à la mere, & les rendre témoins, à telle fin
que de raison, des sujets de chagrin & de ressentiment
que leur fille me donne. Mais les voici l'un &
l'autre fort à propos.

S C E N E IV.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

QU'est-ce, mon gendre ? vous me paroissez tout
troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet, &c....

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, nôtre gendre, que vous avez peu de
civilité de ne pas saluer les gens quand vous les ap-
prochez.

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'est que j'ai d'autres
choses en tête, &c....

Me. DE SOTENVILLE.

Encor ! est-il possible, nôtre gendre, que vous
sachiez si peu vôtre monde, & qu'il n'y ait pas
moyen de vous instruire de la manière qu'il faut
vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferiez-vous jamais avec moi de la fami-
lia-

COMEDIE.

harité de ce mot de ma belle-mere, & ne sauriez-vous vous accoutûmer à me dire Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, si vous m'appellez vôtre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; Que tout nôtre gendre que vous soyez, il y a grande difference de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire des leçons là-dessus, & j'ai su montrer en ma vie par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler categoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au dessus de nous il faut dire Monsieur tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur tout court, & non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de nôtre fille.

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment ! ma femme n'est pas ma femme ?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ! Eh de grace, mettez pour un moment votre Gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre.

Me. DE SOTENVILLE.

Quoi, parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages ?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car sans moi vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinierie ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon-gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Me. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issuë ? maison où le ventre annoblit ; & qui par ce beau privilège rendra vos enfans Gentilshommes.

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront Gentilshommes, mais je serai cocu moi, si l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEOR-

C O M E D I E.
G E O R G E D A N D I N.

11

Cela veut dire que vôtre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

M^e. D E S O T E N V I L L E.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée : & de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M^r. D E S O T E N V I L L E.

Corbleu, dans la maison de Sotenville on n'a jamais vû de coquette, & la bravoure n'y est pas plus hereditaire aux mâles, que la chasteté aux femmes.

M^e. D E S O T E N V I L L E.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la Maîtresse d'un Duc & Pair, Gouverneur de nôtre Province.

M^r. D E S O T E N V I L L E.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne demandoit seulement que la faveur de lui parler.

G E O R G E D A N D I N.

Ho bien, vôtre fille n'est pas si difficile que cela, & elles' est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M^r. D E S O T E N V I L L E.

Expliquez-vous, mon gendre, nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, & nous serons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

M^e. D E S O T E N V I L L E.

Nous n'entendons point raillerie sur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la severité possible.

G E O R G E D A N D I N.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain Courtisan que vous avez vû, qui est amoureux d'elle à ma barbe, & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoulées.

Aaa 6

M^e.

GEORGE DANDIN,
Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, & je vous demande raison de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Né vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins, car entre Gentils-hommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de Clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine, vous verrez de quel bois nous nous chauffons lors qu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCENE V.

Mr. DE SOTENVILLE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas que je sache, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle Monsieur de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la Cour, & j'eus l'honneur dans ma jeunesse de me signaler des premiers à l'Arrière-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur, mon pere Jean Gilles de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au grand siege de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'interesse, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je suis bien-aise de vous parler, pourti-

74 **GEORGE DANDIN**,
rer de vous , s'il vous plaît , un éclaircissement
de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médifance ! Qui vous a dit ce-
là , Monsieur ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien favoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je fuis honnête hom-
me. Me croyez-vous capable , Monsieur , d'une
aétion auffi lâche que celle-là ? Moi aimer une jeune
& belle perfonne qui a l'honneur d'être la fille de
Monsieur le Baron de Sotenville ! je vous revere
trop pour cela , & fuis trop vôtre ferviteur. Qui-
conque vous l'a dit eft un sot.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons , mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi ?

CLITANDRE.

C'est un coquin & un maraut.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je favois qu'il ce peut être , je lui donnerois
en vôtre prefence de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Soutenez donc la chofe.

GEORGE DANDIN.

Elle eft toute foutenuë , il eft vrai.

CLITANDRE.

Eft-ce vôtre gendre , Monsieur , qui....

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui , c'eft lui-même qui s'en eft plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes il peut remercier l'avantage qu'il a de vous
appartenir ; & fans cela je lui apprendrois bien à te-
nir de pareils discours d'une perfonne comme moi.

SCÈ-

SCENE VI.

Mr. & Me. DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! j'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE.

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGELIQUE.

Moi! & comment lui aurois-je dit? Est-ce que cela est? je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi: jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y fera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour: vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé! là, là, Madame, tout doucement; il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGELIQUE.

Que sai-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour lorsque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre; que je ne suis point homme à donner du cha-

GEORGE DANDIN,
chagrin aux belles, & que je vous respecte trop, &
vous & Messieurs vos parens, pour avoir la pen-
sée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Hé bien vous le voyez.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre, que dites-vous
à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout; que
je fais bien ce que je fais, & que tantôt, puisqu'il faut
parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGELIQUE.

Moi, j'ai reçu une ambassade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade?

ANGELIQUE.

Claudine?

CLITANDRE.

Est-il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes, je fais de
vos nouvelles, & c'est vous qui tantôt avez intro-
duit le Courier.

CLAUDINE.

Qui? moi?

GEORGE DANDIN.

Oui vous, ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas, que le monde aujourd'hui est rempli de
méchanceté, de m'a'ler soupçonner ainsi, moi
qui suis l'innocence même.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne piece; vous faites la fournoi-
se; mais je vous connois il y a long-temps, & vous
êtes une desfalée.

CLAUDINE.

Madame, est-ce que.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien por-

ter la folle enchere de tous les autres. Et vous n'a-
rez point de pere Gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'est une imposture si grande, & qui me touche si
fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force
d'y répondre : cela est bien horrible d'être accusée
par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit
à faire. Helas ! si je suis blâmable de quelque chose,
c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assurément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer, &
plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme
il dit, des galanteries de quelqu'un, je ne ferois pas
tant à plaindre. Adieu, je me retire, & je ne puis
plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, vous ne meritez pas l'honnête femme
qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il meriteroit qu'elle lui fît dire vrai ;
& si j'étois en sa place je n'y marchanderois pas. Ouf,
Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour
à ma Maîtresse. Pouffez, c'est moi qui vous le dis,
ce sera fort bien employé, & je m'offre à vous y ser-
vir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous meritez, mon gendre, qu'on vous dise ces
choses-là, & votre procédé met tout le monde con-
tre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle
bien née, & prenez garde désormais à ne plus faire
de pareilles bevuës.

GEORGE DANDIN.

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai
raison.

CLITANDRE.

Monsieur, vous voyez comme j'ai été fausement
accusé. Vous êtes homme qui savez les maximes du
point d'honneur, & je vous demande raison de l'af-
front qui m'a été fait.

Mr.

18 **GEORGE DANDIN,**
Mr. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, & c'est l'ordre des procedez. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment satisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les regles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé; & je sai bien que j'en pense.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe, quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes, & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dedire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement, faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi, je lui ferai encore des excuses après....

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois ...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN.

Ah George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main le premier, Monsieur est Gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN.

J'enrage!

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Repetez après moi. Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

Ha! *Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.*

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-
noître.

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-
noître.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire.

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui
me veut faire cocu?

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le menace encore.

Ah!

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille
dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que, que, que je suis votre serviteur.

CLITANDRE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, &
je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour vous, Mon-
sieur, je vous donne le bon jour, & suis fâché du pe-
tit chagrin que vous avez eu.

Mr.

GEORGE DANDIN.
Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains, & quand il vous plaira je vous donnerai le divertissement de courre un lievre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites.

Mr DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

S C E N E VII.

GEORGE DANDIN.

AH que je... vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu! cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut, vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de desabuser le pere & la mere, & je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

Fin du premier Acte.

A C T E II. SCENE PREMIERE. CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Uti, j'ai bien deviné, qu'il falloit que celavint de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre Maître.

LUBIN.

Par ma foi je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens en ce pais-ci soient de grands babillards.

CLAU-

CLAUDINE.

Vraiment ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son Ambassadeur, & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il fera temps.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela, écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé là, ne fais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui le diable m'emporte; tu me peux croire, puis que j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribrouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie?

CLAU-

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme nôtre Maître?

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi je hais les maris soupçonneux, & j'en veux un qui se s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & si sûr de sa chasteté, qu'il me vit sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal, & ce sont souvent les maris, qui avec leurs vacarmes se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lors qu'un mari se met à nôtre discretion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement, & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicannent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va. Je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAU-

COMEDIE.
CLAUDINE.

23

Que veux-tu ?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse moi là, te dis-je, je n'entens pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Ah!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens. Fi, que cela est mal-honnête de refuser les personnes. N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse? Eh là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh la farouche! La sauvage! Fi, poüas, la vilaine qui est cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis vôtre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur le tant moins.

CLAUDINE.

Eh que nenni. J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & di à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LU-

GEORGE DANDIN;
LUBIN.

Adieu, Beauté rude-âniere.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma Maîtresse....
Mais la voici avec son mari, éloignons-nous, & attendons qu'elle soit seule.

S C E N E II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE,
CLITANDRE.

GEORGE DANDIN.

NOn, non, on ne m'amuse pas avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE *au fonds du Théâtre.*

Ah! la voilà. Mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit: & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. *Clitandre & Angelique se saluent.* Mon Dieu, laissez là votre reverence; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer? en aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Jefai votre pensée. *Clitandre & Angelique se resaluent.* Et connois... Encore? ah ne raillons pas davantage; je n'ignore pas qu'à cause de votre Noblesse vous me tenez fort au dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds aussi venerables que le sont ceux du mariage.

Angelique fait signe à Clitandre. Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

ANGELIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne, à laquelle on doit porter toute sorte de respect, & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. *Angelique fait signe de la tête.* Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace. ANGELIQUE.

Moi! je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien moi, & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né Noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins....

CLITANDRE.

Derrière Angelique sans être aperçu de Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN.

Eh?

ANGELIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN *tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.*

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien, est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les Galans n'obsèdent jamais que quand on le veut bien: il y a un certain air douxereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moi les chasser? & par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

Tom. III.

Bbb

GEOR-

Oui. Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

A N G É L I Q U E .

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien-aîsé de voir sa femme considérée.

G E O R G E D A N D I N .

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, & les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

A N G É L I Q U E .

Oh ! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde ; & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans ! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris ; & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

G E O R G E D A N D I N .

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

A N G É L I Q U E .

Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon père & ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé ; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétens n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse ; prendre les douces libertés que l'âge me permettroit un peu le beau monde, & goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre pu-
nition,

nition, & rendez graces au Ciel de ce que je ne sois pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui! c'est ainsi que vous le prenez? Je suis vôtre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

ANGELIQUE.

Moi je suis vôtre femme, & je vous dis que je l'entens.

GEORGE DANDIN.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE III.

CLAUDINE, ANGELIQUE.

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGELIQUE.

Voyons. *Elle lit bas.*

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! que dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions les gens de Cour ont un air agreable! & qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de Province!

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agreable. Mais voici...

SCENE IV.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRaiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens: mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te recompense des bons offices que je sai que tu m'as rendus. *Il fouille dans sa poche.*

CLAUDINE.

Eh! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, & je vous rends service, parce que vous le méritez, & je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te suis obligé. *Il lui donne de l'argent.*

LUBIN.

Puisque nous serons mariez, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLITANDRE.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle Maîtresse?

CLAUDINE.

Oui, elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non, son mari n'est pas au logis, & puis ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son pere & sa mere; & pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

LU-

Tessiguenne que j'aurai là une habile femme!
elle a de l'esprit comme quatre.

SCENE V.
GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

VOici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il
pût se refoudre à vouloir rendre témoignage au
pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN.

Ah! vous voilà, Monsieur le babillard, à qui j'a-
vois tant recommandé de ne point parler, & qui me
l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, &
vous allez redire ce que l'on vous dit en secret!

GEORGE DANDIN.

Moi!

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari. Et
vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien
aise de savoir que vous avez de la langue, & cela
m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté
ce qui se passe à cette heure; mais pour vôtre puni-
tion vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé, vous
n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne
bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

Bbb 3

LU-

GEORGE DANDIN,
LUBIN.

Nennin, nennin, vous avez envie de me tifer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Eh quelque sot. Je vous voi venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa Maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai....

LUBIN.

Tarare.

S C E N E VI.

GEORGE DANDIN.

JE n'ai pû me servir avec cet innocent de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé feroit la même chose; & si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sai comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; & quelque chose que je puisse voir moi-même de mon deshonneur, je n'en serai point crû à mon serment, & l'on me dira que je réve. Si d'autre part je vais querir beau-pere & belle-mere sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, & je retomberai dans l'inconvenient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore? Ah Ciel! il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne

donne ici de quoi confondre ma partie, & pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les Juges dont j'avois besoin.

SCENE VII.

MONSIEUR & MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté sur moi. Mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode, & Dieu merci mon deshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis, & jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame, & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous laissez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

Me. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle.

Je m'en souviens assez, & ne m'en souviendrai que trop.

Me. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement? Quoi, parce qu'elle est Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler!

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maison.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui. Dans ma propre maison.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous ferons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose, & si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, & l'abandonnerons à votre colere.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ai-je menti?

SCE-

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE,
Mr. & Me. DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

A Dieu. J'ai peur qu'on ne vous surprenne ici, & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

° Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN.

Approchons doucement par derriere, & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnez de votre mari.

CLITANDRE.

Ah Ciel!

ANGELIQUE.

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux. Quoi, vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter. J'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en presence de tout le monde. Vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant le même jour vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent fots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances; comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & à m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée. Si mon pere savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats.

Bbb 5

Elle

Elle fait signe à Claudine d'apporter un bâton. Je n'ai garde de lui en rien dire; & je veux vous montrer que toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un Gentilhomme, & ce n'est pas en Gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

Elle prend le bâton, & bat son mari au lieu de Clitandre, qui met George Dandin entre deux.

CLITANDRE.

Ah, ah, ah, ah, ah. Doucement. Puis il s'enfuit.

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE.

Faisant semblant de parler à Clitandre.

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE.

Ah! mon pere, vous êtes là?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je voi qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Vien-ça, approche-toi que je t'embrasse.

Me. DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! je pleure de joye, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous allarmer, mais vos soupçons se trouvent dissiper le plus avantageusement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, nôtre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Affurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir, & vous devriez haïser les pas où elle passe.

GEOR-

En traitresse!

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme, de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas necessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE.

Elle a raison d'être en colere. C'est une femme qui merite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN.

Scelerate.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses de votre emportement.

Me. DE SOTENVILLE

Vous devez considerer que c'est une fille élevée à la vertu & qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos desordres finis, & des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN.

Je ne dit mot. Car je ne gagnerois rien à parler, & jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle? que les apparences toujours tourneront contre moi, & que je ne par-

GEORGE DANDIN,
viendrai point à convaincre mon effrontée ? ô Ciel !
seconde mes desseins, &c m'accorde la grace de faire
voir aux gens que l'on me deshonne.

Fin du second Acte.

A C T E III.
S C E N E I.
CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

A nuit est avancée, &c j'ai peur qu'il
ne soit trop tard. Je ne voi point
à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Moniteur ?

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN.

Je pensa que oui. Morgué voilà une sorte nuit,
d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément. Mais si d'un côté elle
nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que
nous ne soyons vus.

LUBIN.

Vous avez raison. Elle n'a pas tant de tort. Je
voudrois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant,
pourquoi il ne fait point jour la nuit ?

CLITANDRE.

C'est une grande question, &c qui est difficile. Tu
es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des
choses où l'on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil
&c penetrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoi
que

que jamais je ne l'aye appris, & voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire College.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu fais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je sai lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi c'est une fille qui vaut de l'argent, & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE.

Chut. J'entens quelque bruit.

S C E N E II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Claudine?

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Ce sont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

GEORGE DANDIN,
CLITANDRE.

A Claudine.
Madame.

ANGELIQUE.

A Lubin.
Quoi?

LUBIN.

A Angelique.
Claudine.

CLAUDINE.

Qu'est-ce?

CLITANDRE.

Ayant rencontré Claudine.

Ah! Madame que j'ai de joye!

LUBIN.

Ayant rencontré Angelique.

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE.

A Clitandre.

Doucement, Monsieur.

ANGELIQUE.

A Lubin.

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, Madame?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angelique.*

Ma foi la nuit on n'y voit goutte.

ANGELIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce
tems pour nous entretenir ici.

CLI-

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

Ils vont s'asseoir au fonds du Theatre sur un gazou au pied d'un arbre.

LUBIN.

Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

J'Ai entendu descendre ma femme, & je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN.

Il prend George Dandin pour Claudine.

Où es-tu donc, Claudine? Ah te voilà. Par ma foi ton Maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait recir. Ta Maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres, & il ne fait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Alons, suivons-les, & me donnera petite menotte que je la baise. Ah que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures.

Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse rudement au visage.

Tu leu, comme vous y allez! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEOR-

40 **GEORGE DANDIN,**
GEORGE DANDIN.

Il fuit, & me laisse informé de la nouvelle per-
die de ma coquine. Allons, il faut que sans tarder
j'envoie appeler son pere & sa mere, & que cette
aventure me serve à me faire separer d'elle. Hola,
Colin, Colin.

S C E N E IV.
COLIN , GEORGE DANDIN.

COLIN.
A la fenetre.

Monsieur.
GEORGE DANDIN.
Allons, vite, ici bas.

COLIN.
En sautant par la fenetre.
M'y voilà. On ne peut pas plus vite.
GEORGE DANDIN.

Tu es là ?

COLIN.
Oui, Monsieur.

*Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin va de
l'autre.*

GEORGE DANDIN.
Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon
beau-pere, & ma belle-mere, & dis que je les prie
très-instamment de venir tout à l'heure ici. Entens-
tu ? Eh ? Colin, Colin.

COLIN.
De l'autre côté.

Monsieur.
GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu ?
COLIN.

Ici.
GEORGE DANDIN.

*Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un
côté, & l'autre de l'autre.*

Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi. Je te
dis qu tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere. &
ma

ma belle-mère, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entens-tu bien? Répon. Colin, Colin.

COLIN. *De l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendart qui me fera enrager, vien-t-en à moi.

Ils se cognent & tombent tous deux.

Ahle traître! il m'a estropié. Où est-ce que tu es? approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Affûrement.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point, vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Affûrement?

GEORGE DANDIN.

Oui. Approche. Bon. Tu es bien-heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vite de ma part prier mon beau-père & ma belle-mère de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront, & leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence. Et s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser. & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va vite, & revien de même. Et moi je vais rentrer dans ma maison attendant que... Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

SCE-

S C E N E V.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE
DANDIN, CLAUDINE, LUBIN.

ANGELIQUE.

A Dieu, il est temps de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi si-tôt?

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Helas! de quel coup me percez-vous l'ame, lors que vous parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant.

ANGELIQUE.

Nous trouvons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui, mais je songe qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, & les privileges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquietude, & pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend, parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on fait leur rendre justice, & l'on se moque fort de les considerer au delà de ce qu'ils meritent.

GEORGE DANDIN.

Voilà nos carognes de femmes.

CLI-

CLITANDRE.

Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu , & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Pauvres maris ! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez sans doute une toute autre destinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un païsan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fut-elle la tienne ! tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en est assez.

Il entre & ferme la porte.

CLAUDINE.

Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle !

ANGELIQUE.

Elle a raison. Separons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez ! Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir ?

CLAUDINE.

Va ; va, je t'envoie de loin, & je t'en renvoie autant.

S C E N E VI.

ANGELIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

REntrons sans faire de bruit.

CLAU

GEORGE DANDIN,
CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sai comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

GEORGE DANDIN.

Mettant la tête à la fenêtre.

Colin, Colin? Ah je vous y prens donc Madame ma femme, & vous faites des escampatives pendant que jedor! Je suis bien-aïse de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Hé bien, quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquine; & nous lavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Daimoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dit l'un & l'autre. Mais ma consolation c'est que je vais être vengé, & que votre pere & votre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du déreglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes

accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison. Mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGELIQUE.

Hé je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandez, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire. A inventer quelque moyen de r'habiller votre escapade. A trouver quelque belle ruse pour ébludir ici les gens & paroître innocente. Quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous veniez de secourir.

ANGELIQUE.

Non, mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétens point me deffendre, ni vous nier les choses, puis que vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, & que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGELIQUE.

Oui. Je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grace de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGELIQUE.

Eh mon pauvre petit mari ! je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Ah mon pauvre petit mari ! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise.

Je

Je suis bien-aîsé de cela, & vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez. Je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir ; & de me ...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

Degrace, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien quoi ?

ANGELIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoué encore une fois ; que votre ressentiment est juste. Que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens d'une jeune personne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde, des libertez, où l'on s'abandonne sans y penser de mal, & qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous. & je vous prie seulement d'oublier une offense, dont je vous demande pardon de tout mon cœur, & de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez genereusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entierement ; elle touchera tout-à-fait mon cœur, & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens & les liens du mariage n'avoient pû y jeter. En un mot elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de

l'attache que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir desormais la meilleure femme du monde, & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ferez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires, je suis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous genereux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non; je veux qu'on soit détrompé de vous, & que vôt're confusion éclate.

ANGELIQUE.

Et bien, si vous me reduisez au desespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, & de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! à la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On fait de tous côtés nos differends, & les chagrins perpetuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura per-

personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, & ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourrout offrir, & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me vanger de vous, & je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, & la mode en est passée il y a long temps.

ANGELIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr, & si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puis qu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera si je me moque. Ah ! c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, & que celui qui en est cause, reçoive un juste châtimement de la dureté qu'il a eue pour moi !

GEORGE DANDIN.

Oùais ! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGELIQUE.

St. Paix. Rangons-nous chacune immédiatement contre un des côtes de la porte.

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là ?

Il sort avec un bout de chandelle sans les apercevoir. Elles entrent, & aussi-tôt elles ferment la porte.

Il n'y a personne. Eh ! je m'en étois bien douté, & la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait

rien auprès de moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux, cela rendra les affaires encore plus mauvaises, & le pere & la mere qui vont venir en verront mieux son crime. Ah, ah! la porte s'est fermée. Hola ho, quelqu'un. Qu'on m'ouvre promptement.

ANGELIQUE.

A la fenêtre avec Claudine.

Comment! c'est toi? d'où viens-tu, bon pendard? est-il heure de revenir chez soi, quand le jour est prêt de paroître & cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment vous avez....

ANGELIQUE.

Va va, traître, je suis lasse de tes déportemens, & je veux m'en plaindre sans plus tarder à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi, c'est ainsi que vous osez....

S C E N E VII.

Mr. & Me. DE SOTENVILLE, COLIN, CLAUDINE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Mr. & Me. de Sotenville sont en des habits de nuit, & conduits par Colin, qui porte une lanterne.

Approchez de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne fait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit, & si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de

Tom. III.

Ccc.

moi;

30 **GEORGE DANDIN,**
moi ; que durant qu'il dormoit je me suis dérobée
d'auprès de lui pour m'en aller courir , & cent au-
tres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN.

Voilà une méchante carogne !

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans
la maison , & que nous étions dehors ; & c'est une
folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, qu'est ce à dire cela ?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence que de nous en-
voyer querir.

GEORGE DANDIN.

Jamais ...

ANGELIQUE.

Non, mon pere , je ne puis pas souffrir un mari
de la sorte, ma patience est poussée à bout, & il vient
de me dire cent paroles injurieuses.

Mr DE SOTENVILLE.

Corbleu vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune
femme traitée de la façon , & cela crie vengeance
au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on ?

Me. DE SOTENVILLE.

Allez , vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter , il va vous en conter
de belles.

GEORGE DANDIN.

Je l'espere.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne pense pas qu'on puisse durer
contre lui ; & l'odeur du vin qu'il souffle est mon-
née jusqu'à nous.

GEOR-

COMEDIE.

31

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-pere, je vous conjure....

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN.

Souffrez que je vous...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN.

Permettez, de grace, que....

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutissez le cœur; parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'est elle qui est partie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

GEORGE DANDIN.

J'atteste le Ciel que j'étois dans la maison, & que...

Me. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout à l'heure, si...

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, & songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi demander pardon?

GEORGE DANDIN.
Mr. DE SOTENVILLE.

Oui pardon, & sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE *descendue.*

Moi lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y resoudre, & je vous prie de me separer d'un mari avec lequel je ne saurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y resister?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables separations ne se font point sans grand scandale, & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'est moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche, & vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obeir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui à genoux, & sans tarder.

GEORGE DANDIN.

Il se met à genoux, sa chandelle à sa main.
O Ciel ! Que faut-il dire ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ai faite.

A part.

De vous épouser.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde, & sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle sort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous, & songez bien à être sage. Et nous, ma-mour, allons nous mettre au lit.

S C E N E VIII.

GEORGE DANDIN.

A H ! je le quitte maintenant, et je n'y voi plus de remede; lors qu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la premiere.

F I N.

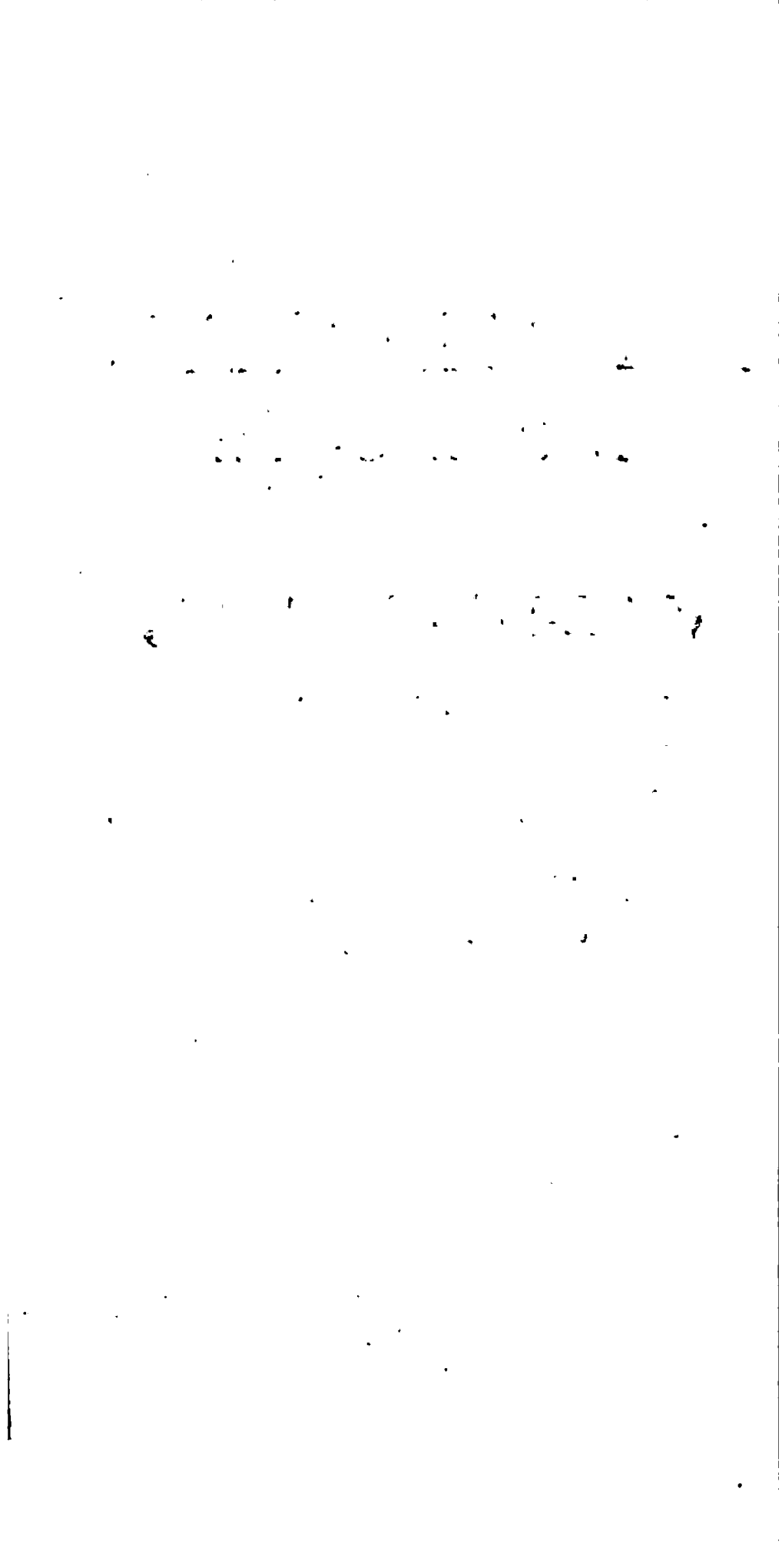
LA

**LA GLOIRE
DU DOME
DU**

VAL-DE-GRACE,

**Poëme sur la Peinture
DE MONSIEUR MIGNARD.**

*Par Mr. DE MOLIERE,
en l'année 1669.*



LA GLOIRE DU DÔME DU VAL-DE-GRACE.



IGNE fruit de vingt ans de tra-
vaux somptueux,
Auguste Bâtiment, Temple ma-
jestueux,
Dont le Dôme superbe, élevé
dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique

vûë,

Et parmi tant d'objets semez de toutes parts,
Du voyageur surpris prens les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande Princef-
se,

Et porte un témoignage à la posterité

De sa magnificence, & de sa pitié.

Conserve à nos neveux une montre fidele

Des exquisés beautez que tu tiens de son zèle.

Mais défen bien sur tout de l'injure des ans.

Le chef-d'œuvre fameux de ses riches Présens;

Cet éclatant morceau de savante peinture,

Dont elle a couronné ta noble architecture,

C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a
pris,

Et ton marbre & ton or ne sont point de ce prix.

Toi, qui dans cette coupe, à ton vaste génie

Comme un ample Theatre heureusement four-
nie,

LA GLOIRE DU DÔME

Es venu déployer les précieux trefors,
Que le Tibre t'a vû ramasser sur ses bords,
Di-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautez de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prens cette variété,
Dont l'esprit est surpris, & l'œil est enohanté?
Di-nous quel feu divin, dans tes secondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles?
Quels charmes ton Pinceau répand dans tous ses traits?

Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits?
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,

Qui fait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et d'un peu de mélange, & de bruns, & de clairs,
Rendre esprit la couleur, & les pierres des chairs?

Tu te tais, & pretens que ce sont des matieres,
Dont tu dois nous cacher les savantes lumieres;
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus.
Mais ton Pinceau s'explique, & trahit ton silence:

Malgré-toi de ton Art il nous fait confidence;
Et dans ses beaux efforts, à nos yeux étalez,
Les mysteres profonds nous en sont revelez.
Une pleine lumiere ici nous est offerte;
Et ce Dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand Art les souveraines loix.

Il nous dit fortement les trois nobles Parties, *

• * *L'Invention, le Dessin, le Coloris.*

Qui rendent d'un Tableau les beautez assorties;
Et dont, en s'unissant, les talens relevez
Donnent à l'Univers les Peintres achevez

Mais des trois, comme Reine, il nous expose-
celle, *

* *L'Invention premiere partie de la Peinture.*

Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle;

Et qui comme un présent de la faveur des Cieux,
 Est du nom de divine appelée en tous lieux.
 Elle, dont l'effor monte au-dessus du tonnerre,
 Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
 Qui meut tout, regle tout, en ordonne à son choix,
 Et des deux autres même & regit les emplois.

Il nous enseigne à prendre une digne matière,
 Qui donne au feu d'un Peintre une vaste carrière,
 Et puisse recevoir tous les grands ornemens,
 Qu'enfante un beau genie en ses accouchemens,
 Et dont la Poësie, & sa sœur la Peinture,
 Parant l'instruction de leur docte imposture,
 Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
 Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs,
 Et par qui de tout temps, ces deux sœurs si pa-
 reilles

Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.

Mais il nous dit de fuir un discours apparent
 Du lieu que l'on nous donne, & du sujet qu'on
 prend,

Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
 Le Ciel contre nos pieds, & l'Enfer sur nos têtes.

Il nous apprend à faire, avec détachement,
 Des groupes contrastez un noble agencement,
 Qui du champ du Tableau fasse un juste partage;
 En conservant les Bords un peu légers d'ouvrage,
 N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux,
 Qui rompe ce repos si fort ami des yeux:
 Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
 Et forme un doux concert, fasse un beau tout-en-
 semble,

Où rien ne soit à l'œil mendicé, ni redit;
 Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
 Assaisonné du sel de nos graces antiques,
 Et non du fade goût des ornemens gothiques:
 Ces monstres odieux des siècles ignorans,
 Que de la barbarie ont produit les torrens;
 Quand leur cours inondant presque toute la ter-
 re,

Fit à la politesse une mortelle guerre,
 Et de la grande Rome abattant les remparts,
 Vint avec son empire étouffer les beaux Arts.

Il nous montre à poser, avec noblesse & grace,
 La premiere figure à la plus belle place;
 Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur,
 Qui s'empare d'abord des yeux du Spectateur:
 Prenant un soin exact, que dans tout un Ouvrage
 Elle jouë aux regards le plus beau personnage;
 Et que par aucun rôle, au spectacle placé,
 Le Heros du tableau ne se voye effacé.

Il nous enseigne à fuir les ornemens débiles,
 Des épisodes froids & qui sont inutiles;
 A donner au sujet toute sa verité;
 A lui garder par tout pleine fidelité;
 Et ne se point porter à prendre de licence,
 A moins qu'à des beautez elle donne naissance.
 Il nous dicte amplement les leçons du Dessain.

** II. Le dessin seconde Partie de la Peinture.*

Dans la maniere Grecque, & dans le goût Romain:

Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
 Sur les restes exquis de l'antique Sculpture,
 Qui prenant d'un sujet la brillante beauté,
 En savoit separer la foible verité,
 En formant de plusieurs une beauté parfaite,
 Nous corrige par l'Art la nature qu'on traite.

Il nous explique à fond, dans ses instructions,
 L'union de la grace, & des proportions:
 Les figures par tout doctement dégradées,
 Et leurs extremittez soigneusement gardées.
 Les contrastes savans des membres agroupez,
 Grands, nobles, étendus, & bien developpez;
 Balancez sur leur centre en beauté d'attitude;
 Tous formez l'un pour l'autre avec exactitude;
 Et n'offrant point aux yeux ces galimatias,
 Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras;
 Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,

Et les muscles touchez, autant qu'ils doivent l'être:

La beauté des contours observez avec soin;
 Point durement traitez, amples, tirez de loin,

Inf-

DU VAL-DE-GRACE. 62

Inégaux, ondoyans, & renant de la flâme.
Afin de conserver plus d'action & d'ame.
Les nobles airs de tête amplement variez,
Et tous au caractère avec choix mariez.
Et c'est là qu'un grand Peintre, avec pleine lar-
gesse,

D'une féconde idée étale la richesse;
Faisant briller par tout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air repeté.
Mais un Peintre commun trouve une peine ex-
trême,

A sortir dans ses airs, de l'amour de soi-même;
De redites sans nombre il fatigue les yeux,
Et plein de son image, il se peint en tous lieux.

Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jettez suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nû:
Mais qui pour le marquer soit un peu retenu;
Qui ne s'y cole point, mais en suive la grace,
Et sans la serrer trop, la caresse, & l'embrasse.

Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
Se distinguent à l'œil toutes les passions.
Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse
extrême.

Par des gestes puisez dans la passion même;
Bien marquez, pour parler, appuyez fort, &
nets;

Imitans en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent reparer la voix que la nature
Leur a voulu nier ainsi qu'à la Peinture.

Il nous étale enfin les mysteres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis, *

* III. *Le Coloris troisième Partie de la Peinture.*

Et qui le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Appelle.
L'union, les concerts, & les tons des couleurs.
Contrastes, amitez, ruptures & valeurs:
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achèvement de l'Art, & l'ame des figures.

Il nous dit clairement dans quel choix le plus
beau

On peut prendre le jour, & le champ du Tableau.

62 LA GLOIRE DU DOME

Les distributions, & d'ombre, & de lumiere,
Sur chacun des objets, & sur la masse entiere.
Leur dégradation dans l'espace de l'air;
Par les tons differens de l'obscur & du clair;
Et quelle force il faut aux objets mis en place,
Que l'approche distingue, & le lointain efface.
Les gracieux repos, que, par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs
aux bruns.

Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposez entrer en assemblage:
Par quelle douce chute ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober.
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne:
Par quels coups de pinceau formant de la roun-
deur,

Le Peintre donne au plat le relief du Sculpteur;
Quel adoucissement des teintes de lumiere
Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derriere;
Et comme avec un champ fuyant, vague & le-
ger,

La fierté de l'obscur sur la douceur du clair
Triomphant de la toile, en tire avec puissance
Les figures que veut garder sa resistance,
Et malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
Les détache du fond. & les amène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage:
Mais, illustre Mignard, n'en prens aucun ombrage;

Ne crain pas que ton Art, par ta main décou-
vert,

A marcher sur tes pas tiennne un chemin ouvert;
Et que de ses leçons les grands & beaux oracles
Elevent d'autres mains à tes doctes miracles:

Il y faut des talens que ton merite joint;
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on
se donne,

Trois choses dont les dons brillent dans ta per-
sonne;

Les passions, la grace, & les tons de couleur,

Qui

Qui des riches tableaux font l'exquise valeur.
Ce sont presens du Ciel , qu'on voit peu qu'il as-
semble,

Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantez,
De ton noble travail n'atteindront les beautez.
Malgré tous les Pinceaux, que ta gloire reveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille.
Et des bouts de la terre, en ses superbes lieux,
Attirera les pas des savans curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse,
Qu'a fait briller pour vous cette Auguste Princef-
se,

Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
Le zele magnifique a consacré ce lieu;
Purs Esprits, où du Ciel sont les graces infuses,
Beaux Temples des vertus, admirables Récluses,
Qui dans vôtre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur;
Et par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées:
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux;
D'y nourrir par vos yeux les precieuses flâmes,
Dont si fidèlement brûlent vos belles ames;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs;
D'y donner à toute heure un encens de sôûpirs;
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des celestes beautez de la gloire éternelle:
Beautez qui dans leurs fers tiennent vos libera-
tez,

Et vous font mépriser toutes autres beautez.

Et toi, qui fus jadis la Maîtresse du Monde,
Docte & fameuse Ecole en rareté feconde,
Où les Arts déterrez ont par un digne effort
Reparé les degâts des Barbares du Nort;
Source des beaux débris des siècles memorables;
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme chez toi devenu tout Romain!
Dont le Pinceau celebre, avec magnificence,
De ses riches travaux vient parer nôtre France;

Et

64 LA GLOIRE DU DOME

Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle Peinture inconnuë en ces lieux.
La Fresque, dont la grace à l'autre preferée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée:
Mais dont la promptitude, & les brusques fier-

tez,
Veulent un grand genie à toucher ses beautez.

De l'autre, qu'on connoit, la traitable methode
Aux foibleſſes d'un Peintre-aiſément s'accommo-

de.
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif genie attend la pesanteur.
Elle fait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un Pinceau qui tâ-

tonne ;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux,
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux Peintres chancelans est un grand avantage:
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on re-

prend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en

cent.
Mais la Fresque est pressante, & veut sans com-

plaisance
Qu'un Peintre s'accommode à son impatience ;
La traite à sa maniere, & d'un travail soudain
Saisisse le moment, qu'elle donne à sa main.
La severe rigueur de ce moment qui passe,
Aux erreurs d'un Pinceau ne fait aucune grace.
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit executer.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand genie ;
Secours d'une main propre à le seconder,
Et maitresse de l'Art jusqu'à le gourmander ;
Une main prompte à suivre un beau feu qui la

guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Repand dans ses fonds, à grands traits non tâ-

tez,
De ses expressions les touchantes beautez.

C'est

C'est par là que la Fresque éclatante de gloire
 Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
 Et que tous les Savans, en Juges délicats,
 Donnent la preference à ses mâles appas.
 Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange ;

Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel Ange,
 Les Mignards de leur siecle, en illustres Rivaux ;
 Ont voulu par la Fresque ennoblir leurs travaux.
 Nous la voyons ici doctement revêtue
 De tous les grands attraits qui surprennent la

vue.
 Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ;
 Et la belle Inconnue a frappé tous les yeux.
 Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
 Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles ;
 Et touché de la Cour le beau monde savant :
 Ses miracles encor ont passé plus avant ;
 Et de nos Courtisans les plus légers d'étude
 Elle a pour quelque temps fixé l'inquietude ;
 Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
 Et fait descendre en eux quelque goût des beaux
 Arts.

Mais ce qui plus que tout élève son merite,
 C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite.
 Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualitez
 Joint un goût délicat des savantes beautez,
 Qui separant le bon d'avec son apparence,
 Decide sans erreur, & louë avec prudence ;
 Louis, le grand Louis, dont l'esprit souverain
 Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un oeil sain.
 A versé de sa bouche à ses graces brillantes
 De deux précieux mots les douceurs chatouillan-

tes,
 Et l'on fait qu'en deux mots ce Roi judicieux
 Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.
 Colbert, dont le bon goût suit celui de son Maî-

tre,
 A senti même charme, & nous le fait paroître.
 Ce vigoureux genie, au travail si constant,
 Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend ;
 Qui du choix souverain tient, par son haut meri-

Du

66 LA GLOIRE DU DOME

Du commerce & des Arts la suprême conduite;
A d'une noble idée enfanté le dessein,
Qu'il confie aux talens de cette docte main;
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrez murs du Temple, où son cœur s'inté-
resse. * * *S. Eustache.*

La voilà, cette main, qui se met en chaleur:
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur;
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pose;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose,
Et nous y découvrons, aux yeux des grands ex-
perts,

Trois miracles de l'Art en trois tableaux divers.
Mais parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui n'enchante:

Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une Divinité.

Elle est toute en ses traits, si brillant de noblesse,
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,

La bonté, la puissance; enfin ces traits sont vus
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la
France

Des Arts que tu regis établir l'excellence;

Et donne à ce projet, & si grand, & si beau,

Tous les riches momens d'un si docte Pinceau.

Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme;

Le reste précieux des jours de ce grand homme;

Tels hommes rarement se peuvent présenter,

Et quand le Ciel les donne il en faut profiter.

De ces mains, dont les temps ne sont gueres pro-
diges,

Tu dois à l'Univers les savantes fatigues.

C'est à ton Ministère à les aller saisir,

Pour les mettre aux emplois, que tu peux leur
choisir;

Et pour ta propre gloire il ne faut point attendre,
Qu'elles viennent t'offrir, ce que ton choix doit
prendre.

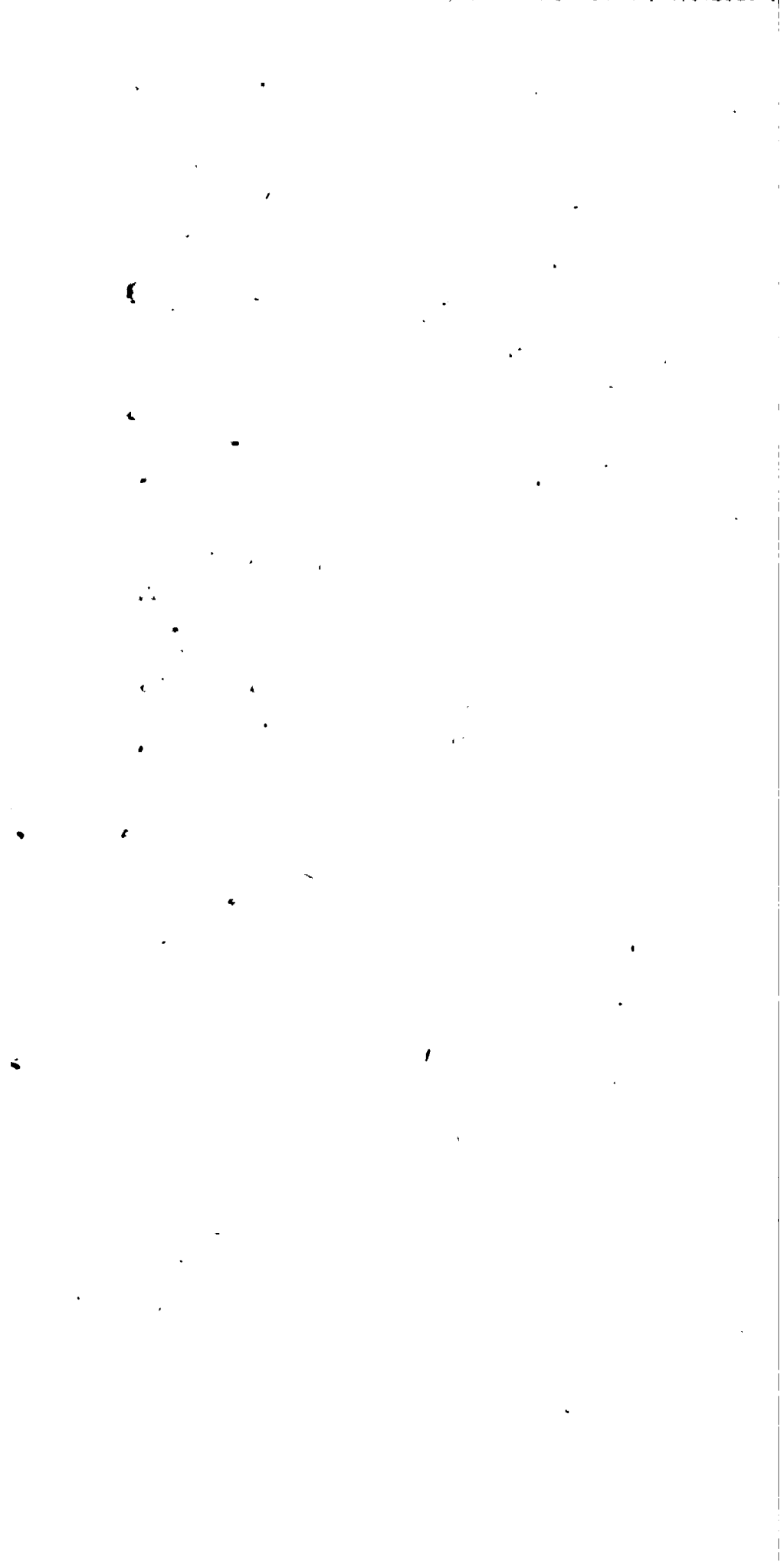
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais cour-
tisans.

Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans,
A leurs reflexions tout entiers ils se donnent,
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude & la visite ont leurs talens à part;
Qui se donne à la Cour, se dérobe à son Art.
Un esprit partagé rarement s'y conforme;
Et les emplois de feu demandent tout un homme.

Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier;
Pour aller chaque jour fatiguer ton Portier;
Ni par tout près de toi, par d'assidus hommages,
Mendier des prôneurs les éclatans suffrages.
Cet amour de travail, qui toujours regne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;
Et tu dois consentir à cette negligence,
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que dans leur Art s'avancant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître;
Consultes-en ton goût; il s'y connoît en maître;
Et te dira toujours pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.

C'est ainsi que des Arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la memoire,
Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

F I N.



L E
TARTUFFE,
 O U
L'IMPOSTEUR,
COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Les trois premiers Actes de cette Comedie ont été representez à Versailles pour le Roi le 12. jour du mois de Mai 1664.

Les mêmes trois premiers Actes de cette Comedie ont été representez la deuxième fois à Villers-Cotterêts pour S. A. R. MONSIEUR, Frere Unique du Roi, qui regalloit leurs Majestez & toute la Cour, le 25. Septembre de la même année 1664.

Cet-

Cette Comedie parfaite , entiere & achevée en cinq Actes , a été représentée la premiere & la seconde fois au Château du Rainci , près Paris , pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29. Novembre 1664. & 8. Novembre de l'année suivante 1665. & depuis encore au Château de Chantilli le 20. Septembre 1668.

La premiere Representation en a été donnée au public dans la Salle du Palais Royal, le 5. Août 1667. & le lendemain 6. elle fut défenduë par Monsieur le Premier President du Parlement jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté.

La permission de représenter cette Comedie en public sans interruption a été accordée le 5. Février 1669. & dès ce même jour la Piece fut représentée par la Troupe du Roi.

P R E F A C E. 71

VOici une Comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-temps persecutée; & les Gens qu'elle jouë ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France que tous ceux que j'ai jouez jusques ici. Les Marquis, les Precieuses, les Cocus, & les Medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez; & ils ont fait semblant de se divertir avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux. Mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouches d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces. & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes Gens se mélangent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner; & ils se sont tous armez contre ma Comedie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessez; ils sont trop politiques pour cela, & savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont converti leurs interêts de la cause de Dieu; & le Tartuffe dans leur bouche est une Piece qui offense la Pieté. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne merite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes mêmes y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mysteres, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumieres de mes Amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai pu

pû faire; le jugement du Roi, & de la Reine qui l'ont vûë; l'approbation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur presence; le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable; tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, & tous les jours encore ils font crier en public des Zeleux indiscrets, qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte; & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne-foi & qui par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais Devots que je veux par-tout me justifier sur la conduite de ma Comedie; & je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les deshonnorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma Comedie, on verra sans doute que mes intentions y sont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit reverer, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiere; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Devot. J'ai employé pour cela deux Actes entiers à préparer la venue de mon Scelerat. Il ne tient pas un seul mo-

ment

ment l'Auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; & d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Théâtre à parler de ces matieres: mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; & sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comedie chez les Anciens a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mysteres; que les Espagnols, nos voisins, ne celebrent guères de Fêtes où la Comedie ne soit mêlée; & que même parmi nous elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants Mysteres de nôtre Foi, qu'on en voit encore des Comedies imprimées en lettres Gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; & sans aller chercher si loin, que l'on a joué de nôtre temps des Pieces saintes de Monsieur de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comedie est de corriger les vices des hommes, je ne voi pas par quelle raison il y en aura de privilegiez. Celui-ci est dans l'Etat d'une consequence bien plus dangereuse que tous les autres; & nous avons vu que le Théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une serieuse Morale sont moins

puissans le plus souvent, que ceux de la Satire, & rien ne reprend mieux la plupart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon Imposteur. Et pouvois-je m'en empêcher pour bien représenter le caractère d'un Hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il debite au quatrième Acte une Morale pernicieuse. Mais cette Morale est elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? dit-elle rien de nouveau dans ma Comédie? & peut-on craindre que des choses si généralement détestées, fassent quelque impression dans les esprits? que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le Théâtre? qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un Scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela; & l'on doit approuver la Comédie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les Comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le Théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise, qui ont condamné la Comédie; mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus

plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la Censure, est détruite par ce passage. Et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés, des mêmes humeurs, c'est qu'ils ont pris la Comédie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lors que les autres l'ont regardée dans sa corruption. Et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des Spectacles de corruption.

Et en effet, puis qu'on doit découvrir des choses, & non pas des mots, & que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, & d'envisager dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la Comédie en soi pour voir si elle est condamnable. On connoitra sans doute, que n'étant autre chose qu'un Poëme ingénieux, qui par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice. Et si

le témoignage de ses plus célébrés sages à la Comédie, ne sagesse si austères les vices de leur Aristote a consacré donné le soin de revoir des Comédies. Et les grands hommes, ont fait gloire d'en

non a d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter au public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a fait pour les Arts éclater son estime par les prix glorieux.

Et par les superbes Theâtres dont elle a voulu l'honorer, Et que dans Rome ensui ce même Art a reçu aussi des honneurs extraordinaires: Je ne dis pas dans Rome débauchée, Et sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, Et dans le temps de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avouë qu'il y a eu des temps où la Comedie s'est corrompue. Et qu'est ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime; point d'Art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi, qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Medecine est un Art profitable, Et chacun la revere comme une des plus excellentes choses que nous ayons; Et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse. Et souvent on en a fait un Art d'empoisonner les hommes. La Philosophie est un présent du Ciel: Elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature; Et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, Et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impieeté. Les choses mêmes les plus saintes ne sont point à l'abri de la corruption des hommes; Et nous voyons des Scelerats; qui tous les jours abusent de la pieté. Et la font servir méchamment aux crimes les plus grands: mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveoppe point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On se pître toujours le mauvais usage.

usage d'avec l'intention de l'Art; & comme on ne s'avise point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome : ni la Philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été censurée en de certains temps. Cette Censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est donnée, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la Comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom, & ce seroit une injustice & pourventable, que de vouloir condamner Olimpe, qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables Arrêts sans doute feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; & puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, & approuver les Pièces de Théâtre où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sai qu'il y a des Esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comédie; qui disent que les plus bonnetes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu; & que les âmes sont attendries par ces sortes de represen-

tations. Je n'en vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; & c'est un haut étage de vertu; que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la Nature humaine; & je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux où il vaut mieux fréquenter que le Theatre; & si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la Comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste: mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la Piété souffrent des intervalles & que les hommes aient besoin de diversifierment, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand Prince sur la Comédie du Tartuffe.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la Cour une Pièce intitulée Scaramouche Hermite; & le Roi en sortant dit au grand Prince que je veux dire: Je voudrois bien savoir pourquoi les Gens qui se scandalisent si fort de la Comédie de Molière, ne disent mot de celle de Scaramouche. A quoi le Prince répondit: La raison de cela, c'est que la Comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point: mais celle de Molière les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.

LE LIBRAIRE

A U L E C T E U R.

Comme les moindres choses qui partent de la plume de Monsieur de Moliere, ont des beautez que les plus délicats ne se peuvent lasser d'admirer , j'ai crû ne devoir pas negliger l'occasion de vous faire part de ses Placets , & qu'il est à propos de les joindre à Tartuffe , puisque par-tout il y est parlé de cette incomparable Piece.

PREMIER PLACET,

PRESENTE' AU ROI

Sur la Comedie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été représentée en public.

SIRE,

Le devoir de la Comedie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai crû que dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon Siècle; & comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de vôtre Royaume, si je faisois une Comedie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûe, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les hommes avec un zele contrefait, & une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comedie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la maziere; & pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais devots, j'en ai distingué le plus que j'ai pû le caractère que j'avois à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresse, & des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un veritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de vôtre

tre ame sur les matieres de Religion ; & l'on a sù vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire , par le respect des choses saintes. Les Tartuffes sous main ont eul'adresse de trouver grace auprès de Vôtre Majesté ; & les Originaux enfin ont fait supprimer la Copie , quelque innocente qu'elle fût , & quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet Ouvrage , mon malheur pourtant étoit adouci par la maniere dont Vôtre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet ; & j'ai crû, SIRE , qu'elle m'ôtoit tout-lieu de me plaindre , ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comedie qu'elle medéfendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse declaration du plus grand Roi du monde , & du plus éclairé , malgré l'approbation encore de Monsieur le Legat , & de la plus grande partie de nos Prelats , qui tous , dans les lectures particulieres que je leur ai faites de mon Ouvrage , se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vôtre Majesté ; malgré tout cela , dis-je , on voit un Livre composé par le Curé de.... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Vôtre Majesté a beau dire ; & Monsieur le Legat , & Messieurs les Prelats ont beau donner leur jugement , ma Comedie , sans l'avoir vûe , est diabolique , & diabolique mon cerveau ; je suis un Démon vêtu de chair , & habillé en homme ; un libertin , un impie , digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense , j'en serois quitte à trop bon marché ; le zele charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aye de misericorde auprès de Dieu , il veut absolument que je sois damné ; c'est une affaire resoluë.

Ce Livre, SIRE , a été présenté à Vôtre Majesté , & sans doute elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs ; quel tort me-

feront dans le monde telles calomnies , s'il faut qu'elles soient tolérées ; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture , & à faire voir au public que ma Comedien'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE , ce que j'aurois à demander pour ma reputation , & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon Ouvrage ; les Rois éclairez comme Vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voyent comme Dieu ce qu'il nous faut , & savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté ; & j'attens d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET,

Présenté au Roi dans son Camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les nommez de la Truillière & de la Grange, Comédiens de Sa Majesté, & Compagnons du Sieur de Molière, sur la défense qui fut faite le sixième Aout 1667. de représenter le Tartuffe jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un Grand Monarque au milieu de ses glorieuses Conquêtes : mais dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? & qui puis-je solliciter contre l'autorité de la Puissance qui m'accable, que la source de la Puissance & de l'Autorité, que le juste Dispensateur des ordres absolus, que le souverain Juge & le Maître de toutes choses ?

Ma Comedie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontez de Votre Majesté : En vain je l'ai produite sous le Titre de l'Imposteur, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde : J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit :

bit: mettre en plusieurs endroits des adoucissements, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres Originaux du Portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servi. La Cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des Esprits, qui dans toute autre matiere font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comedie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vû foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que V^{otre} Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, & que je n'avois pas crû qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les Gens que je peins dans ma Comedie, ne remuent bien des ressorts auprès de V^{otre} Majesté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de veritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'interêt de Dieu qui les peut émouvoir; ils l'ont assez montré dans les Comedies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Pieté & la Religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque, & les joue eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde; & sans doute on ne manquera pas de dire à V^{otre} Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comedie: mais la verité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la representation profitable: & qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue ayent eu une si grande déference pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, & qui sont si opposez à

24 PLACETS AU ROI.

la véritable piété dont elles font profession.

J'attens avec respect l'Arrêt que V^{otre} Majesté daignera prononcer sur cette matière: mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comédies, si les Tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontez, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puissai-je, au retour d'une Campagne si glorieuse, délasser V^{otre} Majesté des fatigues de ses Conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TRON

TROISIE'ME PLACET,

*Presenté au Roi le 5. Février 1669.***SIRE,**

Un fort honnête Medecin, dont j'ai l'honneur d'être le Malade, me promet, & veut s'obliger pardevant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de Vòtre Majesté. Je lui ai dit sur sa promesse que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point nuire. Cette grace, SIRE, est un Canoniat de vòtre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de....

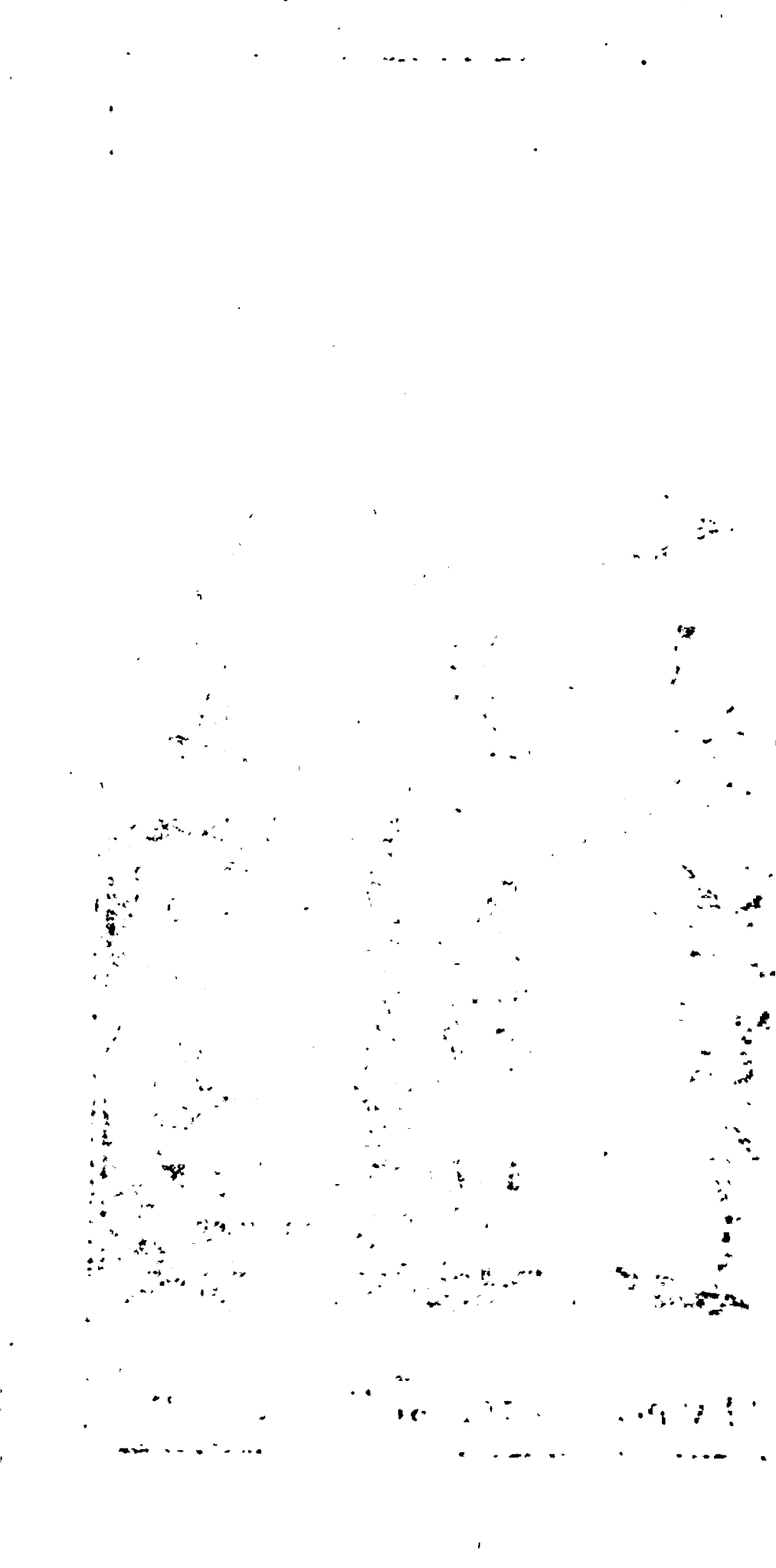
Oserois-je demander encore cette grace à Vòtre Majesté le propre jour de là grande resurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontez? Je suis par cette premiere faveur reconcilié avec les Devots, & je le serois par cette seconde avec les Medecins. C'est pour moi sans doute trop de graces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Vòtre Majesté; & j'attens avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon Placet.

ACTEURS.

MADAME PERNELLE, mere d'Orgon.
ORGON, Mari d'Elmire.
ELMIRE, Femme d'Orgon.
DAMIS, Fils d'Orgon.
MARIANE, Fille d'Orgon , & Amante
Valere,
VALERE, Amant de Mariane.
CLEANTE, Beau-frere d'Orgon.
TARTUFFE, Faux Devot.
DORINE, Suivante de Mariane.
MONSIEUR LOYAL, Sergent.
UN EXEMPT.
FLIPOTE, Servante de Madame Pernelle.

Le Scene est à Paris.

L'IM-



L'IMPOSTEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MADAME PERNELLE, & FLIPOTE
sa Servante, ELMIRE, MARIANE,
DORINE, DAMIS. CLEANTE.

M. PERNELLE.

LL o n s, Flipote, allons, que d'eux
je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on
a peine à vous suivre.

M. PERNELLE.

Laissez, ma Bru, laissez; ne venez pas plus loin:
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte,
Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vite?

M. PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut;
Et c'est tout justement la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si...

M PERNELLE.

Vous êtes, ma Mie, une Fille suivante
Un peu trop forte en gaeule, & fort impertinente.
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DA:

Mais...

M. PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garne-
ment,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

M. PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète;
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez douce et te:
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau
qui dort.

Et vous menez sous chappe un train que je haïs fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere...

M. PERNELLE.

Ma Bru, qu'il ne vous en déplaissè
Vôtre conduite en tout est tout-à-fait mauvaise:
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenfiere, & cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma Bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout...

M. PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere,
Je vous estime fort, vous aime & vous revere.
Mais enfin si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez
nous.

Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre:
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Vôtre Monsieur Tartuffe est bien-heureux sans dou-

te...

M.

C O M É D I E.
M. PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut qu'on écoute,
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai moi qu'un Égot de Critique
Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce Critique zélé.

M. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est père ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte,
Sur les façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, & qu'avec ce Pié-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand élat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas des
souliers,

Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques là que de se méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le Maître.

M. PERNELLE.

Hé merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un Saint dans vôtre fantaisie;
Tout son fait croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

M. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,

Je

Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé,
 Que pour votre salut vous le devez entendre,
 Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre,
 Ces visites, ces bals, ces conversations,
 Sont du malin Esprit toutes inventions.
 Là jamais on n'entend de pieuses paroles,
 Ce sont propos omis, chansons & fariboles:
 Bien souvent le prochain en a la bonne part,
 Et l'on y fait médire & du tiers & du quart.
 Enfin les gens sentez ont leurs cœurs troublés
 De la confusion de telles assemblées.

Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
 Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
 C'est véritablement la Tour de Babylone,
 Car chacun y babille & tout du long de l'aune;
 Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
 Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà?
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
 Et sans... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien dire.
 Sachez que pour ceans j'en rabais de moitié,
 Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pi

Donnant un soufflet à Ripote.

Allons, vous, vous rêvez, & bavez aux corneilles.
 Jour de Dieu, je saurai vous froter les oreilles.
 Marchons, gaupe, marchons.

S C E N E II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

JE n'y veux point aller.
 De peur qu'elle ne vint encor me quereller;
 Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
 Qu'elle ne vous eût tenu un tel langage;
 Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
 Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée
 Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DO

DORINE.

Oh vraiment tout cela n'est rien au prix du fils ;
 Et si vous l'aviez vû ; vous diriez , c'est bien pis.
 Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage ;
 Et pour servir son Prince il montra du courage ;
 Mais il est devenu comme un homme hebeté,
 Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
 Il l'appelle son frere, & l'aime dans son ame
 Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme.
 C'est de tous ses secrets l'unique confident,
 Et de ses actions le Directeur prudent ;
 Il le charge de l'ambassade, & pour une Maîtresse
 On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
 „ A table au plus haut bout il veut qu'il soit assis,
 „ Avec joye il l'y voit manger autant que six !
 „ Les bons morceaux de tout il faut qu'on les lui cede ;
 „ Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.

C'est ma Servante qui parle.

Enfin il en est fou ; c'est son tour, son Héros ;
 Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
 Ses moindres actions lui semblent des miracles,
 Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
 Lui qui connoît sa dupe, & qui veut en jouir,
 Par cent dehors fardez a l'art de l'éblouir,
 Son Cagotisme en tire à toute heure des sommes,
 Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.

Il n'est pas jusqu'au Fat qui lui sert de garçon,
 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon.
 Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
 Et jeter nos rubans, notre rouge & nos mouches,
 Le traître l'autre jour nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
 Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
 Avec la sainteté les parures du Diable.

S C E N E I I I.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS,
 CLEANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous êtes bien-heureux de n'être point venu
 Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.

Mais

Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vûe,
Je veux aller là-trait attendre sa venue.

CLEANTE.

Moi je l'attens ici pour moins d'amusement;
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.

J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose;

Qu'il oblige mon père à des détours si grands;

Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prens.

Si même ardeur enflâme & ma sœur & Valere,

La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère.

Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

S C E N E IV.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je sortois, & j'ai joye à vous voir de retour.

La campagne à present n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, (mon beau-frere, attendez je vous prie,

Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci

Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.)

Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte?

Qu'est-ce qu'on fait ceans? comme est-ce qu'on se

porta?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir.

Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,

Gros & gras, le teint frais & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

DO

COMEDIE.

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne pût au soupé toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa lui tout seul devant elle,
Et fort devotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallût veiller!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agreable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain
Du sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin par nos raisons gagnée,
Elle se resolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame,
Fit à son déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à Madame annoncer par avance,
A part que vous prenez à sa convalescence.

SCE-

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en cour-
roux,

Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.

A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?

Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui

A vous faire oublier toutes choses pour lui?

Qu'après avoir chez vous réparé sa misere,

Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beau-frere

Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puis que vous le voulez;

Mais enfin pour savoir quel homme ce peut être.

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,

Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.

C'est un homme.. qui...ah...un homme..un hom-
me enfin

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde

Et comme du fumier regarde tout le monde.

Oui, je deviens tout autre avec son entretien.

Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;

De toutes amitez il détache mon ame;

Et je verrois mourir frere, enfans, mere & femme

Que je m'en soucîrois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ha, si vous aviez vû comme j'en fis rencontre.

Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.

Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air doux,

Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.

Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,

Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa priere;

Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,

Et baïsoit humblement la terre à tous momens ;
 Et lors que je sortois , il m'en devoit vite ,
 Pour m'aller à la porte offrir de l'Eau bénite.
 Instruit de son garçon , qui dans tout l'imitoit ,
 Et de son indigence , & de ce qu'il étoit ,
 Je lui faisois des dons ; mais avec modestie ,
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.
 C'est trop , me disoit-il , c'est trop de la moitié ,
 Je ne merite pas de vous faire pitié ;
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre ,
 Aux pauvres , à mes yeux , il alloit le répandre.
 Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer ,
 Et depuis ce temps là tout semble y prospérer.
 Je voi qu'il reprend tout & qu'à ma femme même
 Il prend pour mon honneur un intérêt extrême.
 Il m'avertit des gens qu'il lui font les yeux doux ,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ,
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
 Un rien presque suffit pour le scandaliser ,
 Jusques-là qu'il se vint l'autre jour accuser
 D'avoir pris une puce en faisant sa priere ,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

C L E A N T E.

Parbleu vous êtes fou , mon frere , que je croi ,
 Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
 Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

O R G O N.

Mon frere , ce discours sent le libertinage.
 Vous en êtes un peu dans votre ame entaché ;
 Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ,
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

C L E A N T E.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
 C'est être libertin que d'avoir de bons yeux.
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées ,
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
 Allez , tous vos discours ne me font point de peur ;
 Je sai comme je parle , & le Ciel voit mon cœur.
 De tous vos Façonniers on n'est point les esclaves ,
 Il est de faux Devots ainsi que de faux Braves ;

Tom. III.

E c c

E t

Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit, (bruit;

Les vrais Braves soient ceux qui font beaucoup de
Les bons & vrais Devots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction

Entre l'Hypocrisie & la Devotion?

Vous les voulez traiter d'un semblable langage,

Et rendre même honneur au masque qu'au visage;

Egaler l'artifice à la sincérité;

Confondre l'apparence avec la vérité;

Estimer le fantôme autant que la personne;

Et la fausse monnoye à l'égal de la bonne?

Les hommes la plupart sont étrangement faits!

Dans la juste nature on ne les voit jamais;

La Raison a pour eux des bornes trop petites;

En chaque caractère ils passent les limites;

Et la plus noble chose ils la gâtent souvent,

Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.

Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un Docteur qu'on revere:

Tout le savoir du monde est chez vous retiré;

Vous êtes le seul Sage & le seul éclairé,

Un Oracle, un Caton dans le Siecle où nous sommes,

Et près de vous se font des sots que tous les hommes

CLEANTE.

Je ne suis point, mon frere, un Docteur reveré,

Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.

Mais en un mot je sai, pour toute ma science,

Du faux avec le vrai faire la difference:

Et comme je ne voi nul genre de Héros

Qui soient plus à priser que les parfaits Devots;

Aucune chose au monde & plus noble & plus belle,

Que la sainte ferveur d'un veritable zele;

Aussi ne voi-je rien qui soit plus odieux

Que le dehors plâtré d'un zele specieux?

Que ces francs Charlatans, que ces Devots de place

De qui la sacrilege & trompeuse grimace

Abuse impunément, & se joue à leur gré,

De ce qu'ont les Mortels de plus saint & sacré.

Ces gens, qui par une aune à l'intérêt soumise,

Fout

Font de devotion métier & marchandise;
 Et veulent acheter credit & dignitez,
 A prix de faux clins d'yeux & d'éclans affectez :
 Cogens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non com-
 Par le chemin du Ciel courir à leur fortune; (mune,
 Qui brûlans & prians demandent chaque jour,
 Et prêchent la retraite au milieu de la Cour,
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices;
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
 Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on revere
 Et que leur passion, dont on leur fait bon gré,
 Vous nous assassiner avec un fer sacré.
 De ce faux caractère on en voit trop paroître.
 Mais les Devots de cœur sont aisez à connoître.
 Notre Siecle, mon frere, en expose à nos yeux,
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
 Regardez Arifton, regardez Periandre,
 Oronte, Alcidas, Polidore, Clitandre.
 Ce titre par aucun ne leur est debated;
 Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu;
 On ne voit point en eux ce faste insupportable,
 Et leur Devotion est humaine & traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions,
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections :
 Et laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est par leurs actions qu'ils repentent les nôtres.
 L'apparence du mal à chez eux peu d'appui,
 Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
 On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre.
 Jamais contre un pecheur ils n'ont d'acharnement,
 Ils attachent leur haine au peché seulement.
 Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
 Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne peut lui même.
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modele.
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle:
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

L'IMPOSTEUR,
ORGON.

Monfieur, mon cher Beau-frere, avez-vous tout dit?
CLEANTE.

Oui.

ORGON.

Je fuis votre valet.
Il s'en veut aller.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere,
Laiſſons-là ce difcours. Vous ſavez que Valere
Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien fi doux?

ORGON.

Il eſt vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en differer la fête?

ORGON.

Je ne ſai.

CLEANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je croi,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de fineſſes.
Valere ſur ce point me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loüé!

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEAN-

CLEANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont ils donc ?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Venez à votre foi. La viendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE.

Pour son amour je crains une disgrâce.
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE,

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi

Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Il regarde dans un petit cabinet. Je voi-

Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous en-
tendre ;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.

Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous

Reconnu de tout temps un esprit assez doux ;

Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

Ecc 3

MA.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; & pour la meriter, vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets ~~assez~~ ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Malas! j'en dirai moi tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
 Qu'en toute sa personne un haut merite brille,
 Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous seroit doux
 De le voir par mon choix devenir votre époux.
 Eh! *Mariane se recule avec surprise.*

MARIANE.

Eh!

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise,
 Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
 De voir par votre choix devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure!
 Pourquoi me faire dire une telle imposture?

OR-

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! vous voulez, mon père...

ORGON.

Oui, je prétens, ma fille,

Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.

Il sera votre époux, j'ai résolu cela;

Et comme sur vos vœux je...

SCÈNE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc, la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,

Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chançons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeté.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père,

Il raille.

E c c 4

OR-

L'IMPOSTEUR, ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour
vous.

Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris ceans certaines privantez
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, Ma mie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez vous des gens d'avoir fait ce compliment
Vôtre fille n'est point l'affaire d'un Bigor.
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller avec tout votre bien
Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous, s'il n'y a rien.

Sachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le revere.
Sa misere est sans doute une honnête misere.
Au dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puis qu'enfin de son bien ils s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens.
Ce sont Fiefs qu'à bon titre au pais on renomme;
Et tel que l'on le voit il est bien Gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piete.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom & sa naissance;

Et l'humble précédé de la Devotion
 Souffre mal les éclats de cette ambition.
 A quoi bon cet orgueil?.. Mais ce discours vous blesse
 Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.
 Ferez-vous possesseur, sans quelque poids d'ennui,
 D'une fille comme elle, un homme comme lui?
 Et ne devez-vous pas songer aux bienfaisances,
 Et de cette union prévoir les conséquences?
 Sachez que d'une fille on risque la vertu,
 Lors que dans son hymen son goût est combattu?
 Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
 Dépend des qualitez du mari qu'on lui donne;
 Et que ceux dont partout on montre au doigt le
 front,
 Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles
 sont.

Il est bien difficile enfin d'être fidelle
 A de certains maris, faits d'un certain modèle;
 Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
 Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
 Songez à quel peril vôtre dessein vous livre.

O R G O N.

Je vous dis qu'il me faut appréhendre d'elle à vivre.

D O R I N E.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

O R G O N.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
 Je sai ce qu'il vous faut, & je suis vôtre pere,
 J'avois donné pour vous ma parole à Valere;
 Mais outre qu'à joüer on dit qu'il est enclin,
 Je le soupçonne encor d'être un peu libertin,
 Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

D O R I N E.

Voulez-vous qu'il y cœure à vos heures précises,
 Comme ceux qui n'y vont que pour être appercûs?

O R G O N.

Je ne demande pas vôtre avis là-dessus.
 Enfin, avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
 Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
 Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,
 Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.
 Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,

E e e s

Com-

Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais, quels discours!

DORINE.

Jedis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, & songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se
retourne pour parler à sa fille.*

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aime...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Votre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous taisez point?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, Serpent, dont les traits effrontez...

DORINE.

Ah! vous êtes Devot, & vous vous emportez!

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses,

Et.

C O M E D I E

107

Et tout résolument je veux que tu te taises.

D O R I N E.

Soit. Mais ne disant mot, j'en pense pas moins.

O R G O N.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... Suffit. Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses. * *Se retournant*

D O R I N E.

vers sa fille.

De ne pouvoir parler.

J'enrage

Elle se tait lorsqu'il
tourne la tête.

O R G O N.

Sans être Damoiseau

Tamisé est fait de sorte.

D O R I N E.

Oui, c'est un beau museau.

O R G O N.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres donc...

Il se tourne devant elle, & la regarde les bras croisez.

D O R I N E.

La voilà bien lottie.

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément;
Et je lui, ferois voir bien-tôt après la fête
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

O R G O N.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

D O R I N E.

De quoi vous plaignez-vous? je ne vous parle pas.

O R G O N.

Qu'est-ce que tu fais donc?

D O R I N E.

Je me parle à moi-même.

O R G O N.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

Il se met en posture de lui donner un soufflet, & Dorine à
chaque coup d'air qu'il jette, se tient droite sans parler.

Ma fille, vous devez approuver mon dessein ..

Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

Que ne te parles-tu? D O R I N E.

Je n'ai rien à me dire.

E c c 6

O R -

Encor un petit mot.

DORINE. *Il ne me plaît pas, moi.*

ORGON. *Certes, je l'y guettois.*

DORINE. *Quelque sorte, ma foi.*

ORGON. *Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance.*
Et montrer pour mon choix entière déference.

DORINE *en s'enfuyant.*
Je me mocquerois fort de prendre un tel Epoux.

ORGON. *Il lui veut donner un soufflet, & la manque.*
Vous avez-là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurois plus vivre,
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rassoir un peu.

S C E N E III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.
Avez-vous donc perdu, dites moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse vôtre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.
Contre un pere absolu que veux tu que je fasse?

DORINE.
Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.
Quoi?

DORINE.
Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que si son Tarrusse est pour lui si charmant,
Il peut épouser sans nul empêchement. MA-

MARIANE.

Un pere, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas:
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?

T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et fais-tu pas, pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que fai-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le croi.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariez ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort si l'on me violence.

DORINE.

Fort bien. C'est un remède où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage,
Lors que j'entens tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu de quelle humeur, Dorine, tu te rens?
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

no L'IMPOSTEUR,
DORINE.

Je ne compâti point à qui dit des fornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu ? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valère ?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

DORINE.

Mais quoi ! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre Amant doit-elle être imputée ?

MARIANE.

Mais par un haut refus, & d'éclatant mépris,
Feraï-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du Sexe, & du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalez....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je voi que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe ! & j'aurois, quand j'y
pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.

Quelle raison merois-je à combattre vos vœux ?

Le parti, de soi-même, est fort avantageux.

Monsieur Tartuffe ! Oh, oh, n'est-ce rien qu'on
propose ?

Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,

N'est pas un homme, non, qui se mouche du pié,

Et ce n'est pas peu d'honneur, que d'être sa moitié.

Tout le monde déjà de gloire le couronne,

Il est Noble chez lui, bien fait de sa personne,

Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri ;

Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu....

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme
me !

MA-

MARIANE.

Ha, celle, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait je me rends, & suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut, qu'une Fille obeisse à son pere,
Voulût-il lui donner un Singe pour époux.
Vôtre sort est fort beau, de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en la petite Ville,
Qu'en Oncles, & Cousins, vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau Monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bien-venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Eluë,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le Carnaval, vous pourrez esperer
Le Bal, & la grand^e bande, à savoir deux Musettes
Et, par fois, Fagotin, & les Marionnettes;
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.

De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Eh, Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut pour vous punir que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarez...

DORINE.

Point, Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu fais qu'à toi toujours, je me suis confiée.

Fai moi...

DORINE.

Non; vous serez ma foi, Tartuffée.

MARIANE.

Hé bien, puis que mon sort ne sauroit t'émouvoir,

Laisse-

Laisse-moi désormais toute à mon desespoir,
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide.
Et je sai de mes maux l'infaillible remède.
Elle veut s'en aller.

DORINE.

Hé, la, la, revenez, je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valere votre Amant.

S C E N E. IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

ON vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne savois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

VALERE.

Vôtre pere, Madame...

MARIANE.

A changé de visée
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi, sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement:
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sai...

VA-

C O M E D I E.

113

VALERE.

La réponse est honnête.

Vous ne savez? MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute!

Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil. Monsieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand' peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime? & c'étoit tromperie.

Quand vous....

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit tout franc, que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter:

Et je déclare moi, que je prétens le faire,

Puis que vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions;

Vous

214 L'IMPÔSEUR,

Vous aviez pris déjà vos résolutions ;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute, & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE,

Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous préviendra peut être en un pareil dessein ;
Et je sais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; & les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu, laissons-là le mérite ;
J'en ai fort peu sans doute, & vous en faites foi ;
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en fais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, & de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon possible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire :
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins.
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

VALERE.

Fort bien, & d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme ?
Et vous vîs, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez

pas ?

MA-

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite :
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez ?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'est assez m'insulter,

Madame, & de ce pas je vais vous contenter.

Il fait un pas pour s'en aller, & revient toujours.

MARIANE.

Fort bien.

VALERE.

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-même
Qui contraigniez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE.

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE.

Adieu ; vous allez être à point nommé servi.

MARIANE.

Tant-mieux.

VALERE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne-heure.

VALERE.

Il s'en va ; & lors qu'il est vers la porte, il se retourne.

Euh !

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE.

Moi ? vous révez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

MA-

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par votre extravagance;
Et je vous ai laissé tout du longquereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Hola, Seigneur Valere.

Elle va l'arrêter par le bras; & lui, fait mine de grande résistance.

VALERE.

Hé, que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu c'est un point relâche.

DORINE.

Ah!

MARIANE.

Il souffrira me voir, ma présence le chassera
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE.

Elle quitte Valere, & court à Mariane.

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE.

Je voi bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE.

Elle quitte Mariane, & court à Valere.

Encor? Diantre soit fait de vous, si je le veux.

Cessez ce badinage, & venez-ça tous deux.

Elle les tire l'un & l'autre.

VA

VALERE.

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire.

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaires.

Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE.

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, & comme il m'a traitée ?

DORINE.

Bonnie des deux parts Elle n'a d'autre soin,

Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

El n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie

Que d'être vôtre Epoux, j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VALERE.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux, ça, la main, l'un & l'autre.

Allons, vous.

VALERE.

En donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main ?

DORINE.

Ah ! ça, la vôtre.

MARIANE.

En donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela ?

DORINE.

Mon Dieu, vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALERE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,

Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

Mariane tourne l'ail sur Valere, & fait un petit souris.

DORINE.

A vous dire le vrai, les Amans sont bien fous !

VA-

L'IMPOSTEUR,
VALERE.

Ho çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchant?
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat?

DORINE.

Pour une autre raison laissons tout ce debat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage?

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Vôtre pere se moque, & ce sont des chansons.
Mais pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance

D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence.
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du temps à tout on remédie.

Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup, & vaudra des délais.

Tantôt vous payerez de présages mauvais:

Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse.

Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbasse.

Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à

On ne vous peut lier, que vous ne disiez oui.

Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble

Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

à Valere. Sortez, & sans tarder, employez vos amis

Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

Nous allons réveiller les efforts de son frere,

Et dans nôtre parti jeter la balle-mere.

Adieu. VALERE à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,

Ma plus grande esperance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE à Valere.

Je ne vous répons pas des volontez d'un Pere;

Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise! & quoi que puisse offrir

DORINE.

DORINE.

Ah! jamais les Amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALERE.

Il fait un pas, & revient.

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre?

Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

Les poussant chacun par l'épaule.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.



Que la foudre, sur l'heure, achève
mes destins;

Qu'en me traite par tout du plus
grand des faquins,

S'il est aucun respect, ni pouvoir
qui m'arrête,

Et si je ne tais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace moderez un tel emportement;

Votre pere n'a fait qu'en parler simplement:

On n'exécute pas tout ce qui se propose,

Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,

Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ha, tout doux; envers lui, comme envers votre pere,

Laissez agir les soins de votre belle-mere

Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque credit;

Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,

Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle

Plût

126 L'IMPOSTEUR,
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose seroit belle.
Enfin vôtre intérêt l'oblige à le mander:
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlez il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir,
Mais de valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point, il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez, on fait vos transports ordinaires,

Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMES.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! il vient, retirez-vous.

SCENE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE *apercevant Dorine.*

Laurent, ferrez ma haire, avec ma discipline.
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers.
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation, & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE.

Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu, je vous prie.

Avant

Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair, sur vos sens, fait grande impression?
Certes, je ne sai pas quelle chaleur vous monte:
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si promptez
Et je vous verrois nû du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette sale basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas! très volontiers.

DORINE *en soi-même.*

Comme il se radoucit!

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bien-tôt?

DORINE.

Je l'entens, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute-bonté,
Et de l'âme & du corps vous donne la santé;
Et benisse vos jours autant que le desir
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

Tom. III.

F ff

EL-

Je suis fort obligée à ce souhait pieux :

Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort bien ; & cette fièvre a bien-tôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,

Pour avoir attiré cette grace d'en haut :

Mais je n'ai fait au Ciel nulle devote instance,

Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquisié.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir votre chère santé;

Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,

Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,

Et suis bien-aïse ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même, & sans doute il m'est digne
Madame, de me voir seul à seul avec vous.

C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée;

Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,

Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singulière,

Que montrer à vos yeux mon ame toute entière;

Et vous faire serment, que les bruits que je fais

Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,

Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,

Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prens bien ainsi.

Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE.

Il lui serre les deux mains.

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle.

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.

Devous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,

Et j'aurois bien plutôt...

Il lui met la main sur le genou.

ELMIRE.

Que fais là votre main?

TARTUFFE.

Je rase votre habit, j'étouffe en est moustique.

ELMIRE.

Ab! de grâce, laissez; je suis fort chatoillasse.

Elle recule sa chaise; & Tartuffe s'approche la sienne.

TARTUFFE.

Mon Dieu, que de ce Point l'ouvrage est merveilleux!

On travaille aujourd'hui d'un art miraculeux;

Jamais en toute chose on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.

On tiens que mon mari veut dégarer sa foi,

Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;

Et je vois autre part les merveilleux attraits

De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein m'en forme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi je crois qu'un Ciel rendent tous vos soupirs,

Et que rien ici bas n'arrête vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,

N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.

Nos sens facilement peuvent être charmés

Des Ouvrages parfaits que de Ciel a formés ;
 Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
 Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
 Il a sur votre face épanché des beautés
 Dont les yeux sont surpris & les cœurs transportés
 Et je n'ai pu vous voir, sans faire étonner
 Sans admirer en vous l'Alteu de la Nature,
 Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
 Au plus beau des portraits où lui-même s'est peint
 D'abord j'apprehendai que cette ardeur secrète
 Ne fût du nom d'Esprit une surprise admette ;
 Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
 Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
 Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
 Que cette passion pour n'être point coupable
 Que je puis l'ajuster à ce que j'ai pudeur,
 Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
 Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
 Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande :
 Mais j'attens en mes vœux tout de votre bonté ;
 Et rien des vains efforts de mon infirmité.
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
 De vous dépend ma peine, ô sùma beatitude ;
 Et je veux être enfin, par votre volonté,
 Heureux, si vous voulez, malheureux, si vous
 plaît.

HELMIR E.

La déclaration est tout-à-fait galante ;
 Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
 Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un devot comme vous, & que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah, pour être devot je n'en suis pas moins homme
 Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
 Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
 Je sai qu'un tel discours de moi paroît étrange ;
 Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un Ange
 Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
 Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
 Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'ordi-

naire,
 De mon intérieur vous fûtes souverain ;

De

De vos regards divins l'ineffable douceur
 Pour la résistance où s'obstinait mon cœur
 Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
 Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
 Mes yeux & mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
 Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
 Que si vous contemplez d'une âme un peu benigne
 Les tribulations de votre Esclave indigne,
 Si l'on que vos bontés veuillent me consoler,
 Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,
 J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
 Une dévotion à nulle autre pareille.

Votre honneur avec moi ne court point de hazard,
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 Tous ces Galans de Cour, dont les femmes sont folles,
 Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles.
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer,
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
 Dedans l'antre où leur cœur se sacrifie
 Mais les gens comme nous bouillonnent un feu discret,
 Avec qui pour toujours on est sûr du secret.
 Le soin que nous prenons de notre renommée,
 Répond de toute chose à la personne aimée :
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
 De l'amour sans fraude, & de plaisir sans peur.

Je vous écoute dire, & votre Rhétorique
 En termes assez forts à mon amant s'explique.
 N'apprehendez-vous point que je ne sois d'humeur
 A dire à mon mari cette galante ardeur ?
 Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
 Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

Je sais que vous avez trop de benignité,
 Et que vous ferez grâce à ma temerité;
 Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
 Des violens transports d'un amour qui vous blesse
 Et considérez, en regardant votre air,
 Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme
 De chair.

ELMIRE *Elle se retire*
 D'autres prendroient-ils d'autre façon, peut-être
 Mais ma discrétion se veut faire paraître.
 Je ne redrai point l'affaire à mon époux :
 Mais je veux en revanche me chose de vous.
 C'est de passer sous franchise & sans nulle crainte
 L'unie de Valere avecque Marianne
 De renouer tous-mêmes à l'injuste pouvoir
 Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir
 Et...

SCÈNE IV.

ELMIRE, DAMIS, PARTUFFE

DAMIS sortant d'un petit cabinet où il s'est retiré.
N On, Madame, non, ceci doit se répandre.
 J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu vous entendre.
 Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
 Pour confondre l'orgueil d'un maître qui me suit
 Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
 De son hypocrisie & de son insolence.
 A détromper mon père, & lui mettre en plein jour
 L'ame d'un scelerat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
 Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
 Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
 Ce n'est point mon honneur de faire des éclats.
 Une femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'un mari n'est troublée des oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;
 Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
 Le vouloir épargner est une raillerie ;
 Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
 N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
 Et qu'il trop excité de désordre chez nous.
 Le temps trop long-temps a gouverné mon père,
 Et déservi mes feux avec ceux de Valere.
 Il faut que du perfide il soit débarrassé,
 Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.

De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la negliger elle est trop favorable.
Ce seroit meriter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis.

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.
Mon ame est maintenant au comble de sa joye;
Et vos discours en vain pretendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir vanger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE,
ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons regular, mon pere, vôtres abord,
D'un incident tout frais, qui vous surpren-
dra fort.

Vous êtes bien payé de toutes vos caresses;
Et Monsieur d'un beau prix reconnoît vos ten-
dresses.

Son grand zele pour vous vient de se declarer.

Il ne va pas à moins qu'à vous deshonor.

Et je l'ai surpris là, qui faisoit à Madame

L'injurieux avet d'une coupable flâme.

Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop discret

Vouloit à toute force en garder le secret:

Mais je ne puis flater une telle impudence,

Et crois que vous le taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,

On ne doit d'un mari traverser le repos;

Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépen-
dre,

Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.

Ce sont mes sentimens; & vous n'auriez rien dit,

Damis, si j'avois eu sur vous quelque credit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

CE que je viens d'entendre, ô Ciel, est-il croyable?
TARTUFFE.

Oui, mon frere; je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scelerat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
Elle n'est qu'un amas de crimes, & d'ordures:
Et je voi que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.

De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous.
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aye encor mérité davantage.

ORGON, *à son Fils.*

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable?
Savez vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez vous, mon frere, à mon extérieur;
Et pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?

Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est, que je ne vaux rien.

S'adressant à Damis.

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'in-

D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide,
Accablez-moi de noms encor plus détestez ;
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON à Tartuffe.

Mon frere, c'en est trop. à son Fils. Ton cœur
ne se rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ses discours vous seduiront au point...

ORGON. à son Fils.

Tai-toi, pendant. à Tartuffe. Mon frere, eh ! le-
vez-vous, de grace.
à son Fils. Infame !

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage ! Quoi, je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon Frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignûre.

ORGON à son Fils.

Ingrat !

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grace...

ORGON à Tartuffe.

Helas ! vous moquez-vous ?

à son Fils. Coquin, voi sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi, je...

ORGON.

Paix, dis-je.

Fff s

Je

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
 Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui
 Femme, enfans & valets déchaînez contre lui.
 On met impudemment toute chose en usage,
 Pour ôter de chez moi ce dervot personnage:
 Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
 Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
 Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
 Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître; & dès ce soir, pour vous faire enrager.
 Ah! je vous brave tous, & vous ferai connoître
 Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le Maître.
 Allons, qu'on se retrasse, & qu'à l'instant, fripon,
 On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi? de ce coquin, qui par ses impostures..

ORGON.

Ah! tu refuses, gueux, & lui dis des injures?
 Un bâton, un bâton. à *Tartuffe*. Ne me retenez pas
 à son Fils. Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
 Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai, mais..

ORGON.

Vite quittons la place.

Je te prive, pendart, de ma succession,
 Et te donne, de plus, ma malediction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne
 à *Orgon*. Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
 Je voi qu'envers mon frere on tâche à me noircir..

ORGON.

Helas!

TAR-

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON.

*Il court tout en larmes à la porte par où il a
chassé son fils.*

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord affommé sur la place.
Remettez-vous, mon frere ; & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats,
Je regarde ceans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ! vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre sans doute ;
Et ces mêmes rapports, qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoulez.

ORGON.

Non ; mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Fff 6

Ah !

TAR-

Soit, n'en parlons plus.

Mais je sai comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est delicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage,
Je fuirai vôtre Epouse, & vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la frequenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye.
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor, pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre heritier que vous;
Et je vais de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prens,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que
parens.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit
Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

S C E N E II.

CLEANTE, TARTUFFE.



CLEANTE.

UI, tout le monde en parle, &
vous m'en pouvez croire:

L'éclat que fait ce bruit n'est
point à vôtre gloire;

Et je vous ai trouvé, Monsieur,
fort à propos,

Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,

Je

Je passe là-dessus, & prens au pis la chose.
 Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
 Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
 N'est-il pas d'un Chrétien de pardonner l'offense,
 Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
 Et devez-vous souffrir, pour vôtre démêlé,
 Que du logis d'un pere un fils soit exilé?
 Je vous le dis encor, & parle avec franchise;
 Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
 Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
 Et ne pousserez point les affaires à bout.
 Sacrifiez à Dieu toute vôtre colere,
 Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur,
 Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur;
 Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
 Et voudrois le servir du meilleur de mon ame:
 Mais l'interêt du Ciel n'y sauroit consentir,
 Et s'il rentre ceans, c'est à moi d'en sortir.
 Après son action, qui n'eût jamais d'égale,
 Le commerce entre nous porteroit du scandale.
 Dieu fait ce que d'abord tout le monde en croiroit;
 A pure politique on me l'imputeroit;
 Et l'on diroit par tout que me sentant coupable,
 Je feins pour qui m'accuse un zele charitable;
 Que mon cœur l'apprehende, & veut le ménager,
 Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
 Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
 Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous?
 Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
 Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
 Et ne regardez point aux jugemens humains,
 Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
 Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
 D'une bonne action empêchera la gloire?
 Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
 Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne.
Mais après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame intéressée. (pas)
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'ap-
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et si je me résous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
Qu'il ne trouve des gens, qui l'ayant en partage
En fassent dans le monde un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Eh, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes,
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses perils possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaud mieux encor qu'il en mes-use,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que sans confusion
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis;
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de ceans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme
Monsieur....

TAR-

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie;
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt.

C L E A N T E.

Ah!

S C E N E II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE,
 CLEANTE.

D O R I N E.

DE grace avec nous employez-vous pour elle
 Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle;
 Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir,
 La fait à tous momens entrer en desespoir.
 Il va venir, joignons nos efforts, je vous prie,
 Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublez.

S C E N E III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE,
 CLEANTE, DORINE.

O R G O N.

AH, je me réjouis de vous voir assemblez.
à Mariane.

Je porte en ce Contrat de quoi vous faire rire,
 Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

M A R I A N E *à genoux.*

Mon pere, au nom du Ciel, qui connoît ma douleur,
 Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
 Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
 Et dispensez mes vœux de cette obeissance.
 Ne me redrûsez point par cette dure loi,
 Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi.
 Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée;
 Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée,
 Et contre un doux espoir que j'avois pu former,
 Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer;
 Au moins par vos bontez qu'à vos genoux j'implore,
 Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
 Et ne me portez point à quelque desespoir,

Ea

En vous servant sur moi de tout vôtre pouvoir.

ORGON *se sentant attendre.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine.

Faites-les éclater, donnez-lui vôtre bien;

Et si ce n'est assez, joignez-y tout le bien,

J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne.

Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne.

Et souffrez qu'un Convent, dans les austérités,

Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes Religieuses,

Lors qu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.

Debout. Plus vôtre cœur repugne à l'accepter,

Plus ce sera pour vous matière à mériter.

Mortifiez vos sens avec ce mariage,

Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi....

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à vôtre écot.

Je vous défens tout net d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde,

Ils sont bien raisonnez, & j'en fais un grand cas;

Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE *à son mari.*

A voir ce que je voi, je ne sai plus que dire;

Et vôtre aveuglement fait que je vous admire.

C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,

Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis vôtre valet, & crois les apparences.

Pour mon fripon de fils je sai vos complaisances.

Et vous avez eu peur de le défavoier

Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.

Vous étiez trop tranquille enfin pour être crüe,

Et vous auriez paru d'autre manière émue.

EL-

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que nôtre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces Prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me preserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diableffe:
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je fai l'affaire, & ne prens point le change.

ELMIRE.

J'admire encore un coup cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit vôtre incredulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chançons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins répondez-moi:
Je ne vous parle pas de nous ajoûter foi:
Mais supposons ici que d'un lieu qu'on pût pren-

dre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de vôtre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

EL-

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit, je vous prens au mot. Nous verrons vôtre
dressé,

Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-le moi venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera mal-aisé.

ELMIRE.

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.
Faites-le moi descendre; & vous, retirez-vous.

Parlant à Cleante, & à Mariane.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, & vous mettez dessus.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

e Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu, laissez faire.
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y serez.
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais de vôtre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je croi, rien à me repartir.
à son mari qui est sous la table.

Au moins je vais toucher une étrange matière ;
 Ne vous scandalisez en aucune manière.
 Quel que je puisse dire, il doit m'être permis,
 Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
 Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduit,
 Faire poser le masque à cette ame hypocrite ;
 Flater de son amour les desirs effrontez,
 Et donner un champ libre à ses temeritez ;
 Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le con-
 fondre.
 Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
 J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez.
 Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
 C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
 Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée ;
 D'épargner votre femme, & de ne m'exposer.
 Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.
 Ce sont vos intérêts, vous en ferez le maître,
 Et... L'on vient ; tenez-vous, & gardez de paroître.

SCÈNE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.
 ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.
 Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
 Et regardez par tout de crainte de surprise :
 Une affaire pareille à celle de tantôt
 N'est pas assurément ici ce qu'il nous fait.
 Jamais il ne s'est vû de surprise de même,
 Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême ;
 Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
 Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
 De mon trouble, il est vrai, j'étois si possédée,
 Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :
 Mais par là, grâce au Ciel, tour a bien mieux été,
 Et les choses en sont en plus de sûreté.
 L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
 Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombra-

ge.

Pour

150 L'IMPOSEUR.

Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens,
Et c'est par où je puis, sans peur, d'être blâmé,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur,
Un peu trop prompt, pour être, à souffrir vos re-

deurs.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile.

Madame, & vous parliez tantôt d'un autre file.

EMILIE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,

Que le cœur d'une femme est mal connu de vous.

Et que vous savez peu ce qu'il sent faire en dedans.

Lors que si foiblement on le voit se défendre!

Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,

Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.

Quelque raison qu'on trouve à l'amour, qui ne

domite,

On trouve à l'avouer toujours un peu de honte;

On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on se

prend,

On fait connoître assez que notre cœur se rend.

Qu'à nos vœux par honneur, notre bouche s'oppose.

Et que de tels refus promettent toute chose.

C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,

Et sur notre pudeur, me ménager bien peu.

Mais puis que la parole enfin en est lâchée,

A retenir, Damis, me serois-je attachée?

Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,

Écouté tout au long l'offre de votre cœur?

Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire?

Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?

Et lors que j'ai voulu moi-même vous forcer

A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,

Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre?

Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre?

Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud, qu'on résout,

Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout

TARTUFFE.

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême

Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime.

Le

Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs
 traits
 Une suavité qu'on ne goûta jamais.
 Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude;
 Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
 Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
 D'oser douter un peu de sa félicité.

Je puis croire ces mots un artifice honnête,
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fierai point à des propos si doux,
 Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire;
 Ne viennent m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
 Et planter dans mon âme une constante foi
 Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. *Elle passe pour aversir son mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette virelle,
 Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
 On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
 Cependant ce n'est pas encore assez pour vous;
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
 Qu'aux dernières faveurs on ne puisse l'affaire.

FARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on ose espérer;
 Nos discours sur des discours ont peine à s'assurer;
 On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
 Et l'on veut en jouir, avant que de le croire.
 Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
 Je doute du bonheur de mes témérités;
 Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
 Par des réalités sa convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit!
 Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
 Que sur les cœurs il prétend un furieux empire!
 Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
 Quoi! de votre poussière on ne peut se parer,
 Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
 Sied-il bien de tenir une rigueur si grande?
 De vouloir sans quartier les choses qu'on demande?
 Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
 Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TAR-

Mais si d'un œil benin vous voyez mes hommages
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des Arrêts du Ciel on nous fait sans de peine

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, & je fais l'art de lever les scrupules.

Le Ciel défend, de vrai, certains contes et contes ;

C'est un Sclérat qui parle.

Mais on trouve avec lui des accommodemens.

Selon divers besoins, il est une science

D'étendre les liens de notre conscience,

Et de rectifier le mal de l'action

Avec la pureté de notre intention.

De ces secrets, Madame, on s'auta vous instruire

Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire

Contentez mon desir, & n'ayez point d'effroi ;

Je vous réponds de tout, & prends le mal pour moi.

Vous soulez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné sans doute, & je voi bien

Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela certe est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire,

Vous êtes assurée ici d'un plein secret,

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.

le scandale du monde est ce qui fait l'offense;
 et ce n'est pas pecher que pecher en silence.

ELMIRE *après avoir toussé.*

Enfin je voi qu'il faut se résoudre à ceder,
 qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
 et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
 qu'on puisse être content, & qu'on veuille se rendre
 sans doute il est fâcheux d'en venir jusques-là,
 et c'est bien malgré moi que je franchis cela.
 Mais puis que l'on s'obstine à m'y vouloir reduire,
 puis qu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut
 dire,

et qu'on veut des témoins qui soient plus convain-
 quans,

il faut bien s'y résoudre, & contenter les gens.
 Si ce consentement porte en soi quelque offense,
 tout pis pour qui me force à cette violence;
 la faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

Moi, Madame, on s'en charge, & la chose de soi.

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, & voyez, je vous prie,
 si mon mari n'est point dans cette Galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
 C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
 De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
 et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Qu'il n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
 et partout là-dehors voyez exactement.

S C E N E V I.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la Table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
 Je n'en puis revenir, & tout ceci m'affomme.

ELMIRE.

Quoi? vous sortez si-tôt? Vous macquez-vous des
 gens?

Entrez sous le tapis, il n'est pas encore temps;

At-

Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de legs.
Laissez vous bien convaincre, avant que de vous
rendre;

Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.

Elle fait mettre son Mari derrière elle.

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement,
Personne ne s'y trouve; & mon ame ravie...

ORGON *en l'arrêtant.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse
vie,

Et vous ne devez pas vous tant passionner.

Ah, ah, l'homme de bien, vous m'en vouliez donner.

Comme aux tentations s'abandonne votre ame!

Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme!

J'ai douté fort long-temps que ce fût tout de bon.

Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton:

Mais c'est assez avant pousser le témoignage.

Je m'y tiens, & n'en veux pour moi pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;

Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoi! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.

Dénichons de censeurs, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

OR-

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison,
Il faut tout sur le champ sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en Maître.
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montreraï bien, qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure:
Que j'ai de quoi confondre & punir l'imposture,
Vanger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut
dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je voi ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation ? ...

ORGON.

Oui, c'est une affaire faite;

Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiete.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout : Mais voyons au plutôt,
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du Quatrième Acte.

A C T E V.

S C E N E I.

ORGON , CLEANTE.

CLEANTE.

OU voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! que fai-je ?

CLEANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble
 Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement ;
 Plus que le reste encor , elle me désespère.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu' Argas , cet ami que je plains
 Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains
 Pour cela dans sa fuite il me voulut élire ;
 Et ce sont des papiers , à ce qu'il m'a pû dire ;
 Où sa vie , & ses biens , se trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâches ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
 J'allai droit à mon traître en faire confidence ;
 Et son raisonnement me vint persuader
 De lui donner plutôt la cassette à garder ;
 Afin que pour nier , en cas de quelque enquête
 J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
 Par où ma conscience eut pleine sûreté,
 A faire des sermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal , au moins si j'en croi l'apparence
 Et la donation , & cette confidence,

Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi ! sur un beau semblant de ferveur si touchante,

Cacher un cœur si double, une ame si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant, & n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien.
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens !
Vous ne gardez en rien les doux temperamens.
Dans la droite Raison jamais n'entre la vôtre ;
Et toujours, d'un excès, vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur ; & vous avez connu,
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais pour vous corriger, quelle raison demande.
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien,
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai devoir ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences ;
Démêlez la vertu d'avec ses apparences ;
Ne hazardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'Imposture ;
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;
Et s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

DAMIS, ORGON, CLEANTE.

DAMIS.

QUoi ! mon pere , est-il vrai qu'un coquin vous
menace ?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame
il n'efface ?

Et que son lâche orgueil , trop digne de courroux ,
Se fait de vos bontez des armes contre vous ?

ORGON.

Oui , mon fils , & j'en sens des douleurs nompreilles.

DAMIS.

Laissez-moi , je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir.
C'est à moi , tout d'un coup , de vous en affranchir
Et pour sortir d'affaire il faut que je l'assomme.

CLEANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Moderez , s'il vous plaît , ces transports éclatans ;
Nous vivons sous un Regne , & sommes dans un
temps ,

Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCENE III.

MADAME PERNELLE , MARIANE ,
ELMIRE , DORINE , DAMIS ,
ORGON , CLEANTE.

M. PERNELLE.

QU'est-ce ? j'apprens ici de terribles mysteres.

ORGON,

Ce sont des nouveutez dont mesyeux sont témoins
Et vous voyez le prix dont sont payez mes soins.
Je recueille avec zele un homme en sa misere ,
Je le loge , & le tiens comme mon propre frere ;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ,
Je lui donne ma fille & tout le bien que j'ai ;
Et dans le même temps , le perfide , l'infame ,

Ten-

Tente le noir dessein de suborner ma femme;
 Et non content encor de ces lâches essais,
 Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
 Et veut, à ma ruine, user des avantages
 Dont le viennent d'armer mes bontez trop peu sages,
 Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,
 Et me reduire au point d'où je l'ai retiré.

D O R I N E.

Le pauvre homme !

M. P E R N E L L E.

Mon fils, je ne puis du tout croire
 Qu'il ait voulu commettre une action si noire,

O R G O N,

Comment ?

M. P E R N E L L E.

Les gens de bien sont enviez toujours.

O R G O N.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
 Ma mere ?

M. P E R N E L L E.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
 Et qu'on ne fait que trop la haine qu'on lui porte.

O R G O N.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

M. P E R N E L L E.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
 La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie,
 Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

O R G O N.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

M. P E R N E L L E.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

O R G O N.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

M. P E R N E L L E.

Des esprits médifans la malice est extrême.

O R G O N.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di,
 Que j'ai vû de mes yeux un crime si hardi.

M. P E R N E L L E.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
 Et rien n'est ici bas qui s'en puisse défendre.

Me

L'IMPOSTEUR,

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu !
Je l'ai vu, dis je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu : Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

M. PERNELLE.

Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit ;
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

M. PERNELLE,

Aux faux soupçons la nature est sujette ;
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpreter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma femme ?

Mr. PERNELLE.

Il est besoin,

Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir sur des choses.

ORGON.

Hé diantre, le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

M. PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zele on voit son ame éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez; je ne sai pas, si vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colere.

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit
pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ! son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne croi pas cette instance possible.

Et

COMEDIE.

258

Et son ingratitude est ici trop visible.

CLEANTE.

Ne vous y fiez pas, il aura des ressorts,
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et sur moins que cela, le poids d'une Cabale
Embarasse les gens dans un facheux Dédale.
Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vrai, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix racommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes.
Et mes...

ORGON.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir;
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCENE IV.

MONSIEUR LOYAL, M. PERNELLE,
ORGON, DAMIS, MARIANE,
DORINE, ELMIRE, CLEANTE.

M. LOYAL.

Bon jour, ma chere sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en Compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je croi, qui lui déplaîse;
Et je viens pour un fait dont il sera bien-aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien

G g g 4

De

De la part de Monsieur Tartuffe , pour son bien.
DORINE.

C'est un homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il, bien-aïse.

CLEANTE.

Il vous faut voir

Ce que c'est que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient ici peut-être :
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître ?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde, qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je desire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement,

M LOYAL.

Toute vôtre maison m'a toujours été chere,
Et j'étois serviteur de Monsieur vôtre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être sans vous connoître, ou savoir vôtre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à Verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, Monsieur, avec vôtre licence,
Signifier l'Exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoi, vous êtes ici...

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion,

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuidier d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans delai ni remise, ainsi que besoin est...

ORGON.

Moi, sortir de ceans ?

M.

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

La Maison à présent, comme savez de reste,
 Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
 De vos biens désormais il est Maître & Seigneur,
 En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
 Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence est grande, & je l'admire.

M. LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
 C'est à Monsieur, il est & raisonnable, & doux,
 Et d'un homme de bien il fait trop bien l'office,
 Pour se vouloir du tout opposer à Justice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, je sai que pour un million
 Vous ne voudriez pas faire rebellion;
 Et que vous souffrirez en honnête personne,
 Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
 Monsieur l'Huissier à Verge, attirer le bâton.

M. LOYAL

Faites que votre fils se taise, ou se retire,
 Monsieur; j'aurois regret d'être obligé d'écrire,
 Et de vous voir couché dans mon Procès verbal.

DORINE.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal!

M. LOYAL.

„ Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
 „ Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des Pièces,
 „ Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
 „ Que pour ôter par-là le moyen d'en choisir,
 „ Qui n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
 „ Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

„ Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
 „ De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du temps,

G E E S

„ E t

L'IMPOSTEUR.

„ Et jusques à demain je ferai surseance
„ A l'exécution, Monsieur, de l'Ordonnance.
„ Je viendrai seulement passer ici la nuit,
„ Avec dix de mes gens, sans scandale, & sans bruit.
„ Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on
m'apporte,
„ Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
„ J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
„ Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
„ Mais demain du matin, il vous faut être habile
„ A vider de ceans jusqu'au moindre ustensile.
„ Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
„ Pour vous faire service à tout mettre debort.
„ On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense.
„ Et comme je vous traite avec grande indulgence,
„ Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien.
„ Et qu'au dû de ma Charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

„ Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
„ Les cent plus beaux Louïs de ce qui me demeure
„ Et pouvoir à plaisir sur ce muffle assener
„ Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

Cette audace est trop forte,
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je sorte.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles insames,
Ma mie, & l'on decrete aussi contre les femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez,
Donnez tôt ce papier de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tiennne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il se confondre, & celui qui l'envoie!

SCÈ-

S C E N E V.

ORGON, CLEANTE, MARIANE,
ELMIRE, M. PERNELLE,
DORINE, DAMIS.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai droit
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont elles connues ?

M. PERNELLE.

Je fais toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE.

» Vous vous plaigrez à tort, à tort vous le blâmez,
» Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
» Dans l'amour du prochain sa vertu se consume,
» Il fait que très-souvent les biens corrompent
l'homme;

» Et par charité pure il veut vous enlever
» Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

» Taisez-vous, c'est le mot qu'il vous faut tou-
jours dire.

CLEANTE.

» Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Aillez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire;
Pour souffrir qu'il en aille le succès qu'on veut croire.

S C E N E VI.

VALERE, ORGON, CLEANTE,
ELMIRE, MARIANE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y voi contraint par le pressant dan-
Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre; (ger.
Et qui fait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A valé pour moi, par un pas délicat,

Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat,
 Il me vient envoyer un avis, dont la suite
 Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
 Le fourbe, qui long-temps a pû vous imposer,
 Depuis une heure au Prince a su vous accuser,
 Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous
 jette,

D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
 Dont au mépris, dit-il, du devoir d'un Sujet,
 Vous avez conservé le coupable secret.
 J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
 Mais un ordre est donné contre votre personne;
 Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
 D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ses droits armez, & c'est par où le Traître
 De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre
 maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avouë, un méchant animal!

VALERE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
 J'ai, pour vous emmener, mon carosse à la porte.
 Avec mille Louis qu'ici je vous apporte.
 Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant;
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
 A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite.
 Et veux accompagner jusqu' au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans!
 Pour vous en rendre grace il faut un autre temps;
 Et je demande au Ciel, de m'être assez propice,
 Pour reconnoître, un jour ce genereux service.
 Adieu, prenez le soin vous autres...

CLEANTE.

Allez tôt;
 Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCE-

SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALERE,
ORGON, ELMIRE, MARIANE, &c.

TARTUFFE.

Tout-beau, Monsieur, tout-beau, ne courez
point si vite,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver vôtre gîte,
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scelerat, par où tu m'expédies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La moderation est grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'Infame, impudemment se jouë

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir ;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à pretendre,
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miserable ?

TARTUFFE.

Oui, je sai quels secours j'en ai pû recevoir ;
Mais l'interêt du Prince est mon premier devoir :
De ce devoir sacré la juste violence

Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance ;

Et je sacrifierois à de si puissans nœus,

Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

G g g 7

EL.

L'IMPOSTEUR; ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il fait, de traitresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

CLEANTE,

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse, & dont vous vous parlez,
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous sur-
prendre?

Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lors que son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en diffraite,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire.
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE à l'Exempt.

Delivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,
Votre bouche à-propos m'invite à le remplir;
Et pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour de-
meure.

TARTUFFE.

Qui? moi, Monsieur?

L'EXEMPT.

Oui vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison,
Remettez-vous, Monsieur, d'une allarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des Imposteurs.
„ D'un fin discernement sa grande ame pourvue,
„ Sur les choses toujours jette une droite vue?
„ Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
„ Et sa ferme Raison ne tombe en nul excès.
„ Il donne aux gens de bien une gloire immortelle,

„ Mais

„Mais sans aveuglement il fait briller ce zele.
 „Et l'amour, pour les vrais ne ferme point son cœur
 „A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
 Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
 Et de pieges plus fins, on le voit se défendre.
 „D'abord il a percé, par les vives clartez,
 „Des replis de son cœur toutes les lâchetez.
 „Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
 „Et par un juste trait de l'équité suprême,
 „S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
 „Dont sous un autre nom il étoit informé;
 „Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
 „Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
 Ce Monarque, en un mot, a vers vous detesté
 Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
 „A ses autres horreurs il a joint cette suite,
 „Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite,
 „Que pour voir l'impudence aller jusques au bout.
 „Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
 D'un souverain pouvoir il brise les liens
 Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens;
 Et vous pardonne enfin cette offense secrète,
 Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
 Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
 On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,
 Pour montrer que son cœur fait, quand moins on
 y pense,

D'une bonne action verser la récompense;
 Que jamais le merite avec lui ne perd rien,
 Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué!

M. PERNELLE.

Maintenant je respire

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON *à Tartuffe.*

Hé bien, te voilà, traître...

CLEANTE.

CLEANTE.

Ah ! mon frere , arrêtez ,
Et ne descendez point à desindignitez.
A son mauvais destin laissez un miserable ,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt, que son cœur , en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie , en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux ,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui , c'est bien dit ; allons à ses pieds avec joye,
Nous louer des bontez que son cœur nous déploie ;
Puis acquittez un peu de ce premier devoir ,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pour-
voir ;

Et par un doux hymen couronner en Valere
La flâme d'un Amant généreux & sincere.

F I N.

MONSIEUR

D E

POURCEAUGNAC,

COMEDIE-BALLET,

Faite à Chambord pour le
divertissement du Roi,
au mois de Septembre

1669.

Par J. B. P. DE MOLIERE,

Et représentée en public à Paris, pour
la première fois, sur le Théâtre du
Palais Royal, le 15. Novembre de
la même année 1669.

Par la Troupe du Roi.

L'Ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand Concert de voix & d'instrumens, pour une Serenade, dont les paroles, chantées par trois voix en maniere de Dialogue, sont faites sur le sujet de la Comedie, & expriment les sentimens de deux Amans, qui étant bien ensemble, sont traversez par le caprice des Parens.

ERASTE *aux Musiciens.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la Serenade; pour moi je me retire, & ne veux point paroître ici.

Premiere Voix.

Répans, charmante nuit, répans sur tous les yeux,

*De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.*

*Tes ombres & ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour.*

Deuxieme Voix.

*Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchans nôtre cœur nous dispose.*

*Mais on a des Tyrans à qui l'on doit le jour,
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!*

Troi-

Troisième Voix.

*Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais
rien;*

*Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.*

Les trois Voix ensemble.

*Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.*

*Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.*

La Serenade est suivie d'une dance de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de spectacles ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agreable combat, ils sont separez par deux Suisses, qui les ayant mis d'acord, dansent avec eux, au son de tous les Instrumens.

A C T E U R S.

**MONSIEUR DE POURCEAUGNA
ORONTE.**

JULIE, Fille d'Oronte.

**LERINE, Femme d'intrigue, feinte Picar-
de.**

NUCETTE, feinte Gasconne.

ERASTE, Amant de Julie.

BBRIGANI, Napolitain, homme d'intelligence.

PREMIER MEDECIN.

SECOND MEDECIN.

L'APOTIQUAIRE,

UN PAYSAN.

UNE PAYSANE.

PREMIER MUSICIEN.

SECOND MUSICIEN.

PREMIER AVOCAT.

SECOND AVOCAT.

PREMIER SUISSSE.

SECOND SUISSSE.

UN EXEMPT.

DEUX ARCHERS.

PLUSIEURS MUSICIENS, & DANSEURS.

D'INSTRUMENTS, & DANSEURS.

La Scene est à Paris.



MONSIEUR

D E

POURCEAUGNAC,
COMEDIE-BALLET,
 FAITE A CHAMBORD
 pour le divertissement du Roi.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE,

M On Dieu, Erasle, gardons d'être surpris : je tremble qu'on ne nous voye ensemble ; & tout seroit perdu après la défense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtez, & je n'apperçois rien.

JULIE.

Aye aussi l'œil au guet, Nerine, & prens bien garde qu'il ne vienne personne.

NERINE.

Reposez-vous sur moi, & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour nôtre affaire quelque chose de favorable ? & croyez-vous, Erasle, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage, que mon pere s'est mis en tête ?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NE-

Par ma foi voila vôtre pere!

JULIE.

Ah! separons-nous vite.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompé.

JULIE.

Mon Dieu, Nerine, que tu es sotte, de te donner de ces frayeurs!

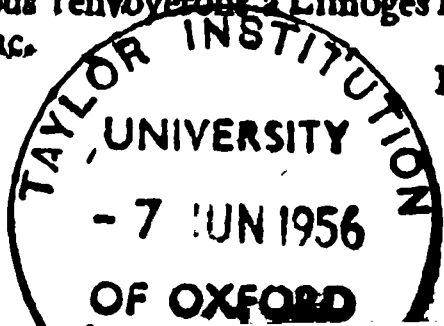
ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour vous une quantité de machines, & nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement; & comme aux Comedies, il est de vous laisser le plaisir de la surprise; & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir; & assez de vous dire que nous avons en main des stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion; & que l'ingenieuse Nerine, & l'adroit Sbrigani, ont trempé l'affaire.

NERINE.

Assurément. Votre pere se moque-t-il de vous de vous anger de son Avocat de Limoges, Monsieur Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, & qui veut par le Coche vous enlever à notre barbe? Faut-il trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un Amant qui vous ennuie? & une personne comme vous, est-elle si facile pour un Limosin? S'il a envie de se marier, qu'il prenne une Limosine, & ne laisse-t-il en repos les Chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colere effroyable. J'enrage contre Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerais mes Livres, ou je romprais ce mariage, & vous ne seriez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! Cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter, & nous lui jouerons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches, & de niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.



Voici nôtre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE II.

SBRIGANI, JULIE, ERASTE, NERINE.

SBRIGANI.

Monsieur, vôtre homme arrive, je l'ai vû à trois lieuës d'ici, où a couché le Coche; & dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je j'ai étudié une bonne grosse demi-heure, & je le suis déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la Nature l'a dessiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut: mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une manière tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai?

SUBRIGANI.

Oui, si je me connois engens.

NERINE.

Madame, voilà un Illustre; vôtre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le Heros de nôtre siècle pour les exploits dont il s'agit: Un homme qui vingt fois en sa vie pour servir ses amis a genereusement affronté les Galeres; qui au peril de ses bras & de ses épaules fait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pais pour je ne sai combien d'actions honorables qu'il a genereusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de vôtre vie; & principalement sur la gloire que vous acquittez lors qu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu pour douze mille

mille écus , ce jeune Seigneur étranger que l'on m'en-
na chez vous ; lors que vous fîtes galamment ce
faux Contrat , qui ruina toute une Famille ; lors
qu'avec tant de grandeur d'ame vous fûtes nier le
dépôt qu'on vous avoit confié ; & que si genereuse-
ment on vous vit prêter votre témoignage à s'en-
pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mé-
rité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on
en parle, & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie , laissez
cela ; & pour commencer notre affaire , allons vi-
joindre notre Provincial, tandis que de votre côté
vous nous tiendrez prêts au besoin les autres Acteurs
de la Comedie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle
& pour mieux couvrir notre jeu , feignez , comme
on vous a dit, d'être la plus contente du monde de
résolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie , si toutes nos machines ve-
noient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je declarerai à mon pere mes veritables senti-
mens.

ERASTE.

Et si contre vos sentimens il s'obstinoit à son
dessein ?

JULIE.

Je le menacerai de me jeter dans un Convent.

ERASTE.

Mais si malgré tout cela il vouloit vous forcer
ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERAS-

E R A S T E.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

J U L I E.

Mais quoi?

E R A S T E.

Que rien ne pourra vous contraindre; & que malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

J U L I E.

Mon Dieu, Erasle, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur, ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; & s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

E R A S T E.

Et bien....

S B R I G A N I.

Ma foi, voici nôtre homme, songeons à nous.

N E R I N E.

Ah! comme il est bâti!

S C E N E III.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *se tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent.*

HE' bien, quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte Ville, & les sottes gens qui y sont: ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Eh, Messieurs les badauts, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au Diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

S B R I G A N I.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable celui-là.

Tom. III.

H h h

S B R I.

Quel procédé est le vôtre ? & qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monseigneur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou bossu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monseigneur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monseigneur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Affurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Monseigneur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monseigneur, de voir recevoir de la sorte

COMEDIE.

177

Me me personne comme vous, & je vous de-
mande pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

BRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le Co-
che, lorsque vous avez déjeuné; & la grace avec
laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître
abord de l'amitié pour vous; & comme je sais que
vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y
êtes tout neuf, je suis bien-aise de vous avoir trou-
vé, pour vous

vous aider

si n'a pas pu

considération

M. D.

C'est trop.

Je vous l'ai

vu, je me

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

BRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

BRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

BRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

BRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

BRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

Haha

BRIGANI

De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croi.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout-à-fait sincère.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ma pensée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres : mais je suis originaire de Naples, à votre service ; & j'ai voulu conserver un peu la manière de s'habiller, & la sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait : Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtisans.

M. DE

COMÉDIE.

173

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon Tailleur, l'habit est propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma Cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croi.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien-aïse d'être avec vous pourcea, & je connois tout ce pays-ci.

SCÈNE IV.

ERASTE, SBRIGANI, M. DE
POURCEAUGNAC.

ERASTE.

AH qu'est ceci! que voi-je! quelle heureuse
rencontre! Monsieur de Pourceaughnac! que je
suis ravi de vous voir! Comment? Il semble que
vous ayez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté
de votre mémoire! & que vous ne reconnoissiez
pas le meilleur ami de toute la famille des Pour-
ceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. *à Sbrigani.* Ma foi, je ne fai
qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaughnac à Limoges, que je ne
connoisse depuis le plus grand jusques au plus petit
je ne frequentois qu'eux dans le temps que j'y étois &

H h h 3

j'a-

M. DE POURCEAUGNAC,
J'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. *à Strig.* Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire je ne sai combien de fois avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi, *à Strig.* Je ne sai ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce Traiteur de Limoges, qui fait si bonne chère?

M. DE POURCEAUGNAC.

à Petit-Jean.

ERASTE.

Le voilà. Nous allons le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetière des Arènes.

ERASTE.

Justement; c'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi, je me le remets. *à Strig.* Diable emporte, si je m'en souviens.

BRIGANI.

Il y a cent choses comme cela qui passent la tête.

ERASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie, & rappelons les nœuds de notre ancienne amitié.

BRIGANI.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté: Comment se porte Monsieur votre... là qui est si honnête homme?

M. D

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Consul?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne
humeur? Là... Monsieur votre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'Affesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monsieur
votre oncle? Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps-là...

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire, Madame votre tan-
te, comment se porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

He las la pauvre femme! elle étoit si bonne per-
sonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le Chanoine, qui
a peine mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage c'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi?

ERASTE.

Vraiment si je le connois! un grand garçon bien
fait.

Hhh 4

M. DE

176 M. DE POURCEAUGNAC,
M. DE POURCEAUGNAC.
Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frère, ou de votre sœur...

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Etienne.

ERASTE.

Le voilà, je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoit plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans notre Ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'Eleu fit tenir son enfant à Monsieur notre Gouverneur?

ERASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant, oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien trouffé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Périgordin?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Affurément. Au reste, je ne présente pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous....

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SRIGANI.

Puis qu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon Valet où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pais-ci est un peu sujet à caution.

H h h

ERAS-

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANL.

Je vais accompagner Monsieur, & le ramener où vous voudrez.

ERASTE.

Oui, je ferai bien-aïse de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison.

SBRIGANL.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE.

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une connoissance où je ne m'attendais point.

SBRIGANL.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul*.

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper.

S C E N E V.

L'APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

Hola? je crois, Monsieur, que vous êtes le Médecin, à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'Apotiquaire, Apotiquaire indigne pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Médecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez, j'attendrai qu'il ait fait; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui se trouve

attaqué de quelque folie, que nous serions bien-aise qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je fais ce que c'est, je fais ce que c'est, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Mais moi, mais moi, vous ne pouviez pas vous adresser à un Médecin plus habile; c'est un homme qui fait la Médecine à fond, comme je fais ma Croix-de-Pardieu, & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un iota des règles des Anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien; un Malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle, mais il y a plaisir d'être son malade, & j'aimerois mieux mourir de ses remèdes, que de guérir de ceux d'un autre: car quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre; & quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assurément, on est bien-aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher les malades; & quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien de tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vrai, à quoi bon tant barguigner & tant tourner autour du pot? Il faut savoir vite ment le court ou le long d'une maladie.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, & qui entre les mains d'un autre auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien, & le plus souvent quand je reviens de la Ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà les soins les plus obligeans du monde.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VI.

PREMIER MEDECIN, UN PAYSAN,
UNE PAYSANE, ERASTE, L'A-
POTIQUAIRE.

LE PAYSAN.

Monsieur, il n'en peut plus, & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade est un sot, d'autant plus que dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un Medecin visite un mort.

LA

COMEDIE.
LA PAYSANE.

181

Mon pere, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute, je lui donne des remedes, que ne guerit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANE.

Oui.

I. MEDECIN.

Et il ne guerit point?

LA PAYSANE.

Non, Monsieur.

I. MEDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang, Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; & si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux Bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Medecine.

ERASTE.

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passez pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guerir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

I. MEDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

I. MEDECIN.

La conjoncture est tout à-fait heureuse; & j'ai ici un Ancien de mes amis, avec lequel je ferai bien aise de consulter sa maladie.

S C E N E VII.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE

I. MEDECIN, L'APOTIQUAIRE.

ERASTE à M. de Pourceaugnac.

U Ne petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

I. MEDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est son Maître d'Hôtel, sans doute; & il faut que ce soit un homme de qualité.

I. MEDECIN.

Où, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, & dans toutes les regularitez de notre Art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de ceremonies, & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE.

Voilà toujours deux pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entens pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire, ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. *bas au Medecin.*

Je vous recommande sur tout de ne le point laisser sortir de vos mains, car par fois il veut s'échaper.

I. ME-

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE à M. de P.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

PREMIER MEDECIN, 2. MEDECIN,
M. DE POURCEAUGNAC,
L'APOTIQUAIRE.

I. MEDECIN.

CE m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

I. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais consulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je- & je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des siéges.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres!

I. MEDECIN.

Allons, Monsieur, prenez votre place, Monsieur.

Lors qu'ils sont assis, les deux Medecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.

M. DE POURCEAUGNAC,

Presentant ses mains.

Votre très-humble valet. *Voyant qu'ils lui tâtent le pouls.* Que veut dire cela?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE

154 M. DE POURCEAUGNAC,
M. DE POURCEAUGNAC.

Oui , & bois encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant pis; cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sèche-
resse qui est au dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC. —

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de con-
versation est-ce-là ?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces ques-
tions, & je veux plutôt boire un coup.

I. MEDECIN.

Un peu de patience., nous allons raisonner sur
votre affaire devant vous, & nous le ferons en
Français, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut il pour manger un
morceau ?

I. MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guerir une maladie
qu'on ne la connoisse parfaitement; & qu'on ne
puisse parfaitement connoître, sans en bien établir
l'idée particuliere. & la veritable espece par ses signes
diagnostiques & prognostiques; vous me permettez
Monsieur nôtre Ancien, d'entrer en considération
la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la
therapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendra
faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc
Monsieur, avec vôtre permission, que nôtre maladie
ici present est malheureusement attaqué, affecté, por-
fédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nom-
mons fort bien mélancolie hypocondriaque, espece

folie très-fâcheuse, & qui ne demande pas moins d'un Esculape comme vous, consommé dans notre art, "vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypochondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le celebre Galien établit doctement à son ordinaire trois especes de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs; ce qui est bien à remarquer pour notre affaire: La premiere, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait & rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypochondriaque, qui est la nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas ventre, & de la region inferieure: mais particulièrement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses, dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté Princesse, & fait la maladie dont par notre raisonnement il est manifestement atteint & convalscnt. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte & de desiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marqués chez le divin vieillard Hipocrate: cette physionomie, les yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, grêle, stoïte & reluë; lesquels signes le denotent très-affecté de cette maladie, procedante du vice des hypochondres; laquelle maladie par laps de temps naturalisée, invieillie, habituelle & sans prise droit de bon genre chez lui, pourroit bien dégénérer, ou en manie, ou en phisie, ou en apoplexie, ou même en fure phrenesie & fureur. Tout ceci supposé, puis qu'une maladie bien connue est à demi guerie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remedier à cette ple-

pletore obturante, & à cette cacochimie luxurieuse par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement; c'est à dire que les saignées soient fréquentes & plantureuses: En premier lieu de la silique, puis de la cephalique; & même si le mal opiniâtre, de lui ouvrir la veine du fronc, & l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en même temps, de le purger; de l'opier & évacuer par purgatifs propres & convenables; à dire par cholagogues, melanagogues, &c. car comme la véritable source de tous le mal, est ce humeur crasse & feculente, ou une vapeur noire grossière, qui obscurcit, infecte & salit les esprits maux: il est à propos ensuite qu'il prenne un peu d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la feculente de l'humeur crasse, & éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur; mais avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le rejouir par agreables conversations; chants & instrumens de musique; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occurrent l'épaisseur de son sang, d'où proceda la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pour être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par le secours de notre Maître & Ancien, suivant l'expérience & jugement, lumière & suffisante qu'il s'en est donné dans notre Art. Dix.

2. M E D E C I N.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire, avec si bien discours sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas son, & mélancolique hypochondriaque; & quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choses que vous avez dites, & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez décrit fort graphiquement, graphis & pinctis, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne se peut rien de plus

doctement, sagement, ingenieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la therapie; & il ne me reste rien ici, que de feliciter Monsieur, d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être sous pour éprouver l'efficace & la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés; je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *Numero Deus impari gaudet*: de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau, où il entre du sel, le sel est le symbole de la sagesse, de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les tenebres de ses esprits, *Album est disgregativum visus*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit Lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guerir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a tant de bien que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une Comedie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur; nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? & que voulez-vous dire avec votre gallimatias & vos sottises?

I. MEDECIN.

Bon, dire des injures. Voilà un diagnostique, qui vous manquoit pour la confirmation de son mal, & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis ici?

Il crache deux ou trois fois.

II. MEDECIN.

Autre diagnostique: La sputacion frequente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, & sortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore: L'inquietude de changer de place.

M.

122 M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guerir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guerir?

I. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu je ne suis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais signe, lors qu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, & nous sommes Medecins, qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Medecins, je n'ai que faire de vous & je me moque de la Medecine.

I. MEDECIN.

Hon, hon; voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Pere & ma Mere n'ont jamais voulu de medecins, & ils sont morts tous deux sans l'assistance des Medecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un Fils qui est insensé. Allons, procedons à la curation, & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lenifions & adoucissons l'aigreur de ses esprits, que je voi prêts à s'enflammer.

SCENE IX.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que Diable est cela? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCE-

SCENE X.

DEUX MUSICIENS Italiens, en Medecins grotesques, suivis de HUIT MATASSINS, chantent ces paroles, soutenus de la symphonie d'un mélange d'instrumens.

Les deux Musiciens.

B On di, bon di, bon di,
 Non vi lasciate uccidere
 Dal dolor malinconico,
 Noi vi faremo ridere
 Col nostro canto harmonico;
 Sol' per guarirvi
 Siamo venuti qui.
 Bon di, bon di, bon di.

1. Musicien.

Altro non è la pazzia
 Che malinconia.
 Il malato
 Non è desperato,
 Se vol pigliar un poco d'allegria.
 Altro non è la pazzia
 Che malinconia.

2. Musicien.

Sì cantate, ballate, ridete;
 E se far meglio volete,
 Quando sentite il deliro vicino,
 Pigliate del vino;
 E qualche volta un poco di tabac,
 Allegramente. Monsu Pourceaugnac.

SCENE XI.

L'APOTIQUAIRE, M. DE POUR-
 CEAUGNAC.

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, si vous plaît.

M. DE

190 M. DE POURCEAUGNAC,
M. DE POURCEAUGNAC.

Comment ? Je n'ai que faire de cela.
L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.
M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, que de bruit !

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le : Il ne vous
ra point de mal, il ne vous fera point de mal.
M. DE POURCEAUGNAC.

Ah.

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit Clystère, un petit Clystère, benin
nin; il est benin, benin, là prenez, prenez, Monsieur,
c'est pour déterger, pour déterger, déterger....

*Les deux Musiciens accompagnés des Matassins &
Instrumens, dansent à l'entour de Monsieur de Pour
ceaugnac, & s'arrêtant devant lui, chantent :*

*Piglia-lo sà
Signor Monsà,
Piglia-lo, Piglia-lo, Piglia-lo sà,
Che non ti farà male;
Piglia-lo sà questo servitiale,
Piglia-lo sà,
Signor Monsà,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sà.*

M. DE POURCEAUGNAC fuyant,
Allez-vous-en au diable

*L'Apotiquaire, les deux Musiciens, & les Matassins
le suivent, tous une seringue à la main.*

*Monsieur de Pourceaugnac revient sur le Theatre pour
suivi par tous ces gens qui tous ont la seringue en main.
Il y retrouve l'Apotiquaire qui lui veut donner le remède
vement, ce qui l'oblige à s'asseoir; & les deux Musiciens
recommencent Piglia lo sà, &c. & les Matassins
recommencent pareillement leur danse, tous
me si-devant.*

Fin du Premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

SBRIGANI, I. MEDECIN.

La forcé tous les obstacles que j'avois mis, & s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes si salutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dévée, que de ne vouloit pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'aurez guéri haut la main.

I. MEDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication douze maladies.

SBRIGANI.

Dépendant voilà cinquante pistoles bien acquises il vous fait perdre,

I. MEDECIN.

Moi, je n'entens point les perdre, & je prétens le faire en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remèdes, & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme deserteur de la Médecine, & infracteur de l'Ordonnance.

SBRIGANI.

Vous avez raison, vos remèdes étoient un coup, & c'est de l'argent qu'il vous vble.

I. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte, assurément, dont l'on vient épouser la fille, & qui ne sachant rien de l'imité de son gendre futur, voudra peut-être l'arrêter de conclure le Mariage.

I. ME-

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MEDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations ; & un malade ne se moquera pas d'un Medecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous ; & si vous m'en croyez vous ne souffrirez point qu'il se marie . que vous l'ayez pansé tout votre sou.

I. MEDECIN.

Laissez-moi faire,

SBRIGANI.

Je vais de mon côté dresser une autre barrière & le beau-pere est aussi dupe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, I. MEDECIN.

I. MEDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille.

ORONTE.

Oui, je l'attens de Limôges, & il devoit être arrivé.

I. MEDECIN.

Aussi l'est-il ; & ils'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défens de la part de la Medecine, de proceder au mariage que vous avez conclu , que je ne l'aye dûement préparé pour cela, & mis en état de procréer des enfants bien conditionnez & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc ?

I. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : Sa maladie, qu'on m'a donnée à guerir, est mon meuble, qui m'appartient, & que je compte en tirer des effets ; & je vous déclare que je ne prétens point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la Medecine, & subi les remedes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MÉDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal?...

I. MÉDECIN.

Les Medecins sont obligez au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous & à votre fille, de ne point ce-
lébrer, sans mon consentement, vos nocces avec lui,
sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, & d'être
accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé
d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à
se faire guerir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

I. MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il creve, ou que je le guerisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MÉDECIN.

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, &
je vous guerirai au lieu de lui.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Il n'importe, il me faut un malade, & je prendrai
qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas
moi. Voyez un peu la belle raison.

S C E N E III.

SBRIGANI, *en Marchand Flamand*,
ORONTE.

SBRIGANI.

Montsir, avec le vostre permission, je saisis en
Trancher Marchant Flamane, qui foudroit
bienne sous temandair un petit nouuel.

ORONTE.

Quê, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le vostre chapeau sur le tête. Monsieur, si
ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas
le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en si file un certe Montsir
Orontes?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme est-il, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montsir, s'il est un homme ri-
che, qui a du blonne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, Montsir.

ORONTE.

COMEDIE.
ORONTE.

195

Mais pourquoi cela ?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de consequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi ?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze Marchane Flamane qui être venu ici.

ORONTE.

Ce Monsieur de Pourcegnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, & depuis huitte mois nous afoir obtenir un petit fantance contre lui, & lui a remettre à payer tou ce creanciers de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon, hon, il a remis là à payer ses creanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, & avec un grant desoien nous tous attendre sti Mariage.

ORONTE.

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Vôtre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le fais, Montsir, obliger, plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoit donné.

*Il ôte sa barbe, & dépouille l'habit de Flamand,
qu'il a perdessus le sien.*

Cela ne va pas mal ; quittons nôtre ajustement de

196 M. DE POURCEAUGNAC,
Flamand pour songer à d'autres machines; & tâchons
de semer tant de soupçons & de divisions entre le
beau-père & le gendre, que cela rompe le mariage
pretendu. Tous deux également sont propres à go-
ber les hameçons qu'on leur veut tendre; & entre
nous autres Fourbes de la première classe, nous ne
faisons que nous joier, lors que nous trouvons un
gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

P*iglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu.*
Que diable est cela? Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je voi me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce
logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non vraiment, qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être regalé comme il faut.

SBRIGANE.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains Monsieur. Des Mé-
decins habillez de noir. Dans une Chaise. Târet le
poux. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros jou-
flus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six pantalons.
Ta, ra, ta, ta; Ta, ra, ta, ta. *Allegamente Monsu*
Pourceaugnac. Apotiquaire Lavement. Prenez, Mon-
sieur, Monsieur, prenez, prenez Il est benin; benin,
banin. C'est pour déterger, déterger, déterger. *Pi-
glia-lo sù, Signor Monsu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-
lo sù.* Jamais je n'ai été si fou de sottises.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, & me faire une piéce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute, ils étoient une douzaine de possédez après mes chausses; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pates.

SBRIGANI.

Voyez un peu, les mines font bien trompeuses! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Eh! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela, & il me semble toujours que je voi une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande! & les hommes sont bien traîtres & scelerats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte; je suis bien-aîse d'y aller tout-à l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah! vous êtes donc d'une complexion amoureuse, & vous avez oui parler que ce Monsieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é.... l'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah, c'est une autre chose, & je vous demande
pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je; j'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grâce.

SBRIGANI.

Point, je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait, on ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà
une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en
conscience. C'est un homme qui cherche son bien qui
tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement
qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce
sont des choses qui sont connues à la vérité; mais
j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il
est défendu de scandaliser son prochain: Cela est vrai.

mais d'autre part voilà un étranger qu'on veut surprendre, & qui de bonne foi se vante d'être une fille qu'il ne connaît pas, & qu'il n'a jamais vue; un Gentilhomme plein de franchise, pour qui j'ai sans de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui. Mais je trouve que je puis vous dire les choses sans offenser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner des gens le plus qu'il nous sera possible. De vous dire que cette fille est une fille de bien, cela serait un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Et moi de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée, me semble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis servir; pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'homme veut s'en aller pour aller à son
SBRIGANI.

Je suis très-à plaindre, mais il y a-t-il pasteur de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au dessus de ces sortes de choses, & qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

SBRIGANI.

Voilà le père.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui, je me retire.

SCÈNE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monsieur; bon jour.

Serviteur, Monsieur, serviteur!

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac, que savez-vous?

ORONTE.

A la bonne heure, si c'est de la bonté.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginiez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit assailli de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit assaillie de maris?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! Qu'il a bon air! & que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tu-dieu, quelle galante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JU.

JULIE.

*Elle s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un
œil languissant, & lui veut prendre la main.*

Que je suis aise de vous voir, & que je brûle d'im-
patience!

ORONTE.

Ah! ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ho, ho, quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison,
s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

M. DE POURCEAUGNAC.

Vertu de ma vie!

ORONTE à Julie.

Encore! qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que
vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; & si tu ne rentres tout-à-
l'heure, je....

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne fait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous lui plaisons!

ORONTE.

Tu ne veux pas te-retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec
Monsieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

L'ÉPIQUE

F

202 M. DE POURCEAUGNAC,

JULIE.

Je te veux avoir, moi, puis que vous me l'avez promis,

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ferons mariez ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel ~~versus~~ lui prend.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, nôtre Beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant, on n'a pas envie de vous enlever vôtre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête, que Leonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche & qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sai pas ce que cela veut dire, mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considere si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, & qui a été mis chez un Medecin pour être pansé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piete que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Medecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Medecin en a menti; je suis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sai ce que j'en dois croire, & vous ne m'abuse-

COMÉDIE.

103.

rez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile, & j'ai vu le Marchand Flamand, qui avec les autres Creanciers a obtenu depuis huit mois Sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand? Quels Creanciers? Quelle Sentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VII.

LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaisant la Languedocienne.*

A H tu es assi, & à la fy yeu te trobi après abé fat tant de passes. Podes-tu, sceleras, podes-tu sullenè ma bistor?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te bosi, infame! tu fas semblan de nou me pas connouysse, & nou rougisses pas, impudent que tu sos, tu nou rougisses pas de me beyre? Nou sabi pas, Moussur, sa quos bous dont m'an dich que bouillo espousa la fillo; mai yen bous declari que yeu soun sa Fenno, & que ya set ans, Moussur, qu'en passant à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisfos, comme sap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubliget per aquel moyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh, oh.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que Diable est ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quitet tres ans après, sul preteste de quelques affayres que l'apelaboun dins soun Pays, &

despey noun ay rescauput qua de noubelos, may dis
 bourens qu'y soungeabi. lou mens, m'an dounatabi.
 que begnio dins aquesto Bilo, per se remarida dambé
 une outro jouyne Fillo, que sous Parens ly an procura-
 do, sensse saupre res-de-soupremié mariatge Yeu
 ai tous quitat en diligensio, & me souy rendudo dins
 acqueste Loc lou pu leu. qu'ay poufcut, per m'ou-
 poufa en aquel criminel mariatge, & confondre
 ey, de tout lou mounde lou plus méchant das homes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloz
 d'estre confus das reproches secrets que ta consciens-
 se deu fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis vôtre mari!

LUCETTE.

Infame, gausos tu dire lou contrari? He tu sabet
 be, per ma peno, que n'es que trop bertat, & pla-
 guessio al Cel qu'aco nou fouguessio pas, & que m'ou-
 guessios layssado dins l'estat d'innoussenco, & dins la
 tranquillitat ou n moun amo bibio daban que tou
 charmes & tas trounpariés nou m'en benguessios
 malhuroussomen fayre sourty; yeu nou serio pas re-
 duto à fayre lou triste persounage qu'yeu sau presen-
 tamen; à beyre un marit cruel m'el presa touto l'at-
 dou que yeu ay per el, & me laissa sensse cap de pié
 abandonado à las mourtelles doulours que yeu res-
 senti. de fâs perfidos accieus.

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer. Allez, vous
 êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE VIII.

NERINE *en Picarde*, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

A NERINE *contrefaisant la Picarde*.
 Ah! je n'en pis plus, je sus toute essolée. Ah. finit
 rest

Don, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche; je boute empechement au mariage. Chest mon meri, Monsieu, & je veux faire pindre che bôn pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

O R O N T E.

Quel Diable d'homme est-ceci?

L U C E T T E.

Et que boulez vous dire, avec vostre empachement, & vostre pendarie? Qu'aquel homo es vostre mari?

N E R I N E.

Oui, Medeme, & je fis sa femme.

L U C E T T E.

Aquo es faus, aquo yeu que soun sa Fenno; & se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penja.

N E R I N E.

Je n'entrains mie ce baragoin-là.

L U C E T T E.

Yeu vous dist que yeu soun sa Fenno.

N E R I N E.

Sa Femme?

L U C E T T E.

Oy.

N E R I N E.

Je vous dis que chest my, encore in coup qui le fis.

L U C E T T E.

Et yeu vous soustenni yeu, qu'aquos yeu.

N E R I N E.

Il y a quatre ans qu'il m'a éposée.

L U C E T T E.

Et yeu set ans ya que m'a preso per Fenno.

N E R I N E.

J'ai des gairants de tout ce que je dy.

L U C E T T E.

Tout mon País lou sap.

N E R I N E.

No Ville en est témoin.

L U C E T T E.

Tout Pezenas a bist nostre mariarge.

N E R I N E.

Tout Chin Quentin a assisté à no nocke.

Nou ya res de tan beritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE.

Gausos-tu dire lou contrari, avalisquos ?

NERINE.

Est-che que tu me démaintiras méchain homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn'impudensio ! Et couffy, miserable, nou te soubenes plus de la pauvre Françon, & del pauvre Jeanet, que soun lous fruits de noltre mariatge ?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine que tu m'as laichée pour gaige de te foi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeanet, beni toustou, beni toustou, beni faire beyre à un Payre dénamé la duretât quel a per nautres.

NERINE.

Venez Madelaine, men ainfain, venez vesen l'châ faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il a.

J. E. A. F. A. N. M. A. G.

Ah mon Papa, mon Papa, mon Papa.

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des petits fils de putains.

LUCETTE.

Couffy, trayte, tu nou sios pas dins la darniere confusio, de ressenpre à tal tous enfans, & de ferma l'aureil-lo à la tendressio paternello ? Tu nou m'escaparas pas, infame, yeu te boli segni per tout, & te reprouche ton crime jusquos à tant que me sio benjado, & que t'ajo fayt penja, couqui, te boli faire penja.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être insensibile aux caresses de chette pauvre ainfain ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; & en dépit de tes dains,

ins, je ferai bien voir que je fis ta femme, & je te
ai peindre.

Les Enfants tous ensemble.

Mon Papa, mon Papa, mon Papa.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours, où fuirai-je ? je n'en puis
is.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il me-
d'être pendu.

S C E N E IX.

SBRIGANI.

E conduis de l'œil toutes choses, & tout ceci ne
va pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provin-
cial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

S C E N E X.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH je suis assommé ! Quelle peine ! quelle mau-
dite Ville ! Assassiné de tous côtes !

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur ? est-il encore arrivé quelque
chose ?

M. DE POURCEAUGNAC,

Oui. Il pleut en ce pays des Femmes & des La-
mens.

SBRIGANI.

Comment donc ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux Carognes de baragouineuses me sont venu
causer de les avoir épousé toutes deux, & me me-
acent de la Justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire, & la Justice en ce
pays-ci est rigoureuse en diable contre cette sorte
de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Où : mais quand il y auroit Information, Ajour-
nement, Decret & Jugement obtenu par surprise,
De-

208 M. DE POURCEAUGNC,

Défaut & Contumace, j'ai la voye de conflit de Jurisdiction pour temporiser & venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes, & l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi ? point du tout, je suis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point, ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justifiés ; & qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un recoulement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit & de l'ordre de la Justice : mais non pas à savoir les vrais termes de la Chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les Romans.

SBRIGANI.

Ah fort bien,

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entens rien du tout de la Chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux ; & je vais vous conduire chez des hommes fort habiles : mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler ; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on-diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me
sent ce que je veux savoir.

SCÈNE XI.

Conseils nombreux,
vols consultants nos Autents,
Glossateurs & Glossateurs,
Papius, Papius,
Tribunian,
Tribunian, Rebuffe, Jean Imid,
Cestre, Judas, Barthé,
Alicot & Enjar.
grand homme si capable,

La Polygamie est un cas,
Est un cas pendable,
Tous les Peuples polices,
Et bien sensés,
Français, Anglais, Hollandais,
Suédois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamans,
dient, Allemands,
ne ça fait niement Le semblable,
l'affaire est sans embarras.

La Polygamie est un cas,
Est un cas pendable,
Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux Procureurs
deux Sergens dansent une entrée, qui finit l'Acte.
Fin du second Acte. ACRE

ACTE III

SCÈNE I.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Où, les choses s'achèvent
 dans vos mains à cet com-
 mune sont fort pech-
 son sent le plus bonné
 de son loi si fait prendre
 frayeur si grande de la
 de la Justice de te Pais,
 apprêts qu'on faisoit déjà pour la mort, qu'il
 prendre la fuite; & pour se dérober avec plus
 facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit
 pour l'arrêter aux portes de la Ville, il s'est
 lu à se déguiser, & le déguisement qu'il a pris
 l'habit d'une femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à acheter la Comédie. Et
 dis que je jouerai mes Sœurs avec lui, alors tout
 il lui parle à l'oreille. Vous entendez bien?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lors que je l'aurai mis où je veux.

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi.

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiselle, allez vite, qu'
 nous voye ensemble.

SC

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*,
SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître, & vous avez la mine comme cela d'une Femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pais-ci les formes de la Justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font soupçonner.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une Justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est severe comme tous les Diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent ?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela ; & puis ils ont en cette Ville une haine effroyable pour les gens de votre pais, & ils ne sont point plus avisés que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est ce que les Limosins leur ont fait ?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu, & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos Titres de Noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison, on v'ous contesterait après ce le titre d'Ecuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage & toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissiez moi faire, j'ai vu les personnes du bel air, tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comment vous ferez. Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse; où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu, qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Holala, Gocher, petit Laquais. Ah petit fripon, qu'on te donne des coups de fouet je vous ferai donner tant. Petit Laquais? Ce petit Laquais ne se trouvera-t-il point? ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais? est-ce que je n'ai point un petit Laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille: mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée, j'en veux une un peu plus épaisse, pour vous mieux couvrir le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment. Vous n'avez qu'à vous promener.

SCENE III.

DEUX SUISSSES, M. DE POURCEAUGNAC.

1. SUISSSE.

Alions, dépêchons, camarade, ly faut allair tout deux nous à la Creve pour recarter un peu noufficier sti Monfieu de Porcegnac qui l'a été con-
né par Ordonance à lestre pendu par son cou.

2. SUISSSE.

Ly faut nous loër un fenêtre pous foir sti chon-
ce.

1. SUISSSE.

Ly disent que l'on fait téja planter un grand po-
nce tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

2. SUISSSE.

Ly fra. mon foi, un grand plaisir, di recarter
ndre sti Limosin.

1. SUISSSE.

Oui, te ly foir gambiller les pieds en haut tefant
ut le monde.

2. SUISSSE.

Ly est un plaçant trole, oui; ly disent que s'être
arié troi foye.

1. SUISSSE.

Sti riabie ly fouloir troi femmes à ly tout seul; ly
t bien assez t'une.

2. SUISSSE.

Ah pon chour, Mameselle.

1. SUISSSE.

Que faire fous là tout seul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes gens, Messieurs.

2. SUISSSE.

Ly est belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

1. SUISSSE.

Fous, Mameselle, fouloir finir rêchouir fous à la
reve? nous faire foir à fous un petit pendement
ien choli.

M. DE

214- M. DE POURCEAUGNAC,
M. DE POURCEAUGNAC.
Je vous rends grace.

2. SUISSSE.

L'est un Gentilhomme Limosin, qui sera par
du chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

1. SUISSSE.

Ly est là un petit teton qui l'est trole.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSSE.

Mon foi, moi couchair bien avec fous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah c'en est trop, & ces sortes d'ordures-là ne
disent point à une femme de ma condition.

2. SUISSSE.

Laisse, toi; l'est moi qui le veut couchair
elle pour mon pistole.

1. SUISSSE.

Moi ne fottioir pas laisser.

2. SUISSSE.

Moi ly fouloir, moi.

1. SUISSSE.

Ils le tirent avec violence.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSSE.

Toi l'afoir menti.

1. SUISSSE.

Parti, toi l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, à la force.

S C E N E IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS,

1. & 2. SUISSSES, M. DE POUR-
CEAUGNAC.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? quelle violence est-ce-là? & que
voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on
sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en
prison?

1. SUISS-

COMEDIE.

1. SUISSÉ.

Parti pon, toi ne l'asoir point.

2. SUISSÉ.

Parti pon aussi, toi ne l'asoir point encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous fais bien obligée, Monsieur, de m'avoir livrée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Oùais, voilà un visage qui ressemble bien à ce-
que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'est-ce que je veux dire...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sai pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose, &
vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh, Monsieur, de grace.

L'EXEMPT.

Non, non; à votre mine, & à vos discours, il
est que vous soyez Monsieur de Pourceaugnac, que
nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte, &
vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Helas!

SCENE V.

L'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

A H Ciel! que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'E.

64 M. DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT.

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI.

Eh, Monsieur, pour l'amour de moi ; savez que nous sommes amis, il y a long-temps ; vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement, n'y a pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles.

L'EXEMPT à ses Archers.

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI à M. de Pourceaugnac.

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah maudite ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI.

Mon Dieu attendez, A Monsieur de Pourceaugnac. Dépêchez, donnez-lui en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que je m'enfuye avec lui, car il aura

seroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps; je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe. Mais voici...

S. C. E. N. E. I. V.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

AH quelle étrange aventure! quelle fâcheuse nouvelle pour un père! pauvre Oronte, que je te plains! que diras-tu? & de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'est-ce? quel malheur me presages-tu?

SBRIGANI.

Ah, Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac vous enleve votre fille.

ORONTE.

Il m'enleve ma fille!

SBRIGANI.

Oui, elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; & l'on dit qu'il a un Caractere pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vite à la Justice. Des Archers après eux.

S C E N E VII.

ERASTE, JULIE, SBRIGANI,
ORONTE.

ERASTE.

Allons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit, non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule consideration : car après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, & me guerir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah infame que tu es!

ERASTE.

Comment ! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontez de Monsieur votre pere ; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait, & je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a marqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus : quatre ou cinq mille écus est un denier considerable & qui vaut bien la peine qu'un homme manie à sa parole : mais oublier en un moment toute l'aideur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflâmer d'amour pour un nouveau venu, & suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE.

Hé bien oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu suivre, puisque mon pere me l'a choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme ; & tous les crimes dont on l'accuse sont faussetez épouvantables.

ORONTE.

O R O N T E .

Taisez-vous : vous êtes une impertinente , & je sai mieux que vous ce qui en est.

J U L I E .

Ce sont sans doute des piéces qu'on lui fait , & c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

E R A S T E .

Moi , je serois capable de cela !

J U L I E .

Oui , vous.

O R O N T E .

Taisez-vous , vous dis-je ; vous êtes une sotte.

E R A S T E .

Non , non , ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage ; & que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit , ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre pere ; & je n'ai pû souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

O R O N T E .

Je vous suis , Seigneur Erasste , infiniment obligé.

E R A S T E .

Adieu , Monsieur , j'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance : j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur : mais j'ai été malheureux , & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime & de vénération où votre personne m'oblige ; & si je n'ai pû être votre gendre , au moins serai-je éternellement votre serviteur.

O R O N T E .

Arrêtez ; Seigneur Erasste , votre procédé me touche l'ame ; & je vous donne ma fille en mariage.

J U L I E .

Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac.

O R O N T E .

Et je veux moi tout-à l'heure que tu prennes le Seigneur Erasste : ça , la main.

K k k 2

J U -

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, & je sai me montrer le Maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour ce homme-là ? & voulez vous que je possède un corps dont un autre possède le cœur ?

ORONTE.

C'est un sortilège qu'il lui a donné, & vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit passé. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah que de bruit ! ça, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah.

ERASTE.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'est que de Monsieur votre père dont je suis amoureux, & c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouer du divertissement de la saison, & faire entrer les Masques que le bruit des Noces de Monsieur de Pourceaugnac a attiré ici de tous les endroits de la Ville.

SCENE VIII.

PLUSIEURS MASQUES de toutes les manieres, dont les uns occupent plusieurs Balcons, & les autres sont dans la Place, qui par plusieurs Chansons, & diverses Danses & Jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocens.

UNE EGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Souscis, chagrins & tristesse;
Venez, venez ris & jeux,
Plaisirs, amour & tendresse,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

Chœur des Musiciens,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

L'EGYPTIENNE.

A me suivre tous ici
Vôtre ardeur est non commune,
Et vous êtes en sonci
De votre bonne fortune;
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN EGYPTIEN.

Aimons jusques au trépas;
La Raison nous y convie:
Helas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ab! perdons plutôt le jour,
Que de perdre nôtre amour.

Tous deux en Dialogue.

L'EGYPTIEN.

Les Biens.

L'EGYPTIENNE.

La Gloire.

L'EGYPTIEN.

Les Grandeurs.

L'EGYPTIENNE.

Los Sceptres qui font tant d'envie.

K k k 3

L'E-

ACTEURS.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.

MADAME JOURDAIN, sa femme.

LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.

NICOLE, Servante.

CLEONTE, Amoureux de Lucile.

COVIELLE, Valet de Cleonte.

DORANTE, Comte, Amant de Dorimène.

DORIMÈNE, Marquise.

MAITRE DE MUSIQUE.

ELEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.

MAITRE A D'ANSE.

MAITRE D'ARMES.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

MAITRE TAILLEUR.

GARÇON TAILLEUR.

DEUX LAQUAIS.

PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENS.

JOUEURS D'INSTRUMENTS. DANSEURS.

CUISINIERS, GARÇONS, TAILLEURS.

& autres Personnages des Intermedes.

Ballet.

La Scene est à Paris.



L E
BOURGEOIS
GENTILHOMME,
COMEDIE-BALLET.

L' Ouverture se fait par un grand assemblage d'Instrumens; & dans le milieu du Theatre on voit un Eleve du Maître de Musique, qui compose sur une table un Air que le Bourgeois a demandé pour une Serenade. Les paroles de cet Air sont :

Je languis nuit & jour , &c. comme ci-après.

ACTE PREMIER.

S C E N E I.

MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE
A DANSER, TROIS MUSICIENS,
DEUX VIOLONS, QUATRE
DANSEURS.

M^{re}. DE MUSIQUE *parlant à ses Musiciens.*



Venez, entrez dans cette Salle, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

M^{re}. A DANSER *parlant aux Danseurs.*

Et vous aussi de ce côté.

M^{re}. DE MUSIQUE *à l'Eleve.*

Est-ce fait ?

L'E LEVE

Oui.

M^{re}. DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui est bien.

M^{re}. A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

K k k . s

M^{re}.

Mr. DE MUSIQUE.

Oui, c'est un Air pour une Serenade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

Mr. A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est ?

Mr. DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guères.

Mr. A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne sont pas petites maintenant.

Mr. DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de Noblesse & de Galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre Danse & ma Musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

Mr. A DANSER.

Non pas entierement; & je voudrois pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

Mr. DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; & c'est de quoi maintenant nos Arts ont plus besoin que de toute autre chose.

Mr. A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent, & je tiens que dans tous les beaux Arts c'est un supplice assez fâcheux, que de se produire à des fôts: qu'il d'effuyer sur des Compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un Art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un Ouvrage; & par de chatouillantes approbations, vous regaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à

mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce sont des douceurs exquisés, que des louanges éclairées.

Mr. DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise; il y faut mêler du solide; & la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Mr. A DANSE.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut j'amaïs qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Mr. DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que nôtre homme vous donne.

Mr. A DANSE.

Assurément, mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

Mr. DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi, & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

Mr. A DANSE.

Le voilà qui vient.

S C E N E II.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LA-
QUAIS, MAITRE DE MUSIQUE,
MAITRE A DANSER, VIOLONS,
MUSICIENS & DANSEURS.

Mr. JOURDAIN.

HE bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-
vous voir votre petite drôlerie?

Mre. A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

Mr. JOURDAIN.

Eh la... Comment appelez-vous cela? Votre
Prologue ou Dialogue de Chansons & de Danse.

Mre. A DANSER.

Ah, ah.

Mre. DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparer.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je
me fais habiller aujourd'hui comme les gens de
qualité; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de
foye, que j'ai pensé ne mettre jamais.

Mre. DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller,
qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous
me puissiez voir.

Mre. A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis
les pieds jusqu'à la tête.

Mre. DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette Indienne-ci.

Mre. A DANSER.

Elle est fort belle.

Mr. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité é-
crivent comme cela le matin.

Mme. DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

Mr. JOURDAIN.

Laquais, hola, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

Mr. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.
Aux deux Maîtres. Que dites-vous de mes livrées?

Mme. A DANSER.

Elles sont magnifiques.

Mr. JOURDAIN.

*Il entr'ouvre sa robe, & fait voir un haut-de-chausse
étroit de velours rouge, & une camisolle de velours
vert, dont il est vêtu.*

Voici encore un petit des-habillé pour faire le
matin mes exercices.

Mme. DE MUSIQUE.

Il est galant.

Mr. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

L'autre Laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme
cela?

Mme. A DANSER.

Fort-bien; On ne peut pas mieux.

Mr. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

Mme. DE MUSIQUE.

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre
un Air qu'il vient de composer pour la Sérénade que
vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers,
qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

Kkk 7

Mr.

Mr. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier ; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Mrs. DE MUSIQUE.

Il ne faut pas , Monsieur , que le nom d'Ecolier vous abuse. Ces fortes d'Ecoliers en savent autant que les plus grands Maîtres ; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

Mr. JOURDAIN.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre. Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

MUSICIEN chantant.

JE languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
Depuis que d vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis !

Mr. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, je voudrois que vous la pussiez un peu gaillardir par-ci par-là.

Mrs. DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

Mr. JOURDAIN.

On m'en apprend un tout-à-fait joli, il y a quelque temps. Attendez.. Là.. Comment est-ce qu'il dit ?

Mrs. A DANSE R.

Par ma foi, je ne sai.

Mr. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans

Mrs. A DANSE R.

Du mouton !

Mr. JOURDAIN.

Oui. Ah.

M. Jourdain chante

JE croyois Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un Mouton :

Helas ! hélas !

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le Tigre aux Bois.

N^o 11

N'est-il pas joli ?

Mrs. DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

Mrs. A DANSER.

Et vous le chantez bien.

Mr. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la Musique.

Mrs. DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la Danse. Ce sont deux Arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Mrs. A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

Mr. JOURDAIN.

Est-ce que les Gens de qualité apprennent aussi la Musique ?

Mrs. DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car outre le Maître d'Armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philosophie, qui doit commencer ce matin.

Mrs. DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose ; mais la Musique, Monsieur, la Musique.

Mrs. A DANSER.

La Musique & la Danse... La Musique & la Danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Mrs. DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la Musique.

Mrs. A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la Danse.

Mrs. DE MUSIQUE.

Sans la Musique un Etat ne peut subsister.

Mrs. A DANSER.

Sans la Danse un homme ne sauroit rien faire.

Mrs. DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Musique.

Mrs.

M^{re}. A D A N S E R.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévûes des Politiques, & les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M^r. J O U R D A I N.

Comment cela?

M^r. D E M U S I Q U E.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M^r. J O U R D A I N.

Cela est vrai.

M^{re}. D E M U S I Q U E.

Et si tous les hommes apprenoient la Musique, feroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, de voir dans le monde la paix universelle?

M^r. J O U R D A I N.

Vous avez raison.

M^{re}. A D A N S E R.

Lors qu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une Armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M^r. J O U R D A I N.

Oui, on dit cela.

M^{re}. A D A N S E R.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M^r. J O U R D A I N.

Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

M^{re}. A D A N S E R.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la Danse & de la Musique.

M^r. J O U R D A I N.

Je comprends cela à cette heure.

M^{re}. D E M U S I Q U E.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

M^r. J O U R D A I N.

Oui.

M^{re}. D E M U S I Q U E.

Je vous l'ai déjà dit; c'est un petit essai que

fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

Mr. JOURDAIN.

Fort bien.

Mre. DE MUSIQUE.

Allons, avancez, il faut vous figurer qu'ils sont habillez en Bergers.

Mr. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des Bergers? On ne voit que cela par-tout.

Mre. A D A N S E R.

Lors qu'on a des personnes à faire parler en Musique, il faut bien que pour la vrai-semblance on donne dans la Bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux Bergers; & il n'est guères naturel en Dialogue, que des Princes ou des Bourgeois chantent leurs passions.

Mr. JOURDAIN.

Passé, passé. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENE, ET DEUX MUSICIENS.

UN cœur dans l'amoureux empire
De mille soins est toujours agité,
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire:
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que nôtre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs,
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie:
On ne peut être heureux sans amoureux desirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais hélas, ô rigueur cruelle!
On ne voit point de Bergère fidelle;
Et ce Sexe inconstant, trop indigne du jour,

Dis

Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur!

MUSICIENNE.

Franchise heureuse!

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur!

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

1. MUSICIEN.

Ah! quitte pour aimer cette haine mortelle!

MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer

Une Bergère fidelle.

2. MUSICIEN.

Hélas! où la rencontrer?

MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,

Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, Bergère, puis je croire

Qu'il ne sera point trompeur?

MUSICIENNE.

Voyez par expérience

Qui des deux aimera mieux?

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance,

Le puissent perdre les Dieux.

TOUS TROIS.

A des ardeurs si belles

Laißons-nous enflâmer.

Ah! qu'il est doux d'aimer,

Quand deux cœurs sont fidelles!

M. JOURDAIN.

Est-ce tout?

Mre. DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Jetrouve cela bien rtouffé, & il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

Mre. A D A N S E R.

Voici pour mon affaire un petit essai des plus beaux mouvemens, & des plus belles attitudes dont une Danse puisse être variée.

Mr. JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers?

Mre. A D A N S E R.

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danseurs executent tous les mouvemens differens, & toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande; & cette Danse fait le premier Intermede.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, MAITRE
DE MUSIQUE, MAITRE A
DANSER, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN.

Où là qui n'est point sot, & ces gens-là se trémoussent bien.

Mre. DE MUSIQUE.

Lors que la Danse sera mêlée avec la Musique, cela fera plus d'effet encore, & vous verrez quelque chose de galant dans le petit Ballet que nous avons ajusté pour vous.

Mr. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins; & la personne, pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner ceans.

Mre. A D A N S E R;

Tout est prêt.

Mre.

Mrs. DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne, comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un Concert de Musique chez soi tous les Mercredis, & tous les Jeudis.

Mr. JOURDAIN.

Est-ce que les Gens de qualité en ont ?

Mrs. DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

Mrs. DE MUSIQUE.

Sans doute Il vous faudra trois Voix, un Dessin, une Haute-Contre, & une Basse, qui seront accompagnées d'une Basse de Viole, d'un Theorbe, & d'un Clavecin, pour les Basses continuës ; avec deux Dessins de Violon pour jouer les Ritornelles.

Mr. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une Trompette Marine. La Trompette Marine est un instrument qui plaît, & qui est harmonieux.

Mrs. DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

Mr. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Musiciens pour chanter à table.

Mrs. DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

Mr. JOURDAIN.

Mais sur tout, que le Ballet soit beau.

Mrs. DE MUSIQUE.

Vous en ferez content : & entr'aut es choses de certains Menuets que vous y verrez.

Mr. JOURDAIN.

Ah les Menuets sont ma Danse, & je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon Maître.

Mrs. A D A N S E R.

Un chapeau. Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la ; La, la, la, la, la ; La, la, la, tis ; La, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la.

la, la, la ! La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiez.
La, la, la, la, la. Haussiez la tête. Tournez la pointe
du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

Mr. JOURDAIN.

Euh ?

Mre. DE MUSIQUE,

Voilà qui est le mieux du monde.

Mr. JOURDAIN.

Apropos. Apprenez-moi comme il faut faire une
reverence pour saluer une Marquise ; j'en aurai be-
soin tantôt.

Mre. A DANSER.

Une reverence pour saluer une Marquise ?

Mr. JOURDAIN.

Oui, une Marquise qui s'appelle Dorimene.

Mre. A DANSER.

Donnez-moi la main.

Mr. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

Mre. A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect,
il faut faire d'abord une reverence en arriere, puis
marcher vers elle avec trois reverences en avant,
& à la derniere vous baisser jusqu'à ses genoux.

Mr. JOURDAIN.

Faites un peu. Bon.

1. LAQUAIS.

Monfieur, voilà votre Maître d'Armes qui est là.

Mr. JOURDAIN,

Di-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je
veux que vous me voyiez faire.

SCENE II.

MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MU-
SIQUE, MAITRE A DANSER, MON-
SIEUR JOURDAIN, 2. LAQUAIS.

Mre. D'ARMES, *après lui avoir mis
le fleuret à la main.*

Allons, Monfieur, la reverence. Votre corps
droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les
jam-

jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épée. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus qu'à la droite. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée pousse la première, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, Monsieur en garde.

Le Maître d'Armes lui pousse deux ou trois bottes lui faisant, en garde.

Mr. JOURDAIN.

Euh?

Mme. DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

Mme. D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne pas recevoir: Et comme je vous fis voir l'autre jour la raison démonstrative, il est impossible que vous ne sachiez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, dedans, ou en dehors.

Mr. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du courage, est sûr de tuer son homme, & de n'être point tué.

Mme. D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

Mr. JOURDAIN.

Oui.

Mme. D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat, & combien la Science des Armes l'emporte hautement sur la Science des Lettres.

ites les autres Sciences inutiles, comme la Danse, Musique, la...

Mre. A D A N S E R.

Tout-beau, Monsieur le Tireur d'Armes. Ne parlez de la Danse qu'avec respect.

Mre. D E M U S I Q U E.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la Musique.

Mre. D' A R M E S.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos Sciences à la mienne.

Mre. D E M U S I Q U E.

Voyez un peu l'homme d'importance!

Mre. A D A N S E R.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

Mre. D' A R M E S.

Mon petit Maître à Danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous rois chanter de la belle maniere.

Mre. A D A N S E R.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

Mr. JOURDAIN *au Maître à Danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui fait tuer un homme par sa raison démonstrative?

Mre. A D A N S E R.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce, & de sa quarte.

Mr. JOURDAIN.

Tout-doux, vous dis-je.

Mre. D' A R M E S.

Comment! petit impertinent.

Mr. JOURDAIN.

Eh! mon Maître d'Armes,

Mre. A D A N S E R.

Comment! grand cheval de carrosse.

Mr. JOURDAIN.

Eh! mon Maître à Danser

Mre. D' A R M E S.

Si je me jette sur vous...

Mr. JOURDAIN.

Doucement.

Mre.

Mr. A D A N S E R.

Si je mets sur vous la main. .

Mr. J O U R D A I N.

Tout-beau.

Mr. D' A R M E S.

Je vous étrillerai d'un air....

Mr. J O U R D A I N.

De grace.

Mr. A D A N S E R.

Je vous rosserai d'une manière...

Mr. J O U R D A I N.

Je vous prie.

Mr. D E M U S I Q U E.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

Mr. J O U R D A I N.

Mon Dieu, arrêtez-vous.

S C E N E III.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A D A N S E R, MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

Mr. J O U R D A I N.

H Olà, Monsieur le Philosophe. vous arrivez à propos avec votre Philosophie. Venez peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Mr. D E P H I L O S O P H I E.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

Mr. J O U R D A I N.

Ils se sont mis en colere pour la preference de leurs Professions, jusqu'à se dire des injures, & en venir aux mains.

Mr. D E P H I L O S O P H I E.

Hé quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte & n'avez-vous point lu le docte Traité que Senèque a composé de la colere? Y a-t-il rien de plus & de plus honteux, que cette passion, qui fait d'un homme une bête feroce? Et la Raison ne doit-elle être maîtresse de tous nos mouvemens?

Mr.

• Mrs. A D A N S E R.

Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la Danse que j'exerce, & la Musique dont il fait profession.

Mrs. D E P H I L O S O P H I E.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la moderation, & la patience.

Mrs. D' A R M E S.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs Professions à la mienne.

Mrs. D E P H I L O S O P H I E.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire & de condition que les hommes doivent disputer entre eux; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse, & la vertu.

Mrs. A D A N S E R.

Je lui soutiens que la Danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Mrs. D E M U S I Q U E.

Et moi, que la Musique en est une que tous les siècles ont reverée.

Mrs. D' A R M E S.

Et moi, je leur soutiens à tous deux, que la Science de tirer des armes est la plus belle & la plus nécessaire de toutes les Sciences.

Mrs. D E P H I L O S O P H I E.

Et que sera donc la Philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance; & de donner impudemment le nom de Science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'Art; & qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de Gladiateur, de Chanteur, & de Baladin.

Mrs. D' A R M E S.

Allez, Philosophe de chien.

Mrs. D E M U S I Q U E.

Allez, Belitre de Pedant.

Mrs. A D A N S E R.

Allez, Cuisseur fiefé.

Tom. III.

LII

Mrs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Comment? Matrauts que vous êtes.

Le Philosophe se jette sur eux, & tous trois le chargent de coups, & sortent en se battant.

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Infames! coquins! insolens!

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. D'ARMES.

La peste de l'animal.

Mr. JOURDAIN.

Messieurs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Impudens!

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. A DANSER.

Diantre soit de l'âne bête.

Mr. JOURDAIN.

Messieurs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Scelerats!

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent.

M. JOURDAIN.

Messieurs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Fripons! gueux! traîtres! Imposteurs! *Ils sortent.*

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous separer. Je serois bien fou, de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE IV.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MON-
SIEUR JOURDAIN.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

en raccommodant son colet.

VENONS à notre leçon.

Mr. JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un Philosophe sait ~~se servir~~ ~~comme~~ il faut les choses, & je vais composer contr'eux une Satyre du style de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

Mr. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les Sciences quand j'étois jeune.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable, *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela; & vous savez le Latin sans doute?

Mr. JOURDAIN.

Oui, mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez moi ce que cela veut dire.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que *sans la Science la vie est presque une image de la mort.*

Mr. JOURDAIN.

Ce Latin-là a raison.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelque commencement des Sciences?

Mr. JOURDAIN.

Oh oui, je sai lire & écrire.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions?
Voulez-vous que je vous apprenne la Logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette Logique ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois operations de l'Esprit.

Mr. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois operations de l'esprit ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde, & la troisieme. La premiere est de bien concevoir par le moyen des Universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des Categories. Et la troisieme, de bien tirer une consequence par le moyen des figures: *Bahus, Celant, Davii, Ferio, Baralipon, &c.*

Mr. JOURDAIN,

Voilà des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette Logique-là ne me revient point. Apprenons une chose qui soit plus joli.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Voulcz-vous apprendre la Morale ?

Mr. JOURDAIN.

La Morale ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette Morale ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la felicité ; enseigne aux hommes à moderer leurs passions, & ...

Mr. JOURDAIN.

Non, laissons cela, Je suis bilieux comme tous les diables ; & il n'y a Morale qui tienne, je me veux mettre en colere tout mon sou, quand il m'en prend envie.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Est-cela Physique que vous voulez apprendre ?

Mr. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette Physique ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

La Physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les proprieté du corps, qui discourt de la nature des élemens, des metaux, des

des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux; & nous enseigne les causes de tous les Météores, l'Arc-en-Ciel, les feux volans, les Comètes, les Eclairs, le Tonnerre, la Foudre, la Pluie, la Neige, la Grêle, les Vents, & les Tourbillons.

Mr. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

Mr. DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

Mr. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'Orthographe.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

Mr JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'Almanach pour savoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée & traiter cette matière en Philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, & de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

Mr. JOURDAIN.

J'entens tout cela.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

Mr. JOURDAIN.

A, A, oui.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'embas de celle d'enhaut, A, E.

Mr. JOURDAIN.

A, E, A, E. Ma foi oui. Ah, que cela est beau!

Et la voix , I , en rapprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre , & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles , A , E , I.

Mr. JOURDAIN.

A , E , I , I , I , I. Cela est vrai. Vive la science!

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

La voix O , se forme en r'ouvrant les machoires , & rapprochant les lèvres par les deux coins , le haut & le bas , O.

Mr. JOURDAIN.

O , O. Il n'y a rien de plus juste , A , E , I , O I , O. Cela est admirable I , O , I , O.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

Mr. JOURDAIN.

O , O , O. Vous avez raison , O. Ah la belle chose que de savoir quelque chose!

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

La voix , U , se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement , & allongeant les deux lèvres en dehors , les approchant aussi l'une de l'autre sans les rejoindre tout-à-fait. U.

Mr. JOURDAIN.

U , U. Il n'y a rien de plus véritable , U.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faîtes la mouë : D'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un , & vous moquer de lui , vous ne sauriez lui dire que U.

Mr. JOURDAIN.

U , U. Cela est vrai. Ah que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Demain , nous verrons les autres lettres , qui font les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D , par exemple , se prononce

nonce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'enhaut, DA.

Mr. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah, les belles choses! les belles choses!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'enhaut sur la lèvre de dessous, FA.

Mr. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah, mon pere & ma mere que je vous veux de mal!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frolée par l'air qui sort avec force, elle lui cede, & revient toujours au même endroit, faisant une maniere de tremblement, R, ra.

Mr. JOURDAIN.

R, r, ra. R, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah l'habile homme que vous êtes! & que j'ai perdu de temps! r, r, ra.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiositez.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une Personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Fort-bien.

Mr. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui?

Mr. DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des Vers que vous lui voulez écrire?

Mr. JOURDAIN.

Non, non, point de Vers.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la Prose?

Mr. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni Prose, ni Vers.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la Prose, ou les Vers.

Mr. JOURDAIN.

Il n'y a que la Prose, ou les Vers.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur: tout ce qui n'est point Prose est Vers, & tout ce qui n'est point Vers, est Prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

De la Prose ?

Mr. JOURDAIN.

Quoi, quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la Prose ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur,

Mr. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la Prose, sans que j'en fusse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Jevoudrois donc lui mettre dans un billet: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante; que cela fût tourné gentiment.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux reduisent votre cœur en cendres, que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un...

Mr. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Jene veux que ce que je vous ai dit: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

Mr. JOURDAIN.

Non, vousdis-je, j'en veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de m'en dire un peu pour voir les diverses manières dont on les peut mettre.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

Mr. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, quelle est la meilleure ?

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dit, *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Mr. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & vous prie de venir demain de bonne heure.

Mrs. DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

Mr. JOURDAIN.

Comment ! mon habit n'est pas encore arrivé ?

2. LAQUAIS.

Non, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de Tailleur. Au Diable le Tailleur. La peste étouffe le Tailleur. Si je le tenois maintenant ce Tailleur détestable, ce chien de Tailleur-là, ce traître de Tailleur, je...

S C E N E V.

MAITRE TAILLEUR, GARÇON
TAILLEUR, *portant l'habit de Monsieur
Jourdain*, MONSIEUR JOUR-
DAIN, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN.

AH vous voilà. Je m'allois mettre en colere con-
tre vous.

Mre. TAILLEUR.

Je n'ai pas pû venir plutôt, & j'ai mis vingt
Garçons après vôtre habit.

Mr. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que
j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, &
il y a deux mailles de rompuës.

Mre. TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

Mr. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez
aussi fait faire des souliers qui me blessent furieu-
sement.

Mre. TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Comment point du tout?

Mre. TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

Mr. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent; moi.

Mre. TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

Mr. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez
la belle raison!

Mre. TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, & le mieux
afforti. C'est un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé
un habit sérieux, qui ne fût pas noir; & je le donne
en six coups aux Tailleurs les plus éclairés.

Mr. JOUR-

COMEDIE.

271

Mr. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en bas.

Mre. TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en haut.

Mr. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

Mre. TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

Mr. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en embas?

Mre. TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Oh voilà qui est donc bien.

Mre. TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en haut.

Mr. JOURDAIN.

Non, non.

Mre. TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

Mr. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

Mre. TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un Peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un Garçon, qui pour monter une Ringrave est le plus grand génie du monde, & un autre, qui pour assembler un Pourpoint est le Héros de notre temps.

Mr. JOURDAIN.

La Perruque, & les Plumes sont-elles comme il faut?

Mre. TAILLEUR.

Tout est bien.

Mr. JOURDAIN *en regardant l'habit du Tailleur.*

Ah, ah, Monsieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

Mr. TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

Mr. JOURDAIN.

Oui, mais il ne faisoit pas le lever avec le mien.

Mr. TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

Mr. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

Mr. TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie: hola, entrez vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Quatre Garçons Tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausse de ses exercices, & deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf; & Monsieur Jourdain se promène entr'eux, & leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la Symphonie.

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux Garçons quelque chose pour boire.

Mr. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme.

Mr. JOURDAIN.

Mon Gentilhomme! Voilà ce que c'est, de se faire en personne de qualité. Allez-vous en demandez toujours habillé en Bourgeois, on ne vous dira plus mon Gentilhomme. Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

Mr. JOURDAIN.

Monseigneur, oh, oh! Monseigneur! Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose, & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GAR-

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre Grandeur, oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi, votre Grandeur! Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralitez.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.
Les quatre Garçons Tailleurs se résignent par une Danse, qui fait le second Intermede.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

MONSIEUR JOURDAIN, & ses deux
 LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

peu mon-
 Ville; &
 s deux de
 it sur mes
 a que vous

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quel-
 ques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN
LAQUAIS.

Nicole ?

Plaît-il ?

NICOLE.

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *rit*.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

M.

COMEDIE.

255

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te....

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi hi.

M. JOURDAIN.

Tien si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt un nettoyes....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, &....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE.

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, & me laissez rire tout mon sou, cela me fera plus de bien.

Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prens...

NICOLE.

Monsieur, euh, je creverai, ai, si je ne ri. Hi, hi.

M.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, & lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez vous que je fasse, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE.

Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire; toutes vos compagnies font tant de desordres chez moi, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

S C E N E III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

Me. JOURDAIN.

AH, ah, voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? & avez-vous envié qu'on se raille par tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des fots, & des sottises, ma femme, qui se railleront de moi.

Me. JOURDAIN.

Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure & il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Me. JOURDAIN.

Tout ce monde-là, est un monde qui a raison, & qui

qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sai plus ce que c'est que nôtre maison. On diroit qu'il est ceans carême-prenant tous les jours, & dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de Violons & de Chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

N I C O L E.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les Quartiers de la Ville pour l'apporter ici, & la pauvre Françoisse est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maîtres viennent crotter regulierement tous les jours.

M. J O U R D A I N.

Oùais nôtre Servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Païsanne.

Me. J O U R D A I N.

Nicole a raison, & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un Maître à Danser à l'âge que vous avez ?

N I C O L E.

Et d'un grand Maître Tireur d'Armes, qui vient avec ses battemens de pied ébranler toute la Maison, & nous déraciner tous les carreaux de nôtre salle ?

M. J O U R D A I N.

Taisez vous, ma servante, & ma femme.

Me. J O U R D A I N.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

N I C O L E.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. J O U R D A I N.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre, & vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Me. J O U R D A I N.

Vous devriez bien plutôt songer à marier, vôtre fille, qui est en âge d'être pourvuë.

M. J O U R D A I N.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera

tera un parti pour elle ; mais je veux songer à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris jourd'hui pour renfort de potage un Maître Philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, & savoir sonner des choses parmi les honnêtes gens.

Me. JOURDAIN.

N'irez vous point l'un de ces jours au College faire donner le foïet, à votre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu d'avoir tout-à-l'heure le foïet, devant tout le monde, & savoir ce qu'il apprend au College.

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Me. JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Affûrement. Vous parlez toutes deux comme bêtes, & j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous faites à cette heure ?

Me. JOURDAIN.

Oui, j'ai fait que ce que je dis est fort bien dit, & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

Me. JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, & votre conduite ne l'est gueres.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ; Ce que je parle avec vous, ce que je dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non , ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux , le langage que nous parlons à cette heure.

Me. JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

Me. JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'est de la Prose , ignorante.

Me. JOURDAIN.

De la Prose ?

M. JOURDAIN.

Oui , de la Prose. Tout ce qui est Prose , n'est point Vers , & tout ce qui n'est point Vers , est Prose. Heu , voilà ce que c'est d'étudier. Et toi , fais-tu bien , comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu , U , pour voir ?

NICOLE.

Hé bien , U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis , U.

Mr. JOURDAIN.

Oui ; mais quand tu dis , U , qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

O l'étrange chose , que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors , & approches la mâchoire d'en haut de celle d'embas , U. Vois-tu ? Je fais la mouë , U.

NI-

Oui, cela est biau!

Me. JOURDAIN.

Voilà qui est admirable!

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O,
DA, DA, & FA, FA.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias
NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guerit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je voi des femmes ignorantes.

Me. JOURDAIN.

Allez: Vous devriez envoyer promener tous
gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur tout ce grand escogrife de Maître d'Armes
qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais, ce Maître d'Armes vous tient bien
cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout
l'heure. *Il fait apporter les fleurets, & en donne à Nicole.* Tien, raison demonstrative, la ligne
corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire
cela; & quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire
cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & c'est
n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand
on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un coup
pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

Nicole lui pousse plusieurs coups.

M. JOURDAIN.

Tout beau. Hola, oh, doucement. Diantre soit
la coquine.

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui, mais tu me pusses en tierce, avant que
pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que
j'ai.

Me. JOURDAIN.

vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies & cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la Noblesse.

M. JOURDAIN.

Ors que je hante la Noblesse, je fais paroître jugement; & cela est plus beau que de hanter la Bourgeoisie.

Me. JOURDAIN.

mon vraiment. Il y a fort à gagner à fréquenter Nobles, & vous avez bien opéré avec ce beau sieur le Comte, dont vous vous êtes embeguiné.

M. JOURDAIN.

Alors, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez. Un Seigneur l'on considère à la Cour, & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui est tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez soi si souvent une personne de cette qualité, qui appelle son cher ami, & me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontez qu'on ne devoit jamais; & devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Me. JOURDAIN.

lui, il a des bontez pour vous & vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Est-ce bien ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter l'argent à un homme de cette condition-là? & n'est-ce pas de le faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher ami?

Me. JOURDAIN.

Et ce Seigneur que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

Me. JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si l'on m'a prêté de l'argent, il me le rendra bien, & tant qu'il soit peu.

Me.

Me. JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela,

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Me. JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de Gentilhomme.

Me. JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme: vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûre.

Me. JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, & que toutes caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. JOURDAIN.

Taifez-vous. Le voici.

Me. JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ai dîné, quand je le voi.

M. JOURDAIN.

Taifez-vous, vous dis-je.

S C E N E IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

MOn cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

Me. JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le propre du monde!

us voyez.

DORANTE.

us avez tout-à-fait bon air avec cet habit, &
n'avons point de jeunes gens à la Cour qui
mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

i, hai.

Me. JOURDAIN.

le grate par où il se démange.

DORANTE.

urnez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Me. JOURDAIN.

ii, aussi sot par derriere que par devant.

DORANTE.

a foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impa-
e étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du
de que j'estime le plus, & je parlois de vous en-
ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

us me faites beaucoup d'honneur, Monsieur,
Madame Jourdain. Dans la chambre du Roi!

DORANTE.

lons, mettez....

M. JOURDAIN.

onfieur, je fai le respect que je vous doi.

DORANTE.

on Dieu, mettez, point de ceremonie entre
je vous prie.

M. JOURDAIN.

onfieur....

DORANTE.

ettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous
mon Ami.

M. JOURDAIN.

onfieur, je suis vôtre serviteur.

DORANTE.

ne me couvrirai point, si vous ne vous cou-

M. JOURDAIN.

aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

suis vôtre debiteur, comme vous le savez.

Me.

Mr. JOURDAIN.

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez genereusement prêté de l'argent
plusieurs occasions, & m'avez obligé de la meil-
leure grace du monde, assurément.

M. JOURDAIN.

Monfieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je fai rendre ce qu'on me prête, & re-
connoître les plaisirs qu'on me fait.

Mr. JOURDAIN,

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous ; & je vien-
ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN.

Hé bien, vous voyez votre impertinence, m-
femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquiter le plus
que je puis.

M. JOURDAIN.

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous doi.

M. JOURDAIN.

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent qu-
vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je croi que oui. J'en ai fait un petit memoire
Le voici. Donné à vous une fois, deux cent
Louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

COMÉDIE.
DORANTE.

265

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cents soixante Louis,
qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cents trente-deux livres à votre Plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cents quatre-vingt livres à votre Tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cents septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre Marchand.

DORANTE.

Fort-bien. Douze sols huit deniers. Le compte est juste.

M. JOURDAIN.

Et mille sept cents quarante huit livres sept sols quatre deniers, à votre Sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste, quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents Pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Me. JOURDAIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

Tom. III.

M m m

M.

M. JOURDAIN.

Eh non.

Mr. JOURDAIN.

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

Me. JOURDAIN.

J ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

Me. JOURDAIN.

C'est un vrai enjoleur.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous donc.

Me. JOURDAIN.

Il vous suera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN.

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie, mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, si j'en demandais quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Me. JOURDAIN.

Quoi, vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN.

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

Me. JOURDAIN.

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN,
NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

Me. JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la voi point?

Me. JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Me. JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le Ballet & la Comédie que l'on fait chez le Roi?

Me. JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Me. JOURDAIN.

Tredame, Monsieur, est ce que Madame Jourdain est décrépète, & la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous êtes jeune, & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

Mmm a SCE-

S C E N E VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MAD. JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN.

Voilà deux cens Louis bien comptez.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement Royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Me. JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas à Monsieur Jourdain.*

Notre belle Marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le Ballet & le Repas; j'en ai fait consentir enfin au regai que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du Diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part: mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, on la beauté de ce Diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel!

Mo

Me. JOURDAIN.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontez qui m'accablent; & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne seriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Ho assurément, & de très-grand cœur.

Me JOURDAIN.

Que sa présence me pese sur mes épaules.

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami, & lors que vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agreable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai, ce sont des bontez qui me confondent.

Me. JOURDAIN.

Est-ce qu'il n'en ira point? ? ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment, sur tout les dépenses qu'on fait pour elles; & vos frequentes serenades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau; le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le regale que vous lui préparez; tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M m m 3

M.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fesse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans, & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toute chose.

Me. JOURDAIN.

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouerez à votre aise de plaisir de sa vue, & vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dinée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & votre femme n'auroit pû vous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Coiffeur, & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le Ballet. Il est de mon invention, & pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN s'aperçoit que Nicole écoute, & lui donne un soufflet.

Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

S C E N E VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose : mais je croi qu'il y a quelque anguille sous roche, & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

Me. JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, où il y a quelque amour en campagne, & je travaille à découvrir ce que ce peut être.

Mais

Mais songeons à ma fille. Tu fais l'amour que Cleonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, & je veux aider sa recherche, & lui donner l'utile, si je puis.

NICOLE.

En verité, Madame, je suis là plus ravie du monde de vous voir dans ces sentimens, car si le Maître vous revient, le Valer ne me revient pas moins, & je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Me. JOURDAIN.

va-t'en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye, & je ne pouvois recevoir une commission plus agreable. J'irais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

AH vous voilà tout à propos. Je suis une Ambassadrice de joye, & je viens...

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me vien point amuser avec des traisnestes paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je, & va-t-en dire de ce pas à ton infidelle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, di-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scelerate! Allons vite, tire-toi de mes yeux, vilaine, & me laisse en repos.

Quoi, tu me viens aussi....

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux! Allons de cette belle histoire informer ma Maitresse.

S C E N E IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

QUoi, traiter un amant de la sorte! & un amant le plus fidelle, & le plus passionné de tous les amans!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'esprit: Elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne m'ennuie que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux semaines effroyables; je la rencontre par hazard; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, & l'infidelle détourne de moi ses regards, & passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'a-voit vu!

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendafde de Nicôle?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de foupirs, & de vœux que j'ai faits à fes charmes!

COVIELLE.

Après tant d'affidus hommages, de foins, & de services que je lui ai rendus dans fa cuisine!

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai verfées à fes genoux!

COVIELLE.

Tant de feaux d'eau que j'ai tirez au puits pour elle!

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la cherir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à fa place!

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahifon à mériter mille foufflets.

CLEONTE.

Ne t'avife point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne ferviront de rien.

COVIELLE.

Qui fonge à cela?

M m m s

CLE-

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment,
& rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte, qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue : & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut pour mon honneur, prévenir l'éclat de son incertitude. Je veux faire avant de pas qu'elle au changement où je la voi courir, & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, & j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, & soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Di-m'en je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fai-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégouter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpefouée bien bâtie; pour vous donner tant d'amour! Je ne lui voi rien que de très-médiocre; vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits: mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus pénétrans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant inspirer des desirs, est la plus attrayante, & la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLI.

CLEONTE.

Non ; mais elle est assée , & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler , & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vrai ; mais elle a grace à tout cela , & ses manieres sont engageantes , ont je ne sai quel charme à s'infinuer dans les coeurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLEONTE.

Ah ! elle en a , Covielle , du plus fin , du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours serieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis , de ces joies toujours ouvertes ? & vois-tu rien de plus impertinent , que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui , elle est capricieuse , j'en demeure d'accord , mais tout sied bien aux belles ; on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puis que cela va comme cela , je voi bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi , j'aimerois mieux mourir ; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen , si vous la trouvez si parfaite ?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante ; en quoi je veux faire mieux voir la force de mon coeur , à la haïr , à la quitter , toute belle , toute pleine d'amour , toute aimable que je la trouve. La voici.

S C E N E X.

CLEONTE, LUCILE, COVIELLE,
NICOLE.

NICOLE.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais
le voilà.

CLEONTE.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cleonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cleonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voilà qui est scelerat!

COVIELLE.

Que cela est Judas!

LUCILE.

Je voi bien que la rencontre de tantôt a troublé
votre esprit.

CLEONTE.

Ah, ah, on voit ce qu'on a fait!

NICOLE.

Nôtre accueil de ce matin t'a fait prendre
chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'enclôture.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cleonte, que c'est-là le fruit
de votre dépit?

CLEON

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puis qu'il faut parler, & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins; je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cleonte; le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE *fait semblant de s'en aller & tourne autour du Theatre.*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer vite.

COVIELLE *suit Lucile.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suit Cleonte.*

Sachez que ce matin. ..

CLEONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE *suit Covielle.*

Appren que.

COVIELLE.

Non, traîtreffe.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laissez-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cleonte.

M m m 7

CLEONTE

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chansons.

NICOLE.

Enten-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE.

Hé bien, puis que vous ne voulez pas m'écouter,
demeurez dans votre pensée, & faites ce qu'il vous
plaira.

NICOLE.

Puis que tu fais comme cela, pren-le tout comme
tu voudras.

CLEONTE.

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE fait semblant de s'en aller à son
tour, & fait le même chemin qu'a fait Cleonte.

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE.

Appren-nous un peu cette histoire.

NI-

COMEDIE.

279.

NICOLE.

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *fait Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moi...

NICOLE *fait Cleonte.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE *fait Nicole.*

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

CLEONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Gueri-moi l'esprit.

NICOLE.

Non; il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puis que vous vous souciez si peu de me tirer de peine, & de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma fiâme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, & je vais loin de vous mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE.

Cleonte?

NICOLE.

Covielle?

CLEONTE.

Eh?

COVIELLE.

Plait-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cleonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puis que vous le voulez:

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE.

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LU.

LUCILE.

Est-ce ma faute? Et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme deshonne une fille? qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE.

Voilà le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur! & que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCENE X.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE,
LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Me. JOURDAIN.

Je suis bien-aîsé de vous voir, Cleonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah: Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flatte mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant? une faveur plus précieuse?

SCE-

S C E N E XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME
JOURDAIN, CLEONTE, LUCI-
LE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; & sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

Mr. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, vous prie de me dire, si vous êtes Gentilhomme.

CLEONTE.

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranchera mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, vous l'avouë, j'ai les sentimens sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître. Je parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né pauvre, sans doute, qui ont tenu des Charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais tout cela je ne veux point me donner un nom, d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre, je vous dirai franchement que je ne suis point Gentilhomme.

Mr. JOURDAIN.

Touchez-là. Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment ?

Mr. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'êtes pas ma fille.

Me. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la cour de Saint Louis ?

Mr. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous voi venir.

Me. JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoisie ?

Mr. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue ?

Me. JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas Marchand aussi-bien que le mien ?

Mr. JOURDAIN.

Telle soit de la femme. Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été Marchand, tant-pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des mal-avisez qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un Gendre Gentilhomme.

Me. JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, & il vaut mieux pour elle un honnête homme riche & bien fais, qu'un Gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du Gentilhomme de notre Village, qui est le plus grand malitorne & le plus fort d'adairs que j'aye jamais vu.

Mr. JOURDAIN.

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation ; j'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, & je la veux faire Marquise.

Me. JOURDAIN.

Marquise ?

Mr. JOURDAIN.

Oui, Marquise.

Me. JOURDAIN.

Helàs ! Dieu m'en garde.

Mr. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résoluë.

Me.

Me. JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à des fâcheux inconveniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeler leur Grand'-Maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de Grand'-Dame, & qu'elle me quât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, elle ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la Fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous : Elle n'a pas toujours été si relevée que là voilà ; & ses deux Grands-Pères vendoiént du drap auprès de la Porte Saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, & l'on ne devient gueres si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme en un mot qui m'ait obligation à ma fille, & à qui je puisse dire, mettez-vous là, mon gendre, & dînez avec moi.

Mr. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera Marquise en dépit de tout le monde ; & si vous me mettez en colère, je la ferai Duchesse.

Me. JOURDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, & venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

S C E N E XIII.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? & vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il falût faire ses preuves de Noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah, ah, ah.

CLEONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine Mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétens faire entrer dans une boutte que j'ai voulu faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu la Comédie; mais avec lui on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCE-

S C E N E X I V.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN.

Que diable est cela ? ils n'ont rien que les Seigneurs à me reprocher, & moi je ne fais rien de si beau, que de hanter les grands Seigneurs, n'y a qu'honneur & que civilité avec eux, & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, d'être né Comte, ou Marquis.

LAQUAIS.

Monsieur, voici Monsieur le-Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

Mr. JOURDAIN.

Hé mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner à leur que je vais venir ici tout-à-l'heure.

S C E N E X V.

DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien,

DORIMENE.

Je ne fais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser mener par vous dans une Maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel bien voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni moi-même ?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion, J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous

avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les serenades & les cadeaux, que les presens ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi je ne puis plus répondre de rien, & je croi qu'à la fin vous me ferez venir au mariage dont je me suis tant éloignée.

D O R A N T E.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aimez plus qu'à ma vie. A quoi tient il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

D O R I M E N E.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureusement ensemble ; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

D O R A N T E.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

D O R I M E N E.

Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous voi faire pour moi m'inquiètent par deux raisons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; & je ne veux point cela.

D O R A N T E.

Ah, Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là...

D O R I M E N E.

Je sai ce que je dis ; & entr'autres le Diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

D O R A N T E.

Eh, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez... Voici le Maître du logis.

SCE-

S C E N E XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimene,*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

Mr. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

Mr. JOURDAIN.

Reculer un peu, pour la troisième.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain fait son monde.

Mr. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eula bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence: Et si j'avois aussi le mérite pour meriter un mérite comme le vôtre, & que Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des.

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez; Madame ne me pas les grands complimens, & elle fait que vous êtes homme d'esprit. *bas à Dorimene.* C'est un bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, de toutes ses manieres.

DORIMENE.

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

Mr. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

Mr. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas à Mr. Jourdain.*

Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du Diamant que vous lui avez donné.

Mr. JOURDAIN.

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE.

Comment ? gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain. à vous, & pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

Mr. JOURDAIN.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DORANTE.

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

Mr. JOURDAIN.

Je ne sai quelles grâces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

Mr. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites grâce, & ...

DORANTE.

Songez à manger.

LAQUAIS.

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on fasse venir les Musiciens.

Six Cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, & font le troisième Intermede; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Fin du troisième Acte.

Tom. III.

N n n

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

DORANTE, DORIMENE, MONSIEUR
JOURDAIN, DEUX MUSICIENS,
UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMENE.

M. Dorante, voilà un se-
r-à-fait magnifique!

JOURDAIN.

vous moquez. Madame,
endroit qu'il fût digne de
re offert. Tous se mettent

NTE.

Monsieur Jourdain a raison. Madame, de parler
de la sorte, & il m'oblige de vous faire si beaux
honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui
que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est
moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette
matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas le
bon repas fort avant & vous y trouverez des incon-
gruitez de bonne chere, & des barbarismes de bon
goût. Si Damis notre ami s'en étoit mêlé, tout se-
roit dans les regles, il y auroit par tout de l'élegance
& de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous en-
gager lui même toutes les pieces du repas qu'il vous
donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa
haute capacité dans la science des bons morceaux, &
vous parler d'un Pain de rive à bizeaux doré, relevé
de croûte par tout, croquant tendrement sous la
dent; d'un Vin à seve veloutée, armé d'un vent qui
n'est point trop commandant, d'un Carré de Mon-
ton gourmand de persil, d'une Longe de Veau de Ri-
viere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui
sous les dents est une vraie pâte d'amande; de Per-
drix relevées d'un fumet surprenant, & pour les O-
pera, d'une Soupe à bouillon perlé soutenue d'un
jeune gros Dindon, canteonée de Pigeonneaux, &

COMEDIE.

291

couronnée d'Oignons blancs mariez avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoué mon ignorance & comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

Mr. JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont mediocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du Diamant qui est fort beau.

Mr. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler, ce ne seroit pas agir en galant homme, & le Diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

Mr. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté....

DORANTE *après avoir fait signe à Mr. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs & à ces Dames, qui nous feront la grace de nous chanter quelque air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la Musique, & je me vois ici admirablement regalée.

Mr. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs & à ces Dames; ce qu'ils nous feront entendre, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens & les Musiciennes prennent des verres, chantent deux Chansons à boire, & sont soutenus de toute la Symphonie.

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un Verre en vos mains a d'agréables charmes!

Nnn 2

Vous,

*Vous, & le vin, vous vous prêtez des armes;
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.*

*Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits:
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.*

SECONDE CHANSON A BOIRE.

BUvons, chers Amis, buvons,
Le tems qui fait nous y courir:
Profitions de la vie,
Autant que nous pouvons:
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les fots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Nôtre Philosophie
Le met parmi les pots:
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

*Sus, sus du vin, par tout versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.*

DORIMENE.

Je ne croi pas qu'on puisse mieux chanter; &
cela est tout-à-fait beau.

Mr. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de
plus beau.

DORIMENE.

Ouais, Monsieur Jourdain est galant plus qu'il
ne pensois.

COMEDIE.

293

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

Mr. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

Mr. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la rispoſte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

Mr. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir vôtre cœur, je ſerois...

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNES, LAQUAIS.

Me. JOURDAIN.

AH, ah, je trouve ici bonne compagnie, & je voi bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon Mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer diner chez ma Sœur? Je viens de voir un theatre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépensez vôtre bien, & c'est ainsi que vous festinez les Dames en mon absence, & que vous leur donnez la Musique & la Comedie, tandis que vous m'envoyez promener.

Nnn 3

DO-

LE BOURGEOIS &c.
DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? & quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce regal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie: Qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

Mr. JOURDAIN.

Où, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, & de vouloir que je sois avec lui.

Me. JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je fais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Me. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, & je vois assez clair; il y a long-temps que je sens les choses, & je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage, de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises viles de cette extravagante.

DORANTE.

Madame, hola Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monsieur le Comte, faites-lui mes excuses, & tâchez de la ramener. Ah, impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

Me. JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

Me.

COMEDIE.
Mr. JOURDAIN.

293

Je ne sai qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venue troubler.

On ôte la table.

Me. JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défens, & j'aurai pour moi toutes les femmes.

Mr. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses, & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCENE III.

COVIELLE *déguisé en voyageur*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE.

Monsieur, je ne sai pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

Mr. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE.

Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand que cela.

Mr. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

Mr. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre pere.

Mr. JOURDAIN.

De feu Monsieur mon pere?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

N n n 4

Mr.

Mr. JOURDAIN.

Comment dites vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

Mr. JOURDAIN.

Mon pere ?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assurément.

Mr. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

Mr. JOURDAIN.

Je ne sai donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

Mr. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui Marchand ? C'est pure médifance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; & comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtez, les faisoit apporter chez lui ; & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

Mr. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon pere étoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

Mr. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur vôtre pere honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

Mr.

Mr. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Affurément. Je ne suis revenue de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; & par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

Mr. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le Fils du grand Turc est ici.

Mr. JOURDAIN.

Moi? non.

COVIELLE.

Comment? Il a un train tout-à-fait magnifique, tout le monde le va voir, & il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance.

Mr. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

Mr. JOURDAIN.

Le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oui, & il veut être votre gendre.

Mr. JOURDAIN.

Mon gendre, le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Le Fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entens parfaitement la langue, ils'entretint avec moi; & apres quelques autres discours, il me dit. *Acciam croc soler onch alla moussaph; idelum amarahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire; n'as-tu point vû une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, Gentilhomme Parisien?

Mr. JOURDAIN.

Le Fils du grand Turc dit cela de moi?

Non

CO.

LE BOURGEOIS &c.
COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, & que j'avois vû votre fille : Ah, me dit-il, *Marababa sahém*; c'est à dire Ah, que je suis amoureux d'elle!

Mr. JOURDAIN.

Marababa sahém veut dire, Ah, que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurois jamais crû que *Marababa sahém* eût voulu dire, Ah que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable, que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire, *Cacaramouchen*?

Mr. JOURDAIN.

Cacaramouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire ma chere ame.

Mr. JOURDAIN.

Cacaramouchen veut dire ma chere ame?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Cacaramouchen*, ma chere ame: Diroit-on jamais cela? voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin pour achever mon Ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; & pour avoir un beau-pere qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande Dignité de son pais.

Mr. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*: c'est à dire en nôtre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens.... Paladin en fin: il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

Ma

COMÉDIE.

259

Mr. JOURDAIN.

Le Fils du grand Turc m'honore beaucoup, & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment? le voilà qui va venir ici.

Mr. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; & il amène toutes choses pour la cérémonie de votre Dignité.

Mr. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

Mr. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre dans la tête un certain Cleonte, & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le Fils du Grand Turc; & puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse: c'est que le Fils du Grand Turc ressemble à ce Cleonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on m'en a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, &c.... Je l'entens venir; le voilà.

SCÈNE IV.

CLEONTE *en Turc, avec trois Pages portans*

sa veste. MONSIEUR JOURDAIN,

COVIELLE *déguisé.*

CLEONTE.

A *Mbon salâm oqui boraf, Jordina, salamaleqat.*

COVIELLE.

C'est à dire; Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un Roſier fleuri. Ce ſont façons de parler obligeantes de ces païs-là.

Mr. JOURDAIN.

Je ſuis très-humble ſerviteur de ſon Alteſſe Turque.

N. n. 6.

CO.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamalequi bassem base alla moram.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des Lions,
& la prudence des Serpens.

Mr. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop, & je lui
souhaite toutes sortes de prosperitez.

COVIELLE.

Ossa binamenfadoc babally eracaf outram.

CLEONTE.

Bel men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer
pour la ceremonie, afin de voir ensuite votre fille, &
de conclure le mariage.

Mr. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui, la langue Turque est comme cela, elle en
beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il se
fait.

S C E N E V.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

HA, ha, ha. Ma foi, cela est tout-à-fait drôle.
Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle
par cœur il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah.
Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider dans
une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah. Covielle, qui t'auroit reconnu? Com-
te voila ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le merite bien.

DORANTE.

Comment ?

COVIELLE.

Je vous le donneroïs en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puis que tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sai, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Appren-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

La Ceremonie Turque pour annoblir le Bourgeois se fait en Danse & en Musique, & compose le quatrième Intermede.

CEREMONIE TURQUE.

Six Turcs dansent entr'eux gravement deux-à-deux, au son de tous les Instrumens. Ils portent trois Tapis fort longs, dont ils font plusieurs figures; & à la fin de cette premiere ceremonie, ils les levent fort haut; les Turcs Musiciens, & autres Joueurs d'instrumens passent par dessous; quatre Derviches, qui accompagnent le Muphti, ferment cette marche.

Alors les Turcs étendent les Tapis par terre, & se mettent dessus à genoux; le Muphti est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contor-

fions & des grimaces , levant le menton , & remuant les mains contre sa tête , comme si c'étoit des ailes. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre , chantans *alli* , puis se relevent , chantans *alla* , & continuant alternativement jusqu'à la fin de l'invocation ; puis ils se levent tous , chantans , *alla ekber*.

Alors les Derviches amènent devant le Muphti le Bourgeois , vêtu à la Turque , razé , sans Turban , sans Sabre ; auquel il chante gravement ces paroles.

LE MUPHTI.

SE ti *sabir*
 Te *respondir*
 Se non *sabir*
Taxir , taxir.
Mî star Muphti
Ti qui star ti.
Non intendir
Taxir taxir.

Deux Derviches font retirer le Bourgeois , puis le Muphti demande aux Turcs de quelle Religion est le Bourgeois , & chante.

Dire Turque quistar Quista
Anabatista Anabatista?

Les Turcs repondent.

Loc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Loc.

LE MUPHTI.

Cassita?

LES TURCS.

Loc.

LE MUPHTI.

Ussita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Loc. Loc. Loc.

LE MUPHTI *repete.*

Loc. Loc. Loc.

Star pagana?

LES TURCS.

Loc.

**COMEDIE
LE MUPHTI.**

303

Laterana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Paritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI *repetes*

Ioc. Ioc. Ioc.

Mahametana, Mahametana?

LES TURCS.

Hey valta. Hey valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS.

Gionrdina, gionrdina.

LE MUPHTI.

Gionrdina.

LE MUPHTI *sautant &c regardant de côté
& d'autre.*

Gionrdina? Gionrdina? Gionrdina?

LES TURCS *repetent;*

Gionrdina? Gionrdina? Gionrdina?

LE MUPHTI.

Mahameta per Gionrdina

Mi pregar sera e matina

Voler far un paladina

De Gionrdina, de Gionrdina,

Dar Tartanta, e dar scarrina

Con galera e brigantina

Per deffender Palestina

Mahameta per Gionrdina, &c.

Après quoi le Muphti demande aux Turcs si le
bourgelois est ferme dans la Religion Mahometane,
& leur chante ces paroles.

LE MUPHTI.

bis.

Star ben Turca Gionrdina.

LES

Hey valla. Hey valla.

LE MUPHTI chante & danse.

Hu la ba, ba la chon, ba la ba, ba la da.

Après que le Muphti s'est retiré, les Turcs dansent, & repetent ces mêmes paroles.

Hu la ba, ba la chon, ba la ba, ba la da.

Le Muphti revient avec son Turban de Ceremonie qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs.

Deux Derviches l'accompagnent avec des Bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées, portant l'Alcoran: Les deux autres Derviches amènent le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette Ceremonie, & le font mettre à genoux le dos tourné au Muphti, puis le faisant incliner jusques à mettre ses mains par terre, ils lui mettent l'Alcoran sur le dos, & le font servir de Pulpitre au Muphti, qui fait une Invocation burlesque, fronçant le sourcil, & ouvrant la bouche, sans dire mot; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler en se poussant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir les paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran, & tournant les feuilles avec précipitation, & finit enfin en levant les bras, & criant à haute voix *hon*.Pendant cette Invocation, les Turcs assistent chantent, *Hon, hon, hon*. Inclinant à trois reprises puis se relevant de même à trois reprises en chantant *Hon, hon, hon*. Et continuant alternativement pendant toute l'Invocation du Muphti.Après que l'Invocation est finie, les Derviches ôtent l'Alcoran de dessus le dos du Bourgeois, & crie, *Ouf*, parce qu'il est las d'avoir été long-temps en cette posture, puis ils le relevent.

LE MUPHTI s'adressant au Bourgeois.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No. No. No.

LE MUPHTI.

Non star forsanta?

COMEDIE.
LES TURCS.

205

No. No No.

LE MUPHTI aux Turcs.

Donar Turbanta. Donar Turbanta. Et s'en va.

Les Turcs repetent tout ce que dit le Muphti;
& donnent en dansant & en chantant le Turban
au Bourgeois.

LE MUPHTI revient, & donne le Sabre au
Bourgeois.

Ti star nobile non star fabola.

Pigliar schiabola; puis il se retire.

Les Turcs repetent les mêmes mots, mettant
tous le sabre à la main; & six d'entr'eux dansent au-
tour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner
plusieurs coups de sabre.

LE MUPHTI revient, & commande aux Turcs
de bâtonner le Bourgeois, & chante ces paroles,

*Dara, dara, bastomara, bastomara, baston-
nara.* Puis il se retire.

Les Turcs repetent les mêmes paroles, & donnent
au Bourgeois plusieurs coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI revient & chante.

Non tener honta

Questa star l'ultima affronta.

Les Turcs repetent les mêmes Vers.

LE MUPHTI au son de tous les Instrumens
recommence une Invocation, appuyé sur ses Der-
viches; après toutes les fatigues de cette ceremonie,
les Derviches le soutiennent par dessous les bras avec
respect, & tous les Turcs sautans, dansans & chan-
tans autour de Muphti, se retirent au son de plusieurs
instrumens à la Turque.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE I.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR
JOURDAIN.

Me. JOURDAIN.

AH mon Dieu misericorde! Qu'est-ce que c'est
donc que cela? Quelle figure! Est-ce un mo-
mon

mon que vous allez porter, & est-il temps d'aller en Masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi*!

Me. JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, & Pon vient de me faire *Mamamouchi*.

Me. JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

Me. JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire en notre langue, *Paladin*.

Me. JOURDAIN.

Baladin? Etes-vous en âge de danser des Ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis *Paladin*; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Me. JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Jordina, c'est-à-dire, *Jourdain*.

Me. JOURDAIN.

Hé bien quoi, *Jourdain*?

M. JOURDAIN.

Voler far me Paladina de Jordina.

Me. JOURDAIN.

Comment?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Me. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

M. JOURDAIN *danse & chante.**Hon la ba, ba, la, chon, ba la ba, ba la da, & tombe par terre.*

Me. JOURDAIN.

Helas, mon Dieu, mon Mari est devenu fou.

M. JOURDAIN *se relevant & s'en allant.**Paix, insolente, portez respect à Monsieur le Mamamouchi.*

Me. JOURDAIN.

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah, ah, voici justement le reste de notre écu. Je ne voi que chagrin de tous côtés. Elle sort.

S C E N E II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Où, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cleonte, & d'appuyer toute sa Mascarade. C'est un fort galant homme, & qui merite quel'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre.

dre, & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce sont de grandes choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Or je veux enfin vous empêcher vos profusions, & interrompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, & toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous savez.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner & sans cela je vois bien qu'avant qu'il fût peu de temps, n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'usurai bien de tous les deux. Mais voici votre homme, la figure en est admirable.

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE,
DORIMENE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame, & moi, à votre nouvelle Dignité, & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du grand Turc.

Mr. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des Serpents & la prudence des Lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

Mr.

Madame, je vous souhaite toute l'année vôtre Rosier fleuri; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux bonheurs qui m'arrivent, & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement; vôtre cœur lui doit être précieux, & il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

Mr. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prosperitez aveuglent, & qu'il fait dans sa grandeur connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait genereuse.

DORANTE.

Où est donc son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

Mr. JOURDAIN.

Le voilà qui vient, & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

CLEONTE *habillé en Turc*, COVIELLE,
MONSIEUR JOURDAIN, &c.

DORANTE.

Monsieur, nous venons faire la reverence à vôtre Altesse, comme amis de Monsieur vôtre beau-pere, & l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

Mr. JOURDAIN.

Où est le Truchement, pour lui dire qui vous êtes,

510 LE BOURGEOIS &c.
êtes, & lui faire entendre ce que vous dites ? Vous
verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à mer-
veilles. Holà, où diantre est-il allé ? *A Cl. Strof,*
strif, strof, straf, Monsieur est un *grande Segnor*,
grande Segnore, *grande Segnore* ; & Madame une
grande Dama, *grande Dama*. *Ahi*. Monsieur lui
Mamamouchi François, & Madame *Mamamouchi*
Françoise. Je ne puis parler plus clairement. Bon-
voici l'Interprete. Où allez-vous donc ? Nous ne
saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que
Monsieur & Madame sont des personnes de gran-
de qualité, qui lui viennent faire la reverence, com-
me mes amis, & l'assurer de leurs services. Vous
allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubal ourin setor amaloucham.

Mr. JOURDAIN.

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des prosperitez arrose en ce
temps le jardin de vôtre famille.

Mr. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

S C E N E V.

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN
DORANTE, DORIMENE, &c.

Mr. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous, & venez don-
ner vôtre main à Monsieur, qui vous fait l'hon-
neur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere, comme vous voyez ?
Est-ce une Comedie que vous jouiez ?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une Comedie, c'est une
affaire serieuse, & la plus pleine d'honneur pour vous.

se peut souhaiter. Voilà le Mari que je vous don-

LUCILE.

A moi , mon pere ?

Mr. JOURDAIN.

Où à vous , allons , touchez-lui dans la main ;
rendez graces au Ciel de vôtre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

Mr. JOURDAIN.

Je le veux , moi , qui suis vôtre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

Mr. JOURDAIN.

Ah que de bruit ! Allons , vous dis-je , ça vôtre
in.

LUCILE.

Non , mon pere , je vous l'ai dit , il n'est point de
voir qui me puisse obliger à prendre un autre ma-
que Cleonte ; & je me resoudrai plutôt à toutes
extremitez , que de.... *reconnoissant Cleonte.* Il
vrai que vous êtes mon pere , je vous dois en-
e obeïssance ; & c'est à vous à disposer de moi
on vos volonte.

Mr. JOURDAIN.

Ah je suis ravide vous voir si promptement reve-
dans vôtre devoir ; & voilà qui me plaît d'a-
r une fille obeïssante.

SCENE DERNIERE.

ADAME JOURDAIN , MONSIEUR
JOURDAIN , CLEONTE , &c.

Mr. JOURDAIN.

Comment donc , qu'est-ce que c'est que ceci ?

On dit que vous voulez donner vôtre fille en
riage à un Carême-prenant ?

Mr. JOURDAIN.

Voulez-vous voustaïre , impertinente ? Vous ve-
toujours mêler vos extravagances à toutes cho-
& il n'y a pas moyen de vous apprendre à être
onnable.

Mr.

Me. JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, & vous allez de folie en folie. Quel est vôtre dessein, & que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier nôtre fille avec le Fils du Grand Turc.

Me. JOURDAIN.

Avec le Fils du Grand Turc ?

Mr. JOURDAIN.

Oui, faites lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Me. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de Truchement, & je lui dirai bien moi-même à son nez, qu'il n'aura point de fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire encore une fois ?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous exposez à un bonheur comme celui-là ? vous refusez Son Altesse Turque pour Gendre ?

Me. JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

Me. JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous nous fait interesser dans vos avantages.

Me. JOURDAIN.

Je me passerai bien de vôtre amitié.

DORANTE.

Voilà vôtre fille, qui consent aux volontez de son pere.

Me. JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE.

Sans doute.

Me. JOURDAIN.

Elle peut oublier Cleonte ?

D

Que ne fait-on pas pour être grand' Dame ?

Me. JOURDAIN.

Je l'étrangleroie de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-la se fera.

Me. JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah que de bruit !

LUCILE.

Ma mere.

Me. JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN.

Quoi, vous la querellez, de ce qu'elle m'obéit ?

Me. JOURDAIN.

Oui, elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame.

Me. JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELE.

Un mot.

Me. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE à Monsieur Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Me. JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Me. JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN.

Ecoutez-le.

Me. JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

Tom. III.

Ooo

M.

Il vous dira...

Me. JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! C'est vous fera-t-il mal de l'entendre.

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez après qu'il vous plaira.

Me. JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est que pour nous ajuster aux visions de votre mari, & nous l'abusons sous ce d'éguisement, & que c'est Cleonte lui-même qui est le Fils du Grand Turc.

Me. JOURDAIN.

Ah, ah.

COVIELLE.

Et moi, Covielle qui suis le Truchement.

Me. JOURDAIN.

Ah comme cela, je me rends.

COVIELLE.

Ne faites pas semblant de rien.

Me. JOURDAIN.

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah voilà tout le monde raisonnable. Vous ne voulez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le Fils du Grand Turc.

Me. JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

COMEDIE.
Me. JOURDAIN.

315

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN.

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

Bon, bon. Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les Contrats, voyons nôtre Ballet, & donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé, allons prendre nos places,

Me. JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement; & ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La Comedie finit par un petit Ballet qui avoit été préparé par Eleonte.

PREMIERE ENTRE'E.

UN homme vient donner les livres du Ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de Gens de Provinces différentes, qui crient en Musique pour en avoir, & par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

qui en Musique demandent des livres.

T O U S.

A Moi Monsieur, à moi, de grace, à moi, Monsieur,

Un livre, s'il vous plaît, à vôtre serviteur.

Homme du bel air.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.

Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

000 2

Au-

LE BOURGEOIS &c.

Autre Homme du bel air.

*Hola, Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de nôtre côté.*

Femme du bel air.

*Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites,
On sait peu rendre honneur ceans.*

Autre Femme du bel air.

*Ils n'ont des livres & des bancs,
Que pour Mesdames les Grisettes.*

Gascon.

*Aho? l'homme aux livres, qu'on m'en vaille,
J'ai déjà le poumon usé,
Bous boyez que chacun me raille,
Et je suis escandalisé
De boir és mains de la canaille,
Ce qui m'est par tous refusé.*

Autre Gascon.

*Eh cadedis, Monsieu, boyez qui l'on put être
Un libret, je bous prie, au l'aron d'Asbarat.
Je pense, mordi, que le fat
N'a pas l'honneur de me connoître.*

Le Suisse.

*Mon-sieur le donneur de papier,
Que veul dire sti façon de fivre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir*

A crier,

*Sans que je pourre afoir ein livre;
Pardi, mon foi, Mon'sieur, je pense fous l'être ifre.
Vieux Bourgeois babillard.*

*De tout ceci, franc & net,
Je suis mal fatisfait;
Et cela sans doute est laid,
Que nôtre filie,*

*Si bien faite & si gentille,
De tant d'amoureux l'Objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de Ballet,*

Pour lire le Sujet

*Du Divertissement qu'on fait,
Et que toute nôtre famille
Si proprement s'habille,*

*Pour être placée au sommet
De la Salle, où l'on met*

*Les Gens de l'entrignuet ;
De tout ceci , franc & net ,
Je suis mal satisfait ,
Et cela sans doute est laid.
Vieille Bourgeoise babillarde.*

*Il est vrai que c'est une honte.
Le sang au visage me monte ,
Et ce Jetteur de Vers , qui manque au capital ,
L'entend fort mal ;
C'est un brutal ,
Un vrai cheval ,
Franc animal ,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fuit l'ornement principal
Du Quartier au Palais Royal.
Et que ces jours passez en comte
Fut prendre la premiere au Bal.
Il l'entend mal ,
C'est un brutal ,
Un vrai cheval ,
Franc animal.*

*Hommes & Femmes du bel air.
Ah ! quel bruit !*

Quel fracas !

Quel cahos !

Quel mélange !

Quelle confusion !

Quelle cohue étrange !

Quel desordre !

Quel embarras !

On y seche ,

L'on n'y tient pas.

Gascon.

Bentre je suis à vout

Autre Gascon.

J'enrage , Dieu me damne.

Suisse

Ah que ty faire saif dans sty sal de cians.

Gascon.

Je murs.

Autre Gascon.

Je pers la tramontane.

O o o 3

Suisse.

Suisse.

*Mon foi moi le foudrois être hors de dedans.**Vieux Bourgeois babillard.**Allons, ma mie,**Suivez mes pas,**Je vous en prie,**Et ne me quittez pas,**On fait de nous trop peu de cas;**Et je suis las**De ce tracas.**Tout ce fracas,**Cet em'arras.**Me pese par trop sur les bras:**S'il me prend jamais envie**De retourner de ma vie**A Ballet ni Comedie,**Je veux bien qu'on m'estropie.**Allons, ma mie,**Suivez mes pas,**Je vous en prie,**Et ne me quittez pas,**On fait de nous trop peu de cas.**Vieille Bourgeoise babillarde.**Allons, mon mignon, mon fils,**Regagnons nôtre logis:**Et sortons de ce tandis,**Où l'on ne peut être assis;**Ils seront bien ébobis**Quand ils nous verront partis.**Trop de confusion regne dans cette Salle,**Et j'aimerois mieux être au milieu de la Halle;**Si jamais je reviens à semblable regale,**Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.**Allons, mon mignon, mon fils,**Regagnons nôtre logis,**Et sortons de ce tandis,**Où l'on ne peut être assis.*

T O U S.

*A moi, Monsieur, à moi, de grace, à moi, Monsieur,**Un livre, s'il vous plaît, à vôtre serviteur.*

COMEDIE.
SECONDE ENTRE'E.
Les trois Importuns dansent.

918

TROISIEME ENTRE'E.
Trois Espagnols chantent.

*Se que muero de amor
Y solicito el dolor.*

*A mi muriendo de querer
De tan buer ayre adolexco
Que es mas de lo que padexco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi desco el rigor.*

*Se que me muero de amor
Y solicito el dolor*

*Lisonfi came la suerte
Con piedad tan avereida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte
Vivir de golpe fuerte
Et de mi salud primor.
Se que, &c.*

*Six Espagnols dansent.
Trois Musiciens Espagnols.
Ay que locura, con tanto rigor,
Qu'exarse de amor
Del niño bonito
Que todo es dulçora
Ay que locura,
Ay que locura.*

*Espagnol chantant.
El dolor solicita,
El que al dolor se da,
Y nadie de amor muere
Sino quien no sabe amar.*

*Deux Espagnols.
Dulce muerte es el amor
Con correspondencia ygual,
Y si esta gozamos oi,*

Porque la quieres turbar?

Un Espagnol.

Alegrese Enamorado

Tome mi parecer

Qui en esto dequerer

Todo es allar el vado.

Tous trois ensemble.

Vaya, vaya, de fiestas,

Vayade vaye,

Alegria, alegria, alegria.

Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRE'E. ITALIENS.

UNE Musicienne Italienne fait le premier Recit, dont voici les paroles.

Di rigori armata il seno,

Contro amor mi ribellai,

Ma fui vinta in un baleno.

In mirar duo vaghi rai.

Ahi che resiste fuoco

Cor di gelo a spirai di fuocol

Ma si caro e' il mio tormento,

Dolce e' si la piaga mia,

Ch' il penare e' il mio contento,

E' l' sanarmi e' tirannia,

Ahi che più giova, e piace,

Quanto amor e' più vivace.

Après l'air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, & un Harlequin, representent une Nuit à la maniere des Comediens Italiens, en cadence.

Un Musicien Italien se joint à la Musicienne Italienne, & chante avec elle les paroles qui suivent.

COMEDIE.

147

Le Musicien.

*Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
S' coglie il momento.*

La Musicienne:

*Infin che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' horrida
Da noi sen vâ.*

Tous deux.

*Sù cantiamo,
Sù godiamo
Me' bei dì, di gioventà;
Perduto ben non si raquista più.*

Musicien.

*Pupilla, che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.*

Musicienne:

*Ma poiche frigida
Languet l'etàs,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.*

Tous deux.

Sù cantiamo, &c.

Après le Dialogue Italien, les Scaramouches & Trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIEME ENTRE'E.

FRANÇOIS.

DEux Musiciens Poitevins dansent, & chantent les paroles qui suivent.

PREMIER MENUET.

AH! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah que le Ciel donne un beau jour!

Autre Musicien.

*Le Rossignol sous ces tendres feuillages
Chante aux Echos son doux retour;*

000. 3.

60

LE BOURGEOIS &c.

*Ce beau séjour ,
Ces doux ramages ,
Ce beau séjour
Nous invite à l'Amour.*

2. MENUET. Tous deux ensemble.

V*Oi, ma Climène ,
Voi sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine ,
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux ,
Si tu le veux ,
Être comme eux.*

Six autres François viennent après vêtus galamment à la Poitevine, trois en hommes , & trois en femmes , accompagnés de huit Flûtes & de Hautbois , & dansent les Menuets.

SIXIÈME ENTRE'E.

Tout cela finit par le mélange des trois Nations, & les applaudissemens en Danse & en Musique de toute l'assistance, qui chante les deux Vers qui suivent.

Quels spectacles charmans , quels plaisirs goûtons-nous !

Les Dieux mêmes , les Dieux n'en ont point de plus doux.

F I N.

LES

LES

FOURBERIES

DE

SCAPIN,

COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE,

Représentée pour la première fois à
Paris, sur le Théâtre de la Salle
du Palais Royal, le 24. Mai
1671.

Par la Tronpe du Roi.

ACTEURS.

ARGANTE, Pere d'Octave , & de Zerbinette.

GERONTE, Pere de Leandre . & de Hiacinthe.

OCTAVE, Fils d'Argante, & Amant de Hiacinthe.

LEANDRE, Fils de Geronte , & Amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, cruë Egyptienne , & connue fille de Argante. & Amante de Leandre.

HIACINTE, Fille de Geronte , & Amante d'Octave.

SCAPIN, Valet de Leandre, & fourbe.

SILVESTRE, Valet d'Octave.

CARLE, Fourbe.

DEUX PORTEURS.

La Scene est à Naples.

1910

LES FOURBERIES

DE

SCAPIN,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

H fâcheuses nouvelles pour un
Cœur amoureux! Dures extré-
mités où je me voi réduit! Tu
viens, Silvestre, d'apprendre au
Port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la resolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Geronte?

Ooo 7

OCTA-

326 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour
cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, fait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah parle, si tu veux, & ne te fais point de
forte arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez
aucune circonstance, & vous dites les choses tout
simplement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins, & me dis ce que je
fais dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé
vous, & j'aurois bon besoin que l'on me conseil-
lât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lors que mon pere apprendra les choses, je
vois fondre sur moi un orage soudain d'impetu-
ses reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne sont rien, & plutôt au Ciel
j'en fusse quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine
pour

pour moi, de payer plus cher vos folies, & je vous
le former de loin un nuage de coups de bâton, qui
trépanera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de
vous y jeter.

OCTAVE.

Ah tu me fais mourir, par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir, par vos actions
sourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? à
quel remède recourir?

SCENE II.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, Seigneur Octave? qu'avez-vous? Qu'y
a-t-il? Quel desordre est cela? Je vous vois
tout troublé.

OCTAVE.

Ah, mon pauvre Scapin, je suis perdu; je suis deses-
péré; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur Geronte, & ils
me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien, qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Helas! tu ne fais pas la cause de mon inquietude.

SCA-

328 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la fasse bien-tôt, & je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesse d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de Fourberies; & je puis dire sans vanité, qu'on n'a gueres vû d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts & d'intrigues; qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais ma foi, le mérite est trop mal-traité aujourd'hui, & j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice?

SCAPIN.

Oui? nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Justice?

SCAPIN.

Oui, elle en usa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du Siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu fais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Geronte, & mon Pere, s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlez.

SCA-

Je sai cela.

OCTAVE.

Et que Leandre & moi nous fûmes laissez par nos
res, moi sous la conduite de Silvestre, & Leandre
us ta direction.

SCAPIN.

Oui, je me suis fort bien acquité de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Leandre fit rencontre d'un
jeune-Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sai cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussi
confiance de son amour, & me mena voir cette
elle, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas
tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entrete-
nit que d'elle chaque jour; m'exageroit à tous mo-
mens sa beauté & sa grace; me loüoit son esprit, &
se parloit avec transport des charmes de son entre-
ten, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres pa-
rolles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver
plus spirituelles du monde. Il me querelloit quel-
ques fois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il
me venoit dire, & me blâmoit sans cesse de l'indif-
férence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les
amis qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendî-
mes dans une petite maison d'une rue écartée quel-
ques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous
demandons ce que c'est. Une femme nous dit en
sûpirant, que nous pouvions voir là quelque chose
de pitoyable en des personnes étrangères; & qu'à
moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène?

330 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
OCTAVE.

La curiosité me fit presser Leandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une Salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle, & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah.

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine; & sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en desordre ses cheveux sur ses épaules; & cependant faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agréments & charmes en toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh je n'en doute point; & sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables, qui défigurent un visage. Elle avoit à pleurer une grace touchante; & sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je voi tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chere mere; & il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée, de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, & je voi bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OC-

OCTAVE.

Ah! Scapin, un Barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Affurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; & demandant à Leandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abrez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment. Il ne sauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenuë la Gouvernante par le trépas de la mère; voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoiqu'elle ne soit pas bien & sans appui, est de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agit, raisonne, balance, prend sa résolution: Le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entens.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du Père, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'Oncle a fait du secret de nôtre mariage; & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Geronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, & l'impuissance où je me voi d'avoir de quoi la secourir.

SCA

132 LES FOURBERIES DE SCAPIN;
SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se faire allarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeuré court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires? Fi. Peste soit du butor. Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos Vieillards à duper; je les aurois joués tous deux par derrière sous la jambe; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avoué que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, que je n'ai pas l'esprit comme toi de me brouiller avec la Justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

S C E N E III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN,
SILVESTRE.

HIACINTE.

AH, Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nerine, que votre pere est de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous d'infidélité, & n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HIACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Eh peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HA

HIACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que vôtre sexe aime moins long-temps que le nôtre, & que les ardeurs que les femmes font voir, sont des feux qui s'éteignent si facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! chère Hiacinte, mon cœur n'est donc pas comme celui des autres hommes, & je sens bien pour moi que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père, qui veut vous marier à une autre personne; & je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, & je me résoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il y a besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, dès l'avoir vûe, une aversion effroyable pour celle qu'on me destine; & sans être cruel, je souhaitois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne craignez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte; car vos larmes me tuent, & je ne les puis essuyer sans me percer le cœur.

HIACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes larmes, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le ferai assurément.

HIACINTE.

Je serai donc heureuse.

Ellen'est point tant sotte, ma foi, & je la trou-
vaillez passable.

OCTAVE.

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le
voloit, nous être dans tous nos besoins d'un secour
merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler
du monde; mais si vous m'en priez bien fort
deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour ob-
tenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur
de prendre la conduite de nôtre barque.

SCAPIN.

Et vous, ne me dites vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce
que vous est le plus cher au monde, de vouloir servir
mon amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre, & avoir de l'humanité.
Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que...

SCAPIN *parlant à Hiacinte.*

Chut. Allez-vous-en, vous, & foyez en repos.
vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'aboi
de vôtre pere.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler
d'avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne
saurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc
de peur que sur vôtre foiblesse il ne prenne le pré-
texte de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous
composer par étude. Un peu de hardiesse, & songez
à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous
dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Cà, essayons un peu pour vous accoutumer. Retiens un peu votre rôle, & voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résoluë, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela ?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi ?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, & répondez-moi fermement comme si c'étoit lui-même. Comment, pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien te tenir devant mes yeux après tes bons deportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce-là le fruit de mes soins, maudit, est-ce-là le fruit de mes soins ? le respect qui t'est dû ? le respect que tu me conserves ? Allons donc. Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans consentement de ton père ; de contracter un mariage clandestin ? Répon-moi, coquin, répon-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père qui me parle.

SCAPIN.

Eh oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être traité comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément.

OCTAVE.

Assurément.

SILV.

336 LES FOURBERIES DE SCAPIN;
SILVESTRE.

Voilà vôtre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je suis perdu. *Il s'enfuit.*

SCAPIN.

Hola, Octave, demeurez. Octave. Le voilà en-
fui. Quelle pauvre espece d'homme! Ne laissons pas
d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, & ne fai que me suivre.

S C E N E IV.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARGANTE.

A -T-on jamais ouï parler d'une action pareille
celle-là?

SCAPIN.

Il a déjà appris l'affaire, & elle lui tient si fort
en tête, que tout seul il en parle haut.

ARGANTE.

Voilà une temerité bien grande!

SCAPIN.

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE.

Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront
te sur ce beau mariage

SCAPIN.

Nous y avons songé.

ARGANTE.

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE,

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN:

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE.

Prendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCA

Peut-être.

ARGANTE.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE.

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE.

Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE.

J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE.

Ah, ah! vous voilà donc, sage Gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin. *A Silvestre.* Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je voi.

ARGANTE.

Assez bien. *A Silvestre.* Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot!

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

Tom. III.

Ppp

SCA

110 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN,

Et qui, Monsieur?

ARGANTE

Ce maraut-là.

SCAPIN

Pourquoi?

ARGANTE

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence.

SCAPIN

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE

Comment quelque petite chose! Une action de cette nature?

SCAPIN

Vous avez quelque raison.

ARGANTE

Une hardiesse pareille à celle-là?

SCAPIN

Cela est vrai.

ARGANTE

Un fils qui se marie sans le consentement de son père?

SCAPIN

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fîssiez point de bruit.

ARGANTE

Je ne suis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon sou. Quoi, tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?

SCAPIN

Si fait, j'y ai d'abord été moi, lors que j'ai su la chose, & je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles reprimandes je lui ai faites, & comme je lui chapitré sur le peu de respect qu'il gardait à un père, dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi? je me suis rendu à la raison, & j'ai considéré que dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'al-

Her marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous s'il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ab, ah, voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, &c dire pour cause, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophie. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, & n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable; témoin nôtre Leandre, qui malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que vôtre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans vôtre jeunesse fait des fredaines comme les autres. J'ai oui dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là; & que vous n'en aprouchiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Il est vrai. J'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie; & je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fit? il voit une jeune personne qui lui veut du bien; (câ il tient de vous, être aimé de toutes les femmes;) il la trouve aimable; il lui rend des visites; lui conte des douceurs; soupire galamment; fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parens, qui la force à la main le contraignent de l'épouser.

340 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SILVESTRE.

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaudrait mieux encore être marié , qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN.

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE.

C'est par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui , Monsieur.

SCAPIN.

Voudrais-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tôt protester de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre le mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi , je n'aurai pas pour moi les droits de pater & la raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCA

COMEDIE.
SCAPIN.

34

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, & que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, & se montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut pour son honneur, & pour le vôtre, qu'il dise dans le monde, que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux moi, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Geronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah pourquoi faut-il qu'il soit fils unique? Et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon heritiere?

S C E N E V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avoué que tu es un grand homme, & vois à faire en bon train; mais l'argent d'autre part te presse, pour notre subsistance, & nous nous tous côtez des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire; la machine est trouvée. J'attache seulement dans ma tête un homme qui soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Atten. Tien-toi un peu. Enfonce ton nez en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roi de Théâtre. Voilà qui est bien. Sui-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure au moins, de ne m'aller point brouiller avec la Justice.

SCAPIN.

Va, va: nous partagerons les perils en frères, & trois ans de Galere de plus, ou de moins, ne font pas pour arrêter un noble cœur.

Fin du premier Acte.


ACTE

ACTE II.

SCENE I.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.



Ui, sans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui, & un Matelot, qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les

choses mal disposées à ce que nous nous proposons; & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous répons de renverser tout cet obstacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfans est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par-là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que si vous aviez en brave pere bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

PPP 4

A.R.

344 LES FOURBERIES DE SCAPIN;
ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre,

GERONTE.

Sans doute, & je serois bien fâché qu'il m'en rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez en brave pere si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Eh

GERONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment!

GERONTE.

Qu'est ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Geronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux, s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entens point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est-ce que vous auriez oui dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros; & vous pourrez de lui, ou de quelqu'autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un Avocat, & aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCE-

SCENE II.

LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ! Pour moi, je ne voi pas ce que l'on peut faire de pis ; & je trouve que se marier sans le consentement de son pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah vous voilà.

LEANDRE *en courant à lui pour l'embrasser.*

Ah ! mon pere, que j'ai de joye de vous voir de retour.

GERONTE *refusant de l'embrasser.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, & que..

GERONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi, vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens ?

GERONTE.

Oui, nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LEANDRE.

Et quoi ?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment ?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien.

GERONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici ?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé ?

P p p 5

G E 7

346 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LEANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune chose?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien resolu.

LEANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah, ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah, traître, s'il faut que tu me deshonoras, jete renonce pour mon fils, & tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma presence.

S C E N E III.

OCTAVE, SCAPIN, LEANDRE.

LEANDRE.

ME trahir de cette manière! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les révéler.

ler découvrir à mon pere. Ah ! je jure le Ciel, que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins ! Que tu es un homme admirable ! Et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours !

LEANDRE.

Ah, ah, vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *en mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant. Ah ! je vous apprendrai....

SCAPIN *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empêcher Leandre de le frapper.*

Ah, Leandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Eh, Monsieur.

OCTAVE *le retenant.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Leandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait ?

LEANDRE *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, traître ?

OCTAVE *le retenant.*

Eh doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout-à-l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sai le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre ; & tu ne croyois pas

348 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais
je veux en avoir la confession de ta propre
bouche , ou je vais te passer cette épée au re-
vers du corps.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur , auriez-vous bien ce cœur-là ?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose , Monsieur ?

LEANDRE.

Oui , coquin , & ta conscience ne te dit qu'
trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour le frapper.*

Tu l'ignores !

OCTAVE *le retenant.*

Leandre.

SCAPIN.

Hé bien , Monsieur , puisque vous le voulez , je
vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce pe-
tit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit pré-
sent il y a quelques jours ; & que c'est moi qui
fis une fente au tonneau , & répandis de l'eau au-
tour , pour faire croire que le vin s'étoit é-
chappé.

LEANDRE.

C'est toi , pendard , qui m'as bu mon vin d'Es-
pagne , & qui as été cause que j'ai tant querellé
la Servante , croyant que c'étoit elle qui m'avoit
fait le tour ?

SCAPIN.

Oui , Monsieur , je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien-aise d'apprendre cela : mais ce n'est
pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela , Monsieur ?

LEANDRE.

Non , c'est une autre affaire qui me touche bien
plus , & je veux que tu me la dises.

SCA-

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEANDRE *le voulant frapper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Eh!

OCTAVE *le retenant.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter le soir une petite Montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, & le visage plein de sang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la Montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenue.

LEANDRE.

C'est toi qui as retenu ma Montre?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LEANDRE.

Ah, ah, j'apprens ici de jolies choses, & j'ai un Serviteur fort fidèle vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LEANDRE.

Non, infame, c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

Peste!

LEANDRE.

Parle vite, j'ai hâte

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout?

OCTAVE *se mettant au devant.*

Eh!

350 LES FOURB. DE SCAPIN,
SCAPIN.

Hé bien oui, Monsieur, vous vous souvenez de ce Loup-garou il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le Loup-garou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisois le Loup-garou ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je saurai me souvenir en temps & lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confesses ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A votre pere ?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assurément ?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCENE IV.

CARLE, SCAPIN, LEANDRE,
OCTAVE.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui
est fâcheuse pour votre amour.

LEANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever
l'erbinette ; & elle-même, les larmes aux yeux,
n'a chargé de venir promptement vous dire, que
dans deux heures vous ne songez à leur porter
l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous
allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

LEANDRE.

Ah, mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, *passant devant lui avec un air fier.*

Ah, mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre
Scapin à cette heure, qu'on a besoin de moi.

LEANDRE.

Vas, je te pardonne tout ce que tu viens de me
dire, & pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi
votre épée au travers du corps. Je serai ravi que
vous me tuiez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie
en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux ; & je te prie de vou-
loir employer pour moi ce génie admirable, qui
vient à bout de toutes choses.

SCAPIN.

352 LES FOURB. DE SCAPIN.
SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah, de grace, ne songe plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LEANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendeur, d'infame!

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; & s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LEAN.

LEANDRE.

Je promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

En y songera.

LEANDRE.

Mais tu fais que le temps presse.

SCAPIN.

Je vous mettez pas en peine. Combien est-ce
 l vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cens pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos Peres. Pour ce
 est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée:
 quant au vôtre, bien qu'avare au dernier de-
 gré, il y faudra moins de façon encore; car vous
 n'avez que pour l'esprit, il n'en a pas graces à
 une grande provision, & je le livre pour une es-
 que d'homme à qui l'on fera toujours croire tout
 ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il
 ne tombe entre lui & vous aucun soupçon de res-
 semblance; & vous savez assez l'opinion de tout
 le monde, qui veut qu'il ne soit votre pere que
 par la forme.

LEANDRE.

Tout-beau, Scapin.

SCAPIN.

Bien, bon; on fait bien scrupule de cela, vous
 sçavez-vous? Mais j'apperçois venir le pere
 Octave. Commençons par lui, puisqu'il se pre-
 sente. Allez-vous-en tous deux. Et vous, aver-
 tissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle.

S C E N E V.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Voilà qui rumine.

AR-

354 LES FOURS DE SCAPIN,
ARGANTE.

Avoir si peu de conduite & de considération
S'aller jeter dans un engagement comme celui-ci !
Ah, ah, jeunesse impertinente !

SCAPIN.

Moniteur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils ?

ARGANTE.

Jet'avoué que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Moniteur, la vie est mêlée de traverses. Il
bon de s'y tenir sans cesse préparé ; & j'ai ouï
re il y a long-temps une parole d'un Ancien,
j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que pour peu qu'un père de famille ait été
santé de chez lui, il doit promener son esprit
tous les fâcheux accidens que son retour peut
contrer ; se figurer sa maison brûlée, son
dérobé, sa femme morte, son fils estropié,
le subornée ; & ce qu'il trouve qui ne lui est
arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour
j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma
Philosophie ; & je ne suis jamais revenu au
que je ne me sois tenu prêt à la colère des
maîtres, aux reprimandes, aux injures, aux
de pied au cû, aux bastonnades, aux
& ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai
graces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien ; mais ce mariage impertinent
qui trouble celui que nous voulons faire, est
chose que je ne puis souffrir, & je viens de con-
sulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Moniteur, si vous m'en croyez, je
râcherez par quelque autre voye d'accommoder

l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le voi bien. Mais quelle autre voye ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donné tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinez par leurs enfans, que cela ne m'émeuve ; & de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée ; qui ne parlent que d'echiner, & ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, je lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence, pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, & l'appui que vous donneroit auprès de la Justice & votre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtez, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; & il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh d'abord, des choses par dessus les maisons.

ARGANTE.

Et quoi ?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore ?

SCA-

556 **LES FOURB. DE SCAPIN,**
SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cens pistoles,

ARGANTE.

Cinq ou six cens fièvres quartaines qui le puissent ferrer. Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour venir demander des cinq ou six cens pistoles. Enfin après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper ; & le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, & je n'en saurois avoir un qui soit un peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les pistolets ; & cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles, & soixante, ce seroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coutera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre ! Qu'il se promene ; il n'a rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non, c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pié ?

AR-

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le Maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, & donnez tout pour vous sauver des mains de la Justice.

ARGANTE.

Hé bien soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh qu'il aille au Diable avec son mulet, c'en est trop, & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Confiderez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh, Monsieur, de quoi parlez-vous là, & à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrés de Jurisdiction, combien de Procédures embarrassantes; combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer, Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Substituts, Rap-porteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là, qui pour la moindre chose ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux Exploirs, surquoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Par-tie,

358 LES FOURB. DE SCAPIN,
tie, & vous vendra à beaux deniers comptant.
Vôtre Avocat, gagné de même, ne se trouvera
point lors qu'on plaidera votre Cause, ou dira des
raisons qui ne feront que battre la campagne, &
n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par
contumace des Sentences & Arrêts contre vous. Le
Clerc du Rapporteur soustraira des Pièces, & le
Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et
quand par les plus grandes précautions du monde
vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que
vos Juges auront été sollicités contre vous ou par
des gens devots, ou par des femmes qu'ils aime-
ront. Eh, Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-
vous de cet Enfer-là. C'est être damné dès ce mo-
ment, que d'avoir à plaider; & la seule pensée d'un
procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux
Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, &
celui de son homme, pour les harpois & les pis-
tolets, & pour payer quelque petite chose qu'il
doit à son hôte, il demande en tout deux cent
pistoles.

ARGANTE.

Deux cens pistoles?

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *se promenant en colere le long du*
Theatre.

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites reflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. &
vous

en faudra pour l'Exploit, il vous en faudra
 le Contrôle; il vous en faudra pour la Pro-
 tion, pour la Présentation, Conseils, Produc-
 s, & journées du Procureur. Il vous en faudra
 les Consultations & Plaidoyeries des Avocats,
 le droit de retirer le Sac, & pour les grosses
 itures. Il vous en faudra pour le rapport des
 times; pour les Epices de Conclusion; pour
 egistrement du Greffier, façon d'appointement,
 ences & Arrêts, Contrôles, Signatures, &
 editions de leurs Clercs, sans parler de toutes
 ns qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-
 cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment, deux cens pistoles?

SCAPIN.

Si, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul
 moi-même de tous les frais de la Justice; &
 trouvé qu'en donnant deux cens pistoles à vô-
 tre homme, vous en aurez de reste pour le moins
 cinquante, sans compter les soins, les pas,
 & chagrins que vous vous épargnez. Quand
 y auroit à effayer que les sottises que disent
 tout le monde de méchans plaisans d'A-
 vis, j'aimerois mieux donner trois cens pisto-
 les que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les Avocats
 de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étois
 de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai point deux cens pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

SCENE VI.

SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SILVESTRE, *dénist en Spadassin*
Scapin, faites-moi connoître un peu cet A
 te, qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre
 Procès, & faire rompre par Justice le mariage
 ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sai pas s'il a cette pensée ; mais il ne
 point consentir aux deux cens pistoles que
 voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par le ventre,
 le trouve, je le veux échanger, dussai-je être
 tout vif. *Argante, pour n'être point vu, se tient
 tremblant couvert de Scapin.*

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, & ne
 être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? Lui? Par le sang, par la tête, s'il é
 là, je lui donneroie tout-à-l'heure de l'épée d
 le ventre. Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son en
 mi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

Ah, parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante? Eh?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en repons.

SILVESTRE *lui prend rudement la main.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole & vous jure sur mon honneur, par l'épée que j'orte, par tous les sermens que je saurois faire, avant la fin du jour je vous déferai de ce mafieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pais-ci ne sont pas souffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément; & il a des parens, des amis, & des domestiques, donc il fera un secours contre vôtre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu, c'est ce que je demande. *Il met l'épée à la main, & pousse de tous côtez, comme s'il y avoit plusieurs personnes devant lui.* Ah tête! Ah ventre! Que ne le trouvai-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroissent mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne vois-je fondre sur moi les armes à la main! Ennemi, maraunts, vous avez la hardiesse de m'attaquer à moi! Allons, morbleu, tué, point quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pié, bon œil. Ah coquins, ah canaille, vous en voyez par-là, je vous en ferai tâter vôtre tou. Soûtez, maraunts, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment reculez? Pié-fetme, morbleu, pié ferme.

SCAPIN.

Ah, eh, eh, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à

SCAPIN.

Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cens pistoles. Oh fus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE tout tremblant.

Scapin.

SCAPIN.

Plait-il?

ARGANTE.

Je me refous à donner les deux cens pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur que vous paraissiez-là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes. Et de plus, je craindrois qu'en vous faisant connaître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aise de voir comment je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE...

Non pas, mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon maître. à qui vous voulez vous allier? Si je suis suspect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher dès cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien-aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

A

Mon Dieu, tien.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi.
Que fait-on, si je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tien, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un lot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCENE VII.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Geronte.*

O Ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! pauvre Geronte, que feras-tu?

GERONTE.

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Geronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN.

Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune?

GERONTE.

Qu'est ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE.

Hola, es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah, Monsieur, il n'y a pas moyen de vous reconnaître.

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur....

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur, votre fils....

GERONTE.

Hé bien mon fils....

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GERONTE.

E quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez même assez mal à propos; & cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allez promener sur le Port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une Galere Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?

SCA-

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la Galere en mer, & se voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoie vous dire, & si vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en prison.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cents écus ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur; & de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah le pandard de Turc, m'affaillir de la façon !

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement le moyen de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere ?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Part-en, Scapin, va-t-en vite dire à ce Turc, je vais envoyer la Justice après lui.

SCAPIN.

La Justice en pleine mer ! Vous méquez-vous gens ?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere ?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les hommes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur ?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie son fils, & que tu te mets à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh, Monsieur, songez-vous à ce que vous dites & vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galerie?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur, songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience!

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc?

GERONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il fait que c'est mil cinq cens livres.

GERONTE.

Croir-il le traître, que mil cinq cens livres trouvent dans le poq d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galerie?

SCAPIN.

Il est vrai; mais quoi? on ne prévoyoit pas ces choses. De grace, Monsieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras?

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clé du côté gauche, si est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, & tu les vendras aux Fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Eh, Monsieur, révez-vous? Je n'aurois pas des francs de tout ce que vous dites, & de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Oh que de paroles perduës! Laissez-là cette Galere, & songez que le temps presse, & que vous aurez risque de perdre votre fils. Helas! mon œuvre ~~maître~~ peut-être que je ne le verrai de ma vie, & qu'à l'heure que je parle on t'emmene esclave en Alger! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vai querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble, si l'heure ne sonne.

GERONTE.

N'est-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCABIN.

Non, cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Vous avez raison, mais hâtez-vous.

LES FOURB. DE SCAPIN.
GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai. Mais faites promptement.

GERONTE.

Ah maudite Galere!

SCAPIN.

Cette Galere lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin; je ne me souvenois pas que viens justement de recevoir cette somme. en ce je ne croyois pas qu'elle dût m'être si-tôt rendue. Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller, & dans ses transports il fait aller son bras à côté & d'autre, & Scapin le sien pour avoir la bourse. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un scelerat.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Un infame.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GERONTE.

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Et que si jamais je l'attrape, je l'aurai me venger de lui.

SCA-

Oui.

GERONTE *remet la bourse dans sa poche, & s'en va.*

Va, va vite requerir mon fils.

SCAPIN *allant après lui.*

Hola, Monsieur?

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah, c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le voi bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere? Ah
maudite Galere! Traître de Turc, à tous les Dia-

SCAPIN.

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui
ai remis; mais il n'est pas quitte envers moi, &
il veut qu'il me paye en une autre monnoye l'in-
jure qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCENE VIII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

[E]st bien, Scapin, as-tu réussi pour moi dans
ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour
de sa peine où il est?

SCAPIN.

Voilà deux cens pistoles que j'ai tirées de votre

370 LES FOURBERIES DE SCAPIN.
OCTAVE.

Ah que tu me donnes de joye!

SCAPIN.

Pour vous je n'ai pû faire rien.

LEANDRE *va et s'en aller.*

Il faut donc que j'aie mourir, & je n'ai qu'à
faire de vivre, si Zerbinette m'est ôcée!

SCAPIN.

Hola, hola, tout doucement. Comme dis-je
vous allez vite!

LEANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE *revient.*

Ah tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettiez
une petite vengeance contre votre pere pour le
qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons - en promptement acheter celle que
dore.

Fin du second Acte.

ACT

ACTE III.

SCENE I.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN,
SILVESTRE.

SILVESTRE.



Ui, vos amans ont arrêté entr'eux que vous fussiez ensemble; & nous nous acquitons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agreable. Je reçois joye une compagne de la sorte; & il ne tien-
as à moi que l'amitié qui est entre les person-
ne nous aimons, ne se répande entre nous.

ZERBINETTE.

Accepte la proposition, & ne suis point person-
reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Sur l'amour, c'est une autre chose; on y court
au plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

vous l'êtes, que je croi, contre mon Maître
tenant; & ce qu'il vient de faire pour vous
vous donner du cœur pour répondre comme
à la passion.

ZERBINETTE.

ne m'y fie encore que de la bonne sorte; &
est pas assez pour m'assurer entierement, que
il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans
je ris; mais tout en riant, je suis serieuse sur
certains chapitres; & ton Maître s'abusera, s'il
qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir
à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de
nt, & pour repondre à son amour de la manie-
il souhaite; il me faut un don de la foi qui soit

372 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve
nécessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend
vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'au-
rois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il
avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le
dites; mais du côté du père, j'y prévoi des empê-
chemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIACINTE.

La ressemblance de nos destins doit contribuer
encore à faire naître notre amitié; & nous
voyons routes deux dans les mêmes allarmes, &
tes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous sçavez
de qui vous êtes née; & que l'appui de vos parents
que vous pouvez faire connoître, est capable de
justifier tout, peut assurer votre bonheur, & faire
donner un consentement au mariage qu'on me
fait. Mais pour moi je ne rencontre aucun secours
dans ce que je puis être, & l'on me voit dans
état qui n'adoucir pas les volontez d'un père
ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne
peut point par un autre parti celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas
ce qu'on peut le plus craindre. On se peut natu-
rellement croire assez de mérite pour garder sa con-
science; & ce que je vois de plus redoutable dans ces
affaires, c'est la puissance paternelle, &
de qui tout le mérite ne sert de rien.

HIACINTE.

Helas! pourquoi faut-il que de justes inclinaisons
se trouvent traversées! La douce chose que l'on
aime, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ce

ables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez; la tranquillité en amour est si calme désagréable. Un bonheur tout uni nous vient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la vie; & les difficultés, qui se mêlent aux choses, réchauffent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, l'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont t'es avisé pour tirer de l'argent de ton Vieillard amoureux. Tu sais qu'on ne perd point sa peine, lorsqu'on me fait un conte, & que je le paye assez bien, & la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi-bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont vais goûter le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SILVESTRE.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui, mais c'est moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de t'attirer une vengue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, & que tu en disposeras comme il te plaira.

374 LES FOURBÉRIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Ces sortes de perils ne m'ont jamais arrêté, & je hais ces cœurs pusillanimes, qui pour trop prévoir les suites des choses n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bien-tôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de se trahir moi même, & de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCENE II.
GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HE bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Vôtre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le peril le plus grand du monde, & je voudrois pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frere de cette personne qu'Ostave a épousée croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse plus fort à faire rompre leur mariage, & dans cette pensée il a résolu hautement de décharger son espoir sur vous, & vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme la

ils cherchent de tous les côtez, & demandent de nouvelles. J'ai vû même deçà & delà des Soldats de la Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne faut aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne sai pas, Monsieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, &c... Attendez.

Il se retourne, & fait semblant d'aller voir au bout du Theatre s'il n'y a personne.

GERONTE *en tremblant.*

H !

SCAPIN *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Je saurois-tu trouver quelque moyen pour m'en tirer de peine ?

SCAPIN.

Je m'en imagine bien un ; mais je courrois risque de me faire assommer.

GERONTE.

Oh, Scapin, montre-moi serviteur zélé. Ne abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous, qui ne me permettrait pas de vous laisser sans secours.

GERONTE.

Qu'en feras-tu récompense, je t'affure, & je te propose ce habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que je me suis reu fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous mettiez dans ce sac, & que...

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

H !

SCAPIN

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, & je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusques dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. *Il part.*
Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Eh?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapez. Mettez-vous bien jusqu'au fond, & sur tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un Spadassin qui vous cherche. *En contrefaisant sa voix.* Quoi, je n'aurai pas l'avantage de tuer ce Geronte, & quelqu'un par curiosité ne m'enseignera pas où il est! *A Geronte, en sa voix ordinaire.* Ne branlez pas. *Reprenant son contrefait.* Cadédis, jé lé trouverai, s'é cachât-il au centre de la terre. *A Geronte, avec son ton naturel.* Ne vous montrez pas. *Tout le langage Gascon est posé de celui qu'il contrefait, & le reste de lui.* L'homme au sac. Monsieur. Jé té vaille un Louie m'enseigne où peut être Geronte. Vous cherchez le Seigneur Geronte? Oui mordi jé lé cherche. Pour quelle affaire, Monsieur? Pour quelle affaire? Oui. Jé beaux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de bâton. Oh, Monsieur, les coups de bâton ne donnent point à des gens comme lui, & ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. Qui, cé fait Geronte, cé maraut, cé velître? Le Seigneur G

COMEDIE. 377

te, Monsieur, n'est ni fat, ni maraut, ni bell-
 , & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'au-
 façon. Comment, tu mé traites à moi, avec
 te hauteur ? Je défens, comme je dois, un hom-
 d'honneur qu'on offense. Est-ce que tu es des
 s de cé Geronte ? Oui, Monsieur, j'en suis. Ah,
 dis-tu es de ses amis, à la vonne heure. // *don-
 plusieurs coups de bâton sur le sac.* Tien. Voilà ce
 jé te vaille pour lui. Ah; ah, ah! Ah, Monsieur.
 ah, Monsieur, tout beau! Ah! doucement, ah,
 ah. Va, porte lui cela de ma part. Adieu.
 Diable soit le Gaseon.

*Il en se plaignant, & remuant le dos; comme s'il
 repç les coups de bâton.*

GERONTE *mettant la tête hors du sac.*

h, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

h, Monsieur, je suis tout moulu, & les épan-
 te sont un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

nni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frap-

GERONTE.

veux-tu dire? j'ai bien senti les coups, &
 ns bien encore.

SCAPIN.

n, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton
 été jusques sur vos épaules.

GERONTE.

devois donc te retirer un peu plus loin, pour
 rgner...

SCAPIN *lui remet la tête dans le sac.*

nez garde. En voici un autre qui a la mine
 stranger. *Cet endroit est de même que celui du
 , pour le changement de langage, & le jeu de
 .* Parti moi courir comme une Basque, &
 e pouvre point troufair de tout le jour si ti-
 Gironte! Cachez-vous bien. Dites moi un
 us, montfir l'homme, s'il ve plaît, sous sa
 int où l'est sy Gironte, que moi chercher?

Non!

Non, Monsieur, je ne sai point où est Geronte. Dites-moi le sçavez franchement, moi ly sçavez grand chose à lui. L'est seulement, pour ly donner un petite régale sur le dos d'un douzaine coups de bastonne, & de trois ou quatre petits coups d'épée au trāsferade son poitrine. Je suis surs, Monsieur, que je ne sai pas où il est. Il semblerait que j'y ferois remuer quelque chose dans le sac. Pardonnez-moi, Monsieur. Ly est assurément que l'histoire-là retiens. Ruint du tout Monsieur. Il faisoit envie de donner ain coup d'épée dans le sac. Ah, Monsieur, gardez-vous en bien. Montrez-moi un peu sçavez, ce que c'est être-là. Tout-beau, Monsieur. Quement, tout-beau? Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. Et moi je le ferois, moi. Vous ne le verrez point. Ah, de badinamente. Ce sont bastons qui m'appartiennent. Montrez-moi sçavez, te dis-je. Je n'en ferois rien. Toi ne faire rien? Non. Moi pailler de bastonne dessus les épaules de toi. Je me moque de cela. Ah! toi faine le treole! Ah! ah! ah! ah! Monsieur, ah, ah, ah, ah. Jusqu'au revoir; l'est là un petit leçon pour lui apprendre à toi à parler insolentement. Ah! Peste soit du Baragouineux.

GERONTE *sortant sa tête du sac.*

Ah! je suis roûé.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN *lui ramenant sa tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demie douzaine de bastons ensemble. Il nous en faut plusieurs pour ensemble. Allons, tâchons à trouver ce Geronte. Cherchons par tout. N'épargnons point nos peines. Visons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visons tout. Furetons tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. Cachez-vous bien. Ah, car voici son valet. Allons, coquin, il faut que nous enseignions où est ton Maître. Eh, Messieurs.

traitez point. Allons, di-nous où il est, Par-
Monsieur. Expédions. Dépêchez vite. Fort. Eh,
sieurs, doucement. Geronte met doucement la tête
dans le sac, & aperçoit la fourberie de Scapin. Si
je ne vous fais trouver son Maître tout-à-l'heure,
j'aimerais mieux souffrir toute chose, que
vous découvriez mon Maître. Nous allons t'as-
surer. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tu as en-
d'être barm. Ah tu en veux tâter? Voilà. Oh!
il est prêt de frapper, Geronte sort du sac, &
in s'enfuit.

GERONTE.

ah infâme! ah traître! ah scelerat! C'est ainsi
tu m'assassines!

SCÈNE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE.

H, ah, je veux prendre un peu l'air.

GERONTE.

Je me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE.

H, ah, ah, ah, la plaisante histoire, & la bon-
ne que ce vieillard.

GERONTE.

n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez
rien d'en dire.

ZERBINETTE.

Quoi? que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous mo-
quer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

ZER-

LES FOURB. DE SCAPIN,
ZERBINETTE.

Comment? qui songe à se moquer de vous?
GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & j'en ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est possible que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en tirer un peu de l'argent.

GERONTE.

Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous m'en direz assez disposée à vous dire l'affaire, & j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je fais.

GERONTE.

Jé vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand-chose à vous la dire: & c'est une aventure qui n'est pas pour être long-temps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, & qui rodant de province en province, se mêlent de dire les bonnes fortunes, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette Ville, un jeune homme me vint chercher pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui étoient qu'il n'y avait rien à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disaient leurs affaires sont faites: mais il trouva une femme qui lui fit un peu corriger ses premières pensées, & fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient compagnie, & il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire est que mon Amant se trouvoit dans l'état où l'on se trouve très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent; & il a un

i, quoique riche, est un avaricieux fiellé, le plus homme du monde Attendez. Ne me saurois-je tirer de son nom ? Haye. Aidez moi un peu. Ne z-vous mèn nommer quelqu'un de cette Ville qui soit connu pour être avare au dernier point ?

GERONTE.

1.

ZERBINETTE.

à son nom du rond... ronte. Or... Oron... Geronte; oui Geronte, justement, voilà le vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je suis venu à notre conte, nos gens ont voulu qu'il partit de cette Ville; & mon Amant a perdu faute d'argent, si pour en tirer de l'argent, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je ne puis que vous le dire. Il s'appelle Scapin; c'est un homme comparable, & il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE.

coquin que tu es!

ZERBINETTE.

c'est le stratagème dont il s'est servi pour attraper dupe. Ah, ah, ah. Je ne saurois m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, il est allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, il lui a dit, qu'en se promenant sur le Port de son fils, hi, hi, ils avoient vu une Galère Turque sur laquelle on les avoit invité d'entrer. Qu'un jeune homme y avoit donné la collation. Ah. Que tous les mangeoient, on avoit mis la Galère en mer, & le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un canot, avec ordre de dire au père de son Maître qu'il enverroit son fils en Alger, s'il ne lui donnoit tout-à-l'heure cinq cens écus; ah, ah, ah. Mon ladre, mon vilain, dans de si furieuses anxiétés, & la tendresse qu'il a pour son fils, fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cens écus son fils lui demande, sont justement cinq cens écus le poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ne puis-je pas se résoudre à tirer cette somme de sa poche, & la peine qu'il souffre, lui fait

321 LES POURB. DE SCAPIN,
 fait trouver cent moyens ridicules pour rendre
 son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la justice
 en mer après la Galère du Turc. Ah, ah, ah. Il obli-
 gite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son
 fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il s'imagi-
 ne de donner, Ah, ah, ah. Il abandonne, pour
 faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vœux.

Ah, ah, ah. Les
 vœux ! l'impertinence
 de l'alexion est donc
 si aisée que diable !
 cette Galère ! Tu
 vas dévorer, en
 vain. Mais il
 a mon conte, &c.

SCÈNE III.

Je dis que le jeune homme est un pendeur, un
 folent, qui sera puni par son père du royaume
 qu'il a fait. Quel'Egyptienne est une mal-avisée, une
 impertinente, de dire des injures à un homme de
 bien, qui saura lui apprendre à venir ici débiter
 les enfans de famille ; Et que le valet est un
 lâche, qui sera par Geronte envoyé au gibet
 qu'il soit demain.

SCÈNE IV.

SILVESTRE, ZERBINETTE.

SILVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez ?
 Vous bien que vous venez de parler à
 de votre amant ?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, &c je me suis
 à lui-même sans y penser, pour lui conter
 tout.

SILVESTRE.

Comment son histoire ?

ZERBINETTE.

Oui, j'étois toute remplie du conte, &c je
 de le redire. Mais qu'importe ? sans plus

ne voi pas que les choses pour nous en puissent
être si pis, ni mieux.

S I L V E S T R E.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'est a-
voir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire
les propres affaires.

Z E R B I N E T T E.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre?

S C E N E V.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Hola, Silvestre.

S I L V E S T R E.

Rentrez dans la maison. Voilà mon Maître qui
n'appelle.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordez, coquins; vous
vous êtes accordez, Scapin, vous & mon fils, pour
ne fourber; & vous croyez que je l'endure?

S I L V E S T R E.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je
n'en lave les mains, & vous assure que je n'y
rempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous ver-
rons cette affaire, & je ne prétens pas qu'on me
fasse passer la plume par le bec.

S C E N E V I.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH, Seigneur Argante, vous me voyez ac-
cablé de disgrâce.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement hor-
rible.

G E.

384 LES FOURB DE SCAPIN,
GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cens pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je pretens faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE.

Plaise au Ciel, que dans tout ceci je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'esperance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a long-temps de Tarrente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarrente, & ne vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous.

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela, & des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que voi-je?

SCENE VII.

NERINE, ARGANTE, GERONTE,
SILVESTRE.

GERONTE.

AH te voilà, Nourrice.

NERINE *se jettant à ses genoux.*

Ah, Seigneur Pandolphe! que...

GERONTE.

Appelle-moi Geronté, & ne te fers plus de ce nom. Les raisons ont cessé, qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles & d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où est ma fille, & sa mere?

NERINE.

Votre fille, Monsieur, n'est pas loind'ici. Mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où faute de vous rencontrer je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée!

NERINE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

Tom. III.

Rrr

CE-

**386 LES FOURBERIES DE SCAPIN ;
GERONTE.**

Méne-nous , méne-nous promptement où elle est.
NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.
GERONTE.

Passé devant. Suivez-moi , suivez-moi , Seigneur
Argante.

SILVESTRE.

Voilà une aventure qui est tout-à-fait surprenante !

S C E N E V I I I .

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HE bien, Silvestre , que font nos gens ?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un , que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du Seigneur Geronte ; & le hazard a fait , ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis , c'est que les deux Vieillards font contre toi des menaces épouvantables , & sur tout le Seigneur Geronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi ; les fils se pourroient bien accommoder avec les peres , & toi demeurer dans la masse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire , je trouverai moyen d'apaiser leur courroux , &c....

SILVESTRE.

Retire-toi , les voilà qui sortent.

SCE.

SCENE IX.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE,
NERINE, HIACINTE.

GERONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joye
auroit été parfaite, si j'y avois pû voir vô-
tre Mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCENE X.

OCTAVE, ARGANTE, GERONTE,
HIACINTE, NERINE, ZERBI-
NETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec
nous de l'heureuse aventure de votre maria-
ge. Le Ciel...

OCTAVE *sans voir Hiacinte.*

Non, mon pere, toutes vos propositions de ma-
riage ne serviront de rien. Je dois lever le masque
avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui; mais tu ne fais pas...

OCTAVE.

Je sçai tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Jeteveux dire que la fille du Seigneur Geronte...

OCTAVE.

La fille du Seigneur Geronte ne me sera jamais
de rien.

GERONTE.

C'est elle...

Rrr 2

OC-

338 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
OCTAVE.

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE.

Écoutez...

OCTAVE.

Non, t'ai-toi, je n'écoute rien.

ARGANTE.

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plutôt, que de quitter mon aimable Hiacinte. *Traversant le Theatre pour aller à elle.* Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit toujours sa pointe!

HIACINTE.

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE.

Ah, mon pere, je vous demande par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez: Elle a un merite, qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même?

ZÉRBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurais pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous, & je ne vous connoissois que de réputation.

GERONTE.

Comment, que de réputation?

HIA-

HIACINTE.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle, n'a rien de criminel, & je répons de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaffe mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de Couteuse.

S C E N E X I.

LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE,
ZERBINETTE, ARGANTE, GERONTE,
SILVESTRE, NERINE.

LEANDRE.

MOn pere, ne vous plaignez pas que j'aime une inconnue sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Helas ! à voir ce brasselet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Votre fille ?

ARGANTE.

Oui, ce l'est, & j'y voi tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chere fille...

HIACINTE.

O Ciel ! que d'avantures extraordinaires !

S C E N E XII.

CARLE, LEANDRE, OCTAVE, GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, SILVESTRE, NERINE.

CARLE.

AH, Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoi ?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GERONTE.

C'est un coquin, que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de Tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, & découvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il ?

CARLE.

Le voilà.

S C E N E D E R N I E R E.

SCAPIN, CARLE, GERONTE, ARGANTE, &c.

SCAPIN apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé.

A Hi, ahi, Messieurs, vous me voyez... Ahi, vous me voyez dans un étrange état... Ahi. Je n'ai pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées.

Ahi.

Ahi. Oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Geronte. Ahi.

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN.

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de bâton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

C'a été une temerité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GERONTE.

Mon Dieu tai-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Helas, quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GERONTE.

Eh oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah, Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

Rrr 4

GE-

191 LES FOURBES DE SCAPIN, COMEDIE.

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchapes.

SCAPIN.

Ahi, ahi. Voilà mes foiblesses qui me repoussent.

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de notre joy, il faut lui pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi qu'on me porte au bout de la table, attendant que je meure.

F I N.

P S I C H E,

TRAGEDIE-BALLET,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Représentée pour le Roi dans la grande Salle des Machines du Palais des Tuilleries en Janvier, & durant tout le Carnaval de l'année 1670.

Par la Troupe du Roi.

Et donnée au Public sur le Theatre de la Salle du Palais Royal, le 24. Juillet 1671.

Rrr 5

A U L E C T E U R.

Cet Ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Qui-
nant a fait les paroles qui s'y chantent en Musi-
que, -à la reserve de la plainte Italienne. M. Molère
a dressé le plan de la Piece, & réglé la disposition,
où il s'est plus attaché aux beautez & à la pompe du
Spectacle, qu'à l'exakte regularité. Quant à la versi-
fication, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le
Carnaval approchoit, & les ordres pressans du Roi, qui
se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs
fois avant le Carême, l'ont mis dans la nécessité de
souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prolo-
gue, le premier Acte, la premiere Scene du Second &
la premiere du Troisième, dont les Vers soient de lui.
M. Corneille l'aîné a employé une quinzaine au reste;
& par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans
le temps qu'elle l'avoit ordonné.

A C T E U R S.

JUPITER.

VENUS.

L'AMOUR.

ÆGIALE.

PHAENE. } Graces.

PSICHE.

LE ROI, Pere de Psiché.

AGLAURE,

CIDIPPE.

} Sœurs de Psiché.

CLEOMENE. } Princes Amans de Psiché.

AGENOR,

LE ZEPHIRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

100

100

100

100

PSICHÉ,

TRAGÉDIE-BALLET.

tro,
, d

Ver-
da-
dait
des
des
pour

tte,

tte,
nisi,
aux

l les
, &

nt.

ye+

Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une Entrée de Ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nymphes. Après laquelle, Vertumne & Palamon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALAMON.

Voici la Reine des Belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Ils repètent ensemble ces derniers Vers.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse,
Languissons puis qu'il le faut.

PALAMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palamon, par ce Menuet; & les autres Divinités mêlent leurs Danses.

Est-on sage
Dans le bel âge,

Est-on sage
De n'aimer pas?

Que sans cesse,

L'on se presse.

De goûter les plaisirs ici bas :

La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il desarme;
L'Amour charme,
Cedons lui tous:
Nôtre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups:
Quelque chaîne
Qu'un Amant prenne,

La liberté n'a rien qui soit si doux.

*Venus descend du Ciel dans une grande Machine avec
l'Amour son fils, & deux petites Graces, nommées
Egiale & Phaéne, & les Divinités de la Terre &
des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix,
& continuent par leurs Danses de lui témoigner la joye
qu'elles ressentent à son abord.*

CHOEUR DE TOUTES LES
Divinités de la Terre. & des Eaux.

NOus goûtons une Paix profonde;
Les plus doux Jeux sont ici bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS dans sa Machine.

CEssez, cessez pour moi tous vos chants d'al-
legresse:
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage, qu'ici votre bonté m'adresse,
Doit être réservé pour de plus doux appas.

C'est une trop vieille méthode

De me venir faire sa cour;

Toutes les choses ont leur tour,

Et Venus n'est plus à la mode.

Il est d'autres attraits naissans,

Où l'on va porter ses encens:

Pêché, Pêché la belle, aujourd'hui tient ma place,

Déjà tout l'Univers s'empresse à l'adorer ;

Et c'est trop que dans ma disgrâce

Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.

On ne balance point entre nos deux merites,

A quitter mon parti tout s'est licentié,

Et du nombreux amas de Graces favorites,

Dont je traînois par tout les soins & l'amitié,

Il ne m'en est resté que deux des plus petites,

Qui m'accompagnent par pitié.

Souffrez que ces demeures sombres

Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,

Et me laissez parmi leurs ombres

Cacher ma honte & ma douleur.

*Flora & les autres Deïtës se retirent, & Venus sort
sa suite sort de sa Machine.*

Æ G I A L E.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,

Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler ;

Nôtre respect veut se taire,

Nôtre zele veut parler.

V E N U S.

Parlez ; mais si vos soins aspirent à me plaire ;

Laissez tous vos conseils pour une autre saison ;

Et ne parlez de ma colere,

Que pour dire que j'ai raison.

C'étoit-là, c'étoit-là la plus sensible offence,

Que ma Divinité pût jamais recevoir ;

Mais j'en aurai la vengeance,

Si les Dieux ont du pouvoir.

P H A E N E.

Vous avez plus que nous de clarté, de sagesse ;

Pour juger ce qui peut être digne de vous :

Mais pour moi j'aurois crû qu'une grande Déesse

Devroit moins se mettre en courroux.

V E N U S.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.

Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant ;

Et si je n'étois pas dans ce degré suprême,

Le dépit de mon cœur seroit moins violent.

Moi la fille du Dieu qui lance le Tonnerre,

Mere du Dieu qui fait aimer ;

Moi les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre ;

Es

Et qui ne suis venuë au jour que pour charmer;
 Moi, qui par tout ce qui respire
 Ai vû de tant de vœux encenser mes Autels,
 Et qui de la beauté, par des droits immortels,
 Ai tenu de tout temps le souverain Empire;
 Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtés
 Au point de me céder le prix de la plus belle,
 Et me voi ma victoire & mes droits disputés

Par une chetive mortelle!
 Et ridicule excès d'un fol entêtement
 Jusqu'à m'opposer une petite fille!
 Sur ses traits & les miens j'effluirai constamment
 Un temeraire jugement?

Et du haut des Cieux, où je brille,
 Entendrai prononcer aux mortels prévenus,
 Elle est plus belle que Venus?

ÆGIALE.

Qu'il à comme l'on fait, c'est le filé des hommes;
 Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

PHAENE.

Ils ne sauroient louer dans le siècle où nous sommes;
 Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Quoi! que de ces trois mots la rigueur insolente
 Venge bien Jänon & Pallas,

Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
 Que la fameuse Pomme acquit à mes appas?

Les voi s'applaudir de mon inquiétude,
 Fester à toute heure un ris malicieux,

D'un fixe regard chercher avec étude

Ma confusion dans mes yeux.

Sur ta triomphante joye, au fort d'un tel outrage;

Il me semble venir dire, insultant mon courroux,

Monte, vante, Venus, les traits de ton visage;

Qu'ils jugeront d'un seul tu l'emportas sur nous;

Mais par le jugement de tous

Une simple mortelle a sur toi l'avantage.

Quoi! ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur;

Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,

C'est trop de surcroît à ma vive douleur,

Que le plaisir de mes Rivaless.

Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,

Et

Et si jamais je te fus chere,
 Si tu portes un cœur à sentir le dépit,
 Qui trouble le cœur d'une mere,
 Qui si tendrement te cherit,
 Employe, employe ici l'effort de ta puissance
 A soutenir mes interêts,
 Et fais à Pſiché par tes traits
 Sentir les traits de ma vengeance.
 Pour rendre son cœur malheureux,
 Pns celui de tes traits le plus propre à me plaindre
 Le plus empoisonné de ceux
 Que tu lances dans ta colere;
 Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel
 Fai que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
 Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
 D'aimer & n'être point aimée.

L' A M O U R.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
 On m'impute par tout mille fautes commises,
 Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
 Que l'on dit de moi chaque jour.
 Si pour servir vôtre colere...

V E N U S.

Va, ne resiste point aux souhaits de ta mere,
 N'applique les raisonnemens
 Qu'à chercher les plus prompts momens
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
 Pars; pour toute réponse à mes empressements,
 Et ne me revoi point que je ne sois vengée.
L'Amour s'envole & Venus se retire avec les Graces.
La Scene est changée en une grande Ville, où l'on découvre des deux côtez des Palais & des Maisons de differens Ordres d'Architecture.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

L est des maux , ma sœur , que le
silence aigrit :
Laissons , laissons parler mon cha-
grin & le vôtre ,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le-cuisant dépit :

Nous nous voyons sœurs d'infortune ,
la vôtre & la mienne ont un si grand rapport ,
e nous pouvons mêler toutes les deux en une ;
Et dans nôtre juste transport ..
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de nôtre sort.
Quelle fatalité secrète ,
Ma sœur , soumet tout l'Univers
Aux attraits de nôtre Cadette !
Et de tant de Princes divers ,
Qu'en ces lieux la fortune jette ,
N'en présente aucun à nos sens
i, voir de toutes parts , pour lui rendre les armes ,
Les cœurs se précipiter ,
Et passer devant nos charmes ,
Sans s'y vouloir arrêter !
Quel sort ont nos yeux en partage ,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux ,
De ne jouir d'aucun hommage ,
ni tous ces tributs de soupirs glorieux ,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux ?
il pour nous , ma sœur , de plus rude disgrâce
de voir tous les cœurs mépriser nos appas ,
'heureuse Pſiché jouir avec audace
ne foule d'Amans attachez à ses pas ?

Ah! ma sœur, c'est une aventure
 A faire perdre la Raison ;
 Et tous les maux de la nature
 Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moi j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
 Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché ;
 Contre un pareil malheur ma constance est sans re-
 mes.

Toujours à ce chagrin mon esprit attaché,
 Me tient devant les yeux la honte de nos charmes
 Et le triomphe de Psiché.

La nuit il m'en repasse une idée éternelle,
 Qui sur toute chose prévaut ;

Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
 Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle
 Dans mon esprit aussi-tôt
 Quelque songe la rappelle,
 Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voilà mon martyre,
 Dans vos discours je me voi,
 Et vous venez-là de dire
 Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
 Quels charmes si puissans en elle sont épars,
 Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
 L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?

Que voit-on dans sa personne,
 Pour inspirer tant d'ardeurs ?
 Quel droit de beauté lui donne
 L'empire de tous les cœurs ?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse
 On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;
 Mais lui cede-t-on fort pour quelque peu d'aine
 Et se voit-on sans appas ?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?
 N'a-t-on point quelques traits, & quelques ap-
 mens,

Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quel-
 que taille,

TRAGÉDIE-BALLET. 409

ouvoir dans nos fers jeter quelques Amans?
Ma sœur, faites-moi la grace
De me parler franchement.
-je faite d'un air, à vôtre jugement,
mon mérite au sien doit céder la place;
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma sœur? nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai long-temps,
Et sans vous donner d'encens;
Vous me parutes plus belle.
s moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flater,
t-ce des visions que je me mets en tête,
nd je me croi taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

s, ma sœur, vous avez, sans nul déguisement,
it ce qui peut causer une amoureuse flamme;
moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame,
Et je serois vôtre Amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

à vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous
deux,
à ses premiers regards les cœurs rendent les
armes,
que d'aucun tribut de soupirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
du nombre d'Amans qu'elle tient sous ses loix;
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE.

rr moi je la devine, & l'on doit presumer
il faut que là dessous soit caché du mystère:
Ce secret de tout enflâmer
est point de là nature un effet ordinaire;
Art de la Thessalie entre dans cette affaire,

Et

Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps defarmé de rigueur;
Des regards caressans que la bouche seconde;
Un souris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.

Nôtre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiens
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,
Vouloient voir d'un Amant la constance éprouvée
De tout ce noble orgueil, qui nous seyoit si bien
On est bien descendu dans le siècle où nous sommes,

Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienfiance,
Qu'aucun Amant, ma sœur, à nous ne veut venir
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de nôtre sexe, & de nôtre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit.
L'esperoir, plus que l'amour, est ce qui les attire
Et c'est par là que Piché nous ravit

Tous les Amans qu'on voit sous son empire
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienfiances,
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, & nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux Princes qui sont les derniers arrivés.
Ils sont charmans, ma sœur, & leur personne

rière

Me... Les avez-vous observez?

CIDIPPE.

ma sœur, ils sont faits tous deux d'une manière,

non ame... Ce sont deux Princes achevez.
 ouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse,
 Sans se faire deshonneur.

CIDIPPE.

ouve que sans honte une belle Princesse
 Leur pourroit donner son cœur.

SCENE II.

CLEOME NE, AGENOR, AGLAURE,
 CIDIPPE.

AGLAURE.

Les voici tous deux, & j'admire
 Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
 Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
 z-vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CLEOME NE.

On nous faisoit croire qu'ici
 inceste Pſiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous ?
 is ne les voyez ornez de sa presence ?

AGENOR.

eux peuvent avoir des charmes assez doux ;
 nous cherchons Pſiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
 doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLEOME NE.

Le motif est assez puissant,
 ie notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

roit trop à nous, que de nous informer
 cret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEO-

Nous ne prétendons point en faire de mystère;
 Aussi bien malgré nous paroîtroit-il au jour,
 Et le secret ne dure guere,
 Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
 Que vous aimez Psiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soumis à son empire,
 Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
 Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vrai que la chose est rare;
 Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle
 Et n'y trouvez-vous point à separer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'
 A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on a
 l'âme?

Choisit-on qui l'on veut aimer?

Et pour donner toute son ame,

Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,

On suit dans une telle ardeur

Quelque chose qui nous attire;

Et lorsque l'amour touche un cœur,

On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité je plains les fâcheux embarras

Où je voi que vos cœurs se mettent;

Vous aimez un objet dont les rians appas

Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent

Et son cœur ne vous tiendra pas

Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

Poix qui vous appelle au rang de ses Amans,
 uvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
 est pour effuyer de très-fâcheux momens,
 les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

clair discernement de ce que vous valez
 fait plaindre le sort où cet amour vous guide à
 vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
 c autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
 s pouvez de l'amour sauver votre amitié;
 on voit en vous deux un mérite si rare,
 un tendre avis veut bien prévenir par pitié
 Ce que votre cœur se prépare.

CLEOMENE.

avis genereux fait pour nous éclater
 Des bontez qui nous touchent l'ame;
 s le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame;
 De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

re illustre pitié veut en vain nous distraire
 n amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
 que nôtre amitié, Madame, n'a pas fait,
 Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

aut que le pouvoir de Piché... La voici.

S C E N E III.

PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE,
 CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

Tenez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête;

AGLAURE.

parez vos attraits à recevoir ici
 triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

s Princes ont tous deux si bien senti vos coups,
 à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSI-

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
 Je ne me croyois pas la cause,
 Et j'aurois crû toute autre chose,
 En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naissance,
 A pouvoir meriter leur amour & leurs soins,
 Ils nous favorisent au moins
 De l'honneur de la confiance.

CLEOMENE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
 Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
 Mais tant de vœux près du trépas
 Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
 Que vous êtes réduite à ne les punir pas
 Des foudres de votre colere.

Vous voyez-en nous deux amis,
 Qu'un doux rapport d'humeurs fut joindre
 L'enfance;

Et ces tendres liens se sont vus affermais
 Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
 Du destin ennemi les affaurs rigoureux,
 Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,
 Par d'illustres éclats de mutuels offices,
 Ont de nôtre amitié signaté les beaux nœuds:
 Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
 Son grand triomphe est en ce jour,
 Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
 Que de se conserver au milieu de l'amour.
 Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
 Aux loix qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux
 Elle vient d'une douce & pleine déference
 Remettre à vôtre choix le succès de nos feux;
 Et pour donner un poids à nôtre concurrence,
 Qui des raisons d'Etat entraîne la balance
 Sur le choix de l'un de nous deux,
 Cette même amitié s'offre sans repugnance
 D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
 Que sous vôtre heureux choix nous nous offrons
 D'unir,

Nous

Nous voulons faire à nôtre flâme

Un secours pour vous obtenir.

Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre Père

Nous nous sacrifions vous deux,

N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;

Et c'est au plus heureux faite un don nécessaire

D'un pouvoir, dont le malheureux,

Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à
mes yeux

De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiere,

Et vous me le parez tous deux d'une maniere,

Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus precieux.

Vos feux, vôtre amitié, vôtre vertu suprême,

Tout me relève en vous l'offre de vôtre foi,

Et j'y vois un merite à s'opposer lui-même.

A ce que vous voulez de moi.

Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je defere

Pour entrer sous de tels liens;

Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un pere,

Et mes cœurs ont des droits qui vont devant les miens.

Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,

Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,

Et toute mon estime, entre vous suspendue;

Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.

A l'ardeur de vôtre poursuite

Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;

Mais c'est parmi tant de merite

Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un

cœur pour vous.

De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée,

A l'effort de vôtre amitié;

Et j'y voi l'un de vous prendre une destinée

A me faire trop de pitié.

Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour fuit le
vôtre.

Je vous prefererois tous deux avec ardeur;

Mais je n'aurois jamais le cœur

De pouvoir preser l'un de vous deux à l'autre.

A celui que je choisirois,

Ma tendresse seroit un trop grand sacrifice.

Et je m'imputerois à barbare injustice

Le tort qu'à l'autre je ferois.

Où, sur deux vœux babilz de trop de grandeur d'ame

Pour en faire aucun malheureux.

Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme

Le moyen d'être heureux tous deux.

Si votre cœur me considère

Assez pour me souffrir de disposer de vous,

J'ai deux sœurs capables de plaire,

Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,

Et l'amitié me rend leur personne assez chère,

Pour vous souhaiter leurs époux.

C L E O M E N E.

Un cœur dont l'amour est extrême

Peut-il bien consentir, hélas!

D'être donné par ce qu'il aime?

Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas

Nous donnons un pouvoir suprême,

Disposez-en pour le trépas,

Mais pour une autre que vous-même

Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

A G E N O R.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage

Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,

Que les restes d'une autre ardeur.

Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,

Pour aspirer à cet honneur.

Où votre bonté nous appelle,

Et chacune mérite un cœur

Qui n'ait soupiré que pour elle.

A G L A U R E.

Il me semble, sans nul courroux,

Qu'avant que de vous en défendre,

Princes, vous deviez bien attendre

Qu'on se fût expliqué sur vous.

Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?

Et lors qu'on parle ici de vous donner à nous,

Savez-vous si l'on veut vous prendre?

C I D I P P E.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens,

Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,

Et qu'on ne peut avoir qu'à son propre mérit.

La conquête de ses Amans.

PSICHE'.

J'ai crû pour vous, mes sœurs, une gloire assez
grande.

Si la possession d'un mérite si haut....

SCENE IV.

LYCAS, PSICHE', AGLAURE, CIDIPE,
CLEOMENE, AGENOR.

AH, Madame! LYCAS.

PSICHE'.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roi....

PSICHE'.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE'.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSICHE'.

Helas! que pour le Roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous ; c'est vous que l'on
doit plaindre.

PSICHE'.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,

De savoir que je n'aye à craindre que pour moi.

Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,

Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa
bouche

Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHE'.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

S C E N E V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

SI ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
 Dis-nous quel grand malheur nous couvre
 d'une tristesse.

LYCAS.

Helas! ce grand malheur dans la Cour répandu,
 Voyez-le vous-même, Princesse,
 Dans l'Oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
 Voici ses propres mots, que la douleur, Mademoiselle,
 A gravez au fond de mon ame.

Que l'on ne pense nullement

*A vouloir de Psiché conclure l'hyménée,
 Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
 En pompe funebre menée,
 Et que de tons abandonnée,*

Pour épouse elle attende en ces lieux constamment

Un Monstre, dont on a la vie empoisonnée,

Un Serpent, qui répand son venin en tous lieux,

Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.

Après un Arrêt si severe,

Je vous quitte, & vous laisse à juger entre vous,

Si par de plus cruels & plus sensibles coups

Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur culer.

S C E N E VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur,

Où nous voyons Psiché par les Destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que dans mon ame

Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

TTAGÉDIE-BALLET. 413

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.
Allons, le Destin nous envoie
mal que nous pouvons regarder comme un
bien.

PREMIER INTERMEDE.

*A Scene est changée en des Rochers affreux, &
à faire voir en éloignement une Grotte effroyable.
C'est dans ce Desert que Psyché doit être exposée pour
à l'Oracle. Une troupe de personnes affligées y
vient deplorer sa disgrâce. Une partie de cette Trou-
pe témoigne sa pitié par des plaintes touchantes,
par des Chœurs lugubres; & l'autre exprime sa de-
tation par une Danse pleine de toutes les marques d'un
violent desespoir.*

PLAINTES EN ITALIEN,

chantées par une femme desolée,
& deux hommes affligés.

Femme desolée.

DEh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve.
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. Homme affligé.

Ahi dolore!

2. Homme affligé.

Ahi martire!

1. Homme affligé.

Cruda morte!

2. Homme affligé.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta Beltà.

Cieli, stelle, ah crudelrà.

1. Homme affligé.

Com'esser può fra voi, ô Numi eterni,

Chi voglia estinta una Beltà innocente?

Sff 3

AB!

Le poison de l'envie, & les traits de la haine;
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions

D'une ame où la Raison est un peu souverain:
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalitez severes,
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La Raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

P S I C H E'.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte;
Vôtre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous ôtent rien en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs,
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes les douceurs.

L E R O I.

Ah, de mes maux soulagemens frivoles!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console,
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds
Et ne voi point ce qui me reste.

P S I C H E'.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des
Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux
autres.

Ce

Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire ;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Grâces que leur main ne veut plus nous étendre ;

meur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah, cherche un meilleur fondement
Et consolations que ton cœur me présente,
de la fausseté de ce raisonnement
Ne-fai point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Is-tu là me donner une raison puissante,
Et ne me plaindre point de cet Arrêt des Cieux ?
Et dans le procédé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassnante
Ne paroît-elle pas aux yeux ?
l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
l'autre où te reçut mon cœur infortuné ;
connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
présent que mon cœur ne leur demandoit pas.
J'y trouvois alors peu d'appas,
meur en vis sans joye accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
fait de ce présent une douce habitude :
mis quinze ans de soins, de veilles, &c d'étude
A me le rendre précieux ;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
où j'ai renfermé par des soins assidus
les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;
où j'ai de mon ame attaché la tendresse,

SSS

J'en

J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégresse,
La consolation de mes sens abbatus,
Le doux espoir de ma vieillesse.

Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,

Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte.
Sur cet affreux Arrêt dont je souffre l'atteinte?
Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur

Des tendresses de nôtre cœur :

Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre

Que j'en eusse fait tout mon bien ?

Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

P S I C H E.

Seigneur, redoutez la colere

De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

L E R O I.

Après ce coup que peuvent-ils me faire ?

Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

P S I C H E.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes

Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

L E R O I.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes;

Ce m'est assez d'effort que de leur obéir :

Ce doit leur être assez que mon cœur s'abandonne

Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,

Sans prétendre gêner la douleur que me donne

L'épouvantable Arrêt d'un sort si rigoureux.

Mon juste desespoir ne sauroit se contraindre,

Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,

Je veux sentir toujours la perte que je fais,

De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre;

Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer

Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

P S I C H E.

Ah, de grace, Seigneur, épargnez ma faiblesse;

J'ai besoin de confiance en l'état où je suis :

Ne fortifiez point l'excès de mes ennemis

Des larmes de vôtre tendresse;

Seuls ils sont assez forts ; & c'est trop pour mon
cœur.

De mon destin & de vôtre douleur.

LE ROI.

Qui, je dois, t'épargner mon deuil inconsolable.

Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :

Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?

Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;

Une rigueur inévitable

M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.

Adieu, je vais... Adieu.

Ce qui suit, jusqu'à la fin de la Pièce, est de Monsieur de Corneille l'Aîné, à la réserve de la première Scène du troisième Acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.

SCÈNE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

Suivez le Roi, mes sœurs, vous effuiez ses
larmes,

Vous adoucirez ses douleurs,

Et vous l'accableriez d'alarmes,

Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.

Conservez lui ce qui lui reste,

Le Serpent que j'attens peut vous être funeste,

Vous envelopper dans mon sort,

Et me porter en vous une seconde mort.

Le Ciel m'a seule condamnée

A son haleine empoisonnée,

Rien ne sauroit me secourir,

Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage

De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,

De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs ;

D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,

Ou vous accompagner jusques au monument,

Que peut-on se promettre après un tel Oracle?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'est sans obscurité,

On l'entend d'autant moins que mieux on croit
l'entendre,

Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue ;

Où mourir du moins avec vous,

Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

P S I C H E.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,

Qui vous appelle auprès du Roi :

Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,

Vous en savez l'indispensable loi ;

Un père vous doit être encor plus cher que moi.

Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,

Vous lui devez chacune un gendre, & des neveux

Mille Rois à l'envi vous gardent leur tendresse,

Mille Rois à l'envi vous offriront leurs vœux :

L'Oracle me veut seule, & seule aussi je veux

Mourir, si je puis, sans faiblesse.

Où ne vous avoir pas pour témoins toutes deux

De ce que malgré moi la Nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner ?

C I D I P P E.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

P S I C H E.

Non, mais enfin c'est me gêner,

Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.

Daigne ce même Ciel, plus juste & moins severe

Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,

Et que notre amitié sincère

En dépit de l'Oracle & malgré vous espère !

P S I C H E.

Adieu, c'est un espoir, ma Sœur, & des souhaits

Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSICHE' seule.

ENfin seule, & toute à moi-même,
 Je puis envisager cet affreux changement,
 Qui du haut d'une gloire extrême
 Me précipite au monument.
 Cette gloire étoit sans seconde,
 L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du
 monde,
 Tout ce qu'il a de Rois sembloient faits pour m'aimer:
 Tous leurs Sujets me prenant pour Deesse,
 Commençoient à m'accoutumer
 Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
 Leurs soupirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât
 rien,
 Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
 Et j'étois parmi tant de flâmes
 Reine de tous les cœurs, & maîtresse du mien.
 O Ciel, m'auriez-vous fait un crime
 De cette insensibilité?
 Déployez-vous sur moi tant de severité,
 Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
 Si vous m'imposez cette loi,
 Qu'il faille faire un choix pour ne vous pas déplaire,
 Puisque je ne pouvois le faire,
 Que ne le faisiez-vous pour moi?
 Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
 Le mérite, l'amour, &c. Mais que vois-je ici?

SCÈNE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHE'.

CLEOMENE.

DEux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
 Est d'exposer leurs jours pour conserver les
 vôtres.

PSICHE'.

Puis-je vous écomer quand j'ai chassé deux Sœurs?
 Sff 7

Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre?
 Vous livrer au Serpent qu'ici je dois attendre,
 Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands
 cœurs;

Et mourir alors que je meurs;
 C'est accabler une ame tendre,
 Qui n'a que trop de ses douleurs.

A G E N O R.

Un Serpent n'est pas invincible;
 Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars:
 Nous aimons, & l'Amour fait rendre tout possible
 Au cœur qui suit ses étendarts,
 A la main dont lui-même il conduit tous les darts.

P S I C H E'.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate,
 Que tous ses traits n'ont pû toucher?
 Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle é-
 clate,

Et vous aide à m'en arracher?
 Quand même vous m'auriez servie,
 Quand vous m'auriez rendu la vie,
 Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?

C L E O M E N E.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
 Que nous nous sentons animer,
 Nous ne cherchons qu'à satisfaire
 Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer,
 Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
 Il soit capable de vous plaire,
 Et digne de vous enflâmer.

Vivez, belle Princesse; & vivez pour un autre;
 Nous le verrons d'un œil jaloux,
 Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
 Que s'il nous falloit voir le vôtre;
 Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
 Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez à
 nôtre,

Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

P S I C H E'.

Vivez, Princes, vivez, & de ma destinée
 Ne songez plus à rompre, ou partager la loi:
 Je croi vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi.

Le Ciel m'a seule condamnée.

Je pense ouïr déjà les mortels siffler,

De son Ministre qui s'approche;

Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens;

Et maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,

Elle me le figure au haut de cette Roche;

J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abattu

Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.

Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,

Et quand vous vous peignez un si proche trépas,

Si la force vous abandonne,

Nous avons des cœurs & des bras

Que l'espoir n'abandonne pas.

Peut-être qu'un Rival a dicté cet Oracle,

Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :

Ce ne seroit pas un miracle,

Que pour un Dieu muet, un homme eût répondu :

Et dans tous les climats on n'a que trop d'exem-

ples

Qu'il est aisé qu'aillent des méchans dans les Tem-

ples.

CLÉOMÈNE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,

A qui le Sacrilege indignement vous livre;

Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur

De la seule Beauté pour qui nous voulons vivre.

Si nous n'osons prétendre à sa possession,

Du moins en son peril permettez-nous de suivre

L'ardeur & les devoirs de notre passion.

PSICHE.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,

Princes, portez-les à mes sœurs,

Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes,

Doni pour moi sont remplis vos cœurs;

Vivez pour elles quand je meurs,

Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,

Sans leur donner en vous de nouvelles matières.

Ce sont mes volontés dernières,

Et l'on a reçu de tout temps

Pour souveraines lois les ordres des mourans.

CLÉO-

Princesse...

PSICHE.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles,
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeir;
Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr,

Et vous regarder en rebelles,

A force de m'être fidelles.

Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une
route,

D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois,
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.

AGENOR.

Nous la perdons de vûë, allons tous deux chercher
Sur le faite de ce Rocher,

Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons y chercher ceux de ne lui point survivre.

S C E N E V.

L'AMOUR en l'air.

Allez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous meritez le courroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attrait,
Pour orner un Palais,
Où l'Amour de Psiché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les-armes.

SECOND INTERMEDE.

La Scene se change en une Cour magnifique, ornée de Colonnes de Lappys enrichies de Figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour destina pour Psiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Ballet, où ils achevent en cadence quatre gros Vases d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée est interrompue par ce Recit de Vulcain, qui fait à deux reprises.

De

Dépêchez, préparez ces lieux
 Pour le plus aimable des Dieux.
 Que chacun pour lui s'intéresse.
 N'oubliez rien des soins qu'il faut:
 Quand l'Amour presse,
 On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
 Travaillez, hâtez-vous,
 Frappez, redoublez vos coups,
 Que l'ardeur de lui plaire
 Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un Dieu si charmant,
 Il se plaît dans l'empressement.
 Que chacun pour lui s'intéresse.
 N'oubliez rien des soins qu'il faut:
 Quand l'Amour presse,
 On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
 Travaillez, &c.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

Ui, je me suis galamment acquitté
 De la commission que vous m'avez donnée,
 Et du haut du Rocher je l'ai, cette Beauté,
 milieu des airs doucement amenée
 Dans ce beau Palais enchanté,

Où

Où vous pouvez en liberté

Disposer de sa destinée :

Mais vous me surprenez par ce grand changement

Qu'en votre personne vous faites ;

Cette taille, ces traits, &c. cet ajustement,

Cachent tout-à-fait qui vous êtes,

Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour

Vous reconnaître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître,

Je ne veux à Pâché que découvrir mon cœur,

Rien que les beaux transports de cette vive ardeur

Que ses doux charmes y font naître ;

Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,

Et cacher ce que je puis être

Aux yeux qui m'imposent des loix,

J'ai pris la forme que tu vois

ZEPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître,

C'est ici que je le connois,

Sous des déguisemens de diverse nature

On a vû les Dieux amoureux

Chercher à soulager cette douce blessure,

Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feu

Mais en bon sens vous l'emportez sur eux

Et voilà la bonne figure

Pour avoir un succès heureux

Près de l'aimable Sexe où l'on porte ses vœux

Où de ces formes-là l'assistance est bien forte,

Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,

Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte

Ne soupire guere à credit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,

De demeurer ainsi toujours,

Et l'on ne peut le trouver à redire

A l'Aîné de tous les Amours.

Il est temps de sortir de cette longue enfance

Qui fatigue ma patience,

Il est temps désormais que je devienne grand

ZEPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire.

TRAGÉDIE-Ballet. 47

Et vous entrez dans un mystère.
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma Mère.

ZEPHIRE.

Je prévoi là-dessus quelque peu de colère.

Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des Immortelles,
Vôtre mère Venus est de l'humeur des Belles,
Qui n'aiment point de grands enfans.

Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ses vœux paraissent que répondre
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux..

L'AMOUR.

Laissons cela, Zephire, & me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde?
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De Beauté sans seconde?

Mais je la voi, mon cher Zephire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez-vous montrer pour finir son martyre?
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche & les yeux.
En confidant discret je sai ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCENE II.

PSICHE seule.

Où suis-je? & dans un lieu, que je croyois
barbare,
Quelle savante main a bâti ce Palais
Que l'Art, que la Nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?

Tout

430 P S I C H E,
Moi de qui la pudeur devoit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voi?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,
Vos seps comme les miens paroissent interdits,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.
Vous avez eu, Pûché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en reparer l'injure

L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que vôtre bouche
Exhale des soupîrs si long-temps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports, aussi doux qu'incomus,
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de bon
jours.

Dont cette ame insensible a profané le cours.
P S I C H E'.

N'aimer point, c'est donc un grand crime
L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment?
P S I C H E'.

C'est punir assez doucement.
L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.
P S I C H E'.

Que n'ai-je été plutôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie,
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas:
Permettez que tout haut je le die & redie,
Je le dirois cent fois & n'en rougirais pas.
Ce n'est point moi qui parle, & de vôtre part
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offe
Que le Sexe & la bienséance

TRAGÉDIE RACINE. 431

Où l'on me fait d'autres loix ;
yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Je, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent
Ces yeux, qui ne sont point jaloux ;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et tant que le vôtre y voudra répartir,
Vous dira bien plus d'un soupir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
Le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSICHÉ.

L'intelligence en étoit due
À ces cœurs, pour les rendre également contents ;
J'ai soupiré, vous m'avez entendu ;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
S'il est tel, & dites-moi si par la même route
C'est moi le Zéphire ici vous a rendu,
Pour me dire ce que j'écoute.
Et d'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
Et quand vous lui parlez êtes-vous entendu ?

L'AMOUR.

Dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur :
L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
Que mes ordres Éole a soumis le Zéphire.
L'Amour qui pour voir mes feux récompensés
Lui-même a dicté cet Oracle,
Par qui vos beaux jours menacez
Et foule d'Amans se sont débarrassés,
Et m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressez,
Ne meritoient pas de vous être adressés,
Ne demandez point quelle est cette Province,
Ni le nom de son Prince,
Vous le saurez quand il en sera temps :
Et pour vous acquiescer, mais c'est par mes services,

P. 2

Par des soins assidus, & par des vœux constants,

Par les amoureux sacrifices

De tout ce que je suis,

De tout ce que je puis,

Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,

Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite

Et bien que Souverain dans cet heureux séjour,

Je ne vous veux, Pſiché, devoir qu'à mon amour

Venez-en admirer avec moi les merveilles,

Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles

A ce qu'il a d'enchantemens.

Vous y verrez des Bois & des Prairies

Contester sur leurs agrémens

Avec l'Or & les Pierreries;

Vous m'entendrez que des concerts charmans

De cent Beutez vous y serez servie,

Qui vous adoreront sans vous porter envie,

Et brigueront à tous momens,

D'une ame soumise & ravie,

L'honneur de vos commandemens.

PSICHE.

Mes volontez suivent les vôtres,

Je n'en saurois plus avoir d'autres;

Mais votre Oracle enfin vient de me separer

De deux sœurs, & du Roi mon pere,

Que mon trépas imaginaire

Reduit tous trois à me pleurer.

Pour dissiper l'erreur, dont leur ame accablée

De mortels déplaisirs se voit pour moi combler

Souffrez que mes sœurs soient témoins

Et de ma gloire & de vos soins.

Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphire

Qui leur puissent de votre Empire

Ainsi qu'à moi faciliter l'accès;

Faites-leur voir en quels lieux je respire

Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Pſiché, toute votre

Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœurs

Me vole une part des douceurs

Que je veux toutes pour ma flâme.

N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai qu'un

vous;

Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
Et quand de tels soucis osent vous en distraire. ..

PSICHE'.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Pâché, de toute la Nature.

Les rayons du Soleil vous baissent trop souvent;

Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent.

Dès qu'il les flatte, j'en murmure:

L'air même que vous respirez,

Avec trop de plaisir passe par votre bouche;

Votre habit de trop près vous touche;

Et si-tôt que vous soupirez,

Je ne sais quoi, qui m'effarouche,

Craint parmi vos soupirs des soupirs égarez.

Mais vous voulez vos sœurs, allez, partez, Zéphire,

Pâché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zéphire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bien-heureux séjour,

De ses trésors faites-leur cent largesses,

Prodiguez-leur caresses sur caresses,

Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,

Pour vous rendre toute à l'Amour.

Je n'y mêlerai point d'importune présence,

Mais ne leur faites pas de si longs entretiens;

Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,

Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE'.

Votre amour me fait une grace

Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces Jardins, ce Palais,

Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.

Et vous petits Amours, & vous jeunes Zéphirs,

Qui pour ames n'avez que de tendres soupirs,

Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princesse

Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMEDE.

IL se fait une Entrée de Ballet de quatre Amours
& de quatre Zéphirs, interrompue deux fois par
un Dialogue chanté par un Amour & un Zéphir.

Act. III.

T t t

LE

PSICHÉ,
LE ZÉPHIR.

AImable Jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'est pour vous surprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs desirs:
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

Ils chantent ensemble.

CHacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZÉPHIR seul.

Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,

Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR seul.

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,

Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZÉPHIR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses soins & ses pleurs

TRAGÉDIE-BALLET.

43

Ne sont pas sans douceurs.

Un cœur, pour le suivre,

A cent maux se livre.

Il faut, pour goûter ses appas ;

Languir jusqu'au trépas :

Mais ce n'est pas vivre

Que de n'aimer pas.

Ils chantent ensemble.

S'il faut des soins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

LE ZEPHIR *seul.*

On craint, on espère,

Il faut du mystère :

Mais on n'obtient guère

De bien sans tourment.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

L'AMOUR *seul.*

Que peut-on mieux faire

Qu'aimer & que plaire ?

C'est un soin charmant,

Que l'emploi d'un amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

*Le Theatre devient un autre Palais magnifique ;
impé dans le fond par un Vestibule , au travers duquel
on voit un Jardin superbe & charmant , décoré de plu-
sieurs Vases d'Orangers , & d'Arbres chargés de tou-
tes sortes de fruits.*

Fin du troisième Acte.

Ttt 2

ACTE

ACTE IV.

SCÈNE I.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il n'en puis plus, ton sang, je
 vu trop de merveilles,
 L'avenir aura peine à les lui
 concevoir;

Le Soleil qui voit tout, & qui
 nous fait tout voir,

N'en a jamais vu de pareils
 Elles me chagrinent l'esprit;

Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
 Font un odieux étalage

Qui m'accable de honte autant que de dépit,
 Que la fortune indignement nous trahit,
 Et que sa largesse indiscrète

Prodigue aveuglément, épuise, unit d'effort,
 Pour faire de tant de trésors
 Le partage d'une Cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
 J'ai les mêmes chagrins, & dans ces lieux charmans
 Tout ce qui vous déplaît me blesse;
 Tout ce que vous prenez pour un mortel effort,
 Comme vous, m'accable, & me laisse
 L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'est point de Rois
 Qui dans leur propre Etat parlent en Souverains
 Comme Piché parle en ces lieux;

On l'y voit obéir avec exactitude,
 Et de ses volontés une amoureuse étude
 Les cherche jusques dans ses yeux,
 Mille Beautés s'empresrent autour d'elle.

Et semblent dire à nos regards jaloux,
 Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle
 Et nous qui la servons le sommes plus que vous.

Elle prononce, on exécute,

Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute:

Flore, qui s'attache à ses pas,

Répand à pleines mains autour de sa personne

Ce qu'elle a de plus doux appas;

Zéphire vole aux ordres qu'elle donne,

Et son Amante & lui s'en laissant trop charmer;

Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à son service,

Elle aura bien tôt des Autels,

Et nous ne commandons qu'à de chetifs mortels,

De qui l'audace & le caprice,

Contre nous à toute heure en secret revoltez,

Opposent à nos volontez

Où le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que dans nôtre Cour

Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée;

Ce n'étoit pas assez que de nuit & de jour

D'une foule d'Amans elle y fût adorée;

Quand nous nous consolions de la voir autombée

Par l'ordre imprévu d'un Oracle,

Elle a voulu de son destin nouveau

Faire en nôtre présence éclater le miracle,

Et choisi nos yeux pour témoins

De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me désespère,

C'est cet Amant parfait & si digne de plaire,

Qui se captive sous ses loix.

Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,

En est il un de tant de Rois

Qui porte de si nobles marques?

Se voir du bien par delà ses souhaits,

N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables:

Il n'est ni train pompeux, ni superbes Palais,

Qui n'ouvre quelque porte à des maux incurables;

Mais avoir un Amant d'un mérite achevé,

Et s'en voir cherement aimée,

C'est un bonheur si haut, si relevé,

Tit 31

Que

Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions
d'ennui,

Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entr'elle & lui
Cette adorable intelligence.

La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

S C E N E II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE,

P S I C H E'.

JE viens vous dire adieu, mon Amant vous re-
voye,

Et ne sauroit plus endurer.

Que vous lui retranchiez un moment de la joye

Qu'il prend de se voir seul à me considérer.

Dans un simple regard, dans la moindre parole,

Son amour trouve des douceurs,

Qu'en faveur du sang je lui vole,

Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalouse est assez fine,

Et ces délicats sentimens

Meritent bien qu'on s'imagine

Que celui, qui pour vous a ces empressemens,

Passé le commun des Amans.

Je vous en parle ainsi faute de le connoître.

Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être

Nos esprits en sont alarmez:

Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir su-
prême

Bien au delà du Diadème,

Ses thresors sous vos pas confusément semez;

Ont dequoi faire honte à l'abondance même;

Vous l'aimez autant qu'il vous aime,

Il vous charme, & vous le charmez;

Votre félicité, ma sœur, seroit extrême.

Si vous saviez qui vous aimez.

PSICHE.

Que m'importe ? j'en suis aimée ;

Plus il me voit, plus je lui plais.

Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée,

Qui ne prévienne mes souhaits,

Et je voi mal de quoi la vôtre est alarmée,

Quand tout me sert dans ce Palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici pour vous serve,

Si toujours cet Amant vous cache ce qu'il est ?

Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.

En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît.

Le véritable amour ne fait point de réserve,

E

Sent qu

lui peut reprocher.

Si

Cir for

est assez doux,

E

Pour g

brille ce visage,

Il en p

ille que vous.

Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,

Si dans l'état où je vous voi,

Seule en ses mains, & sans défense,

Il va jusqu'à la violence,

Sur qui vous vengera le Roi,

Où de ce changement, ou de cette insolence ?

PSICHE.

Ma sœur, vous me faites trembler.

Juste Ciel ! pourrois-je être assez infortunée...

CIDIPPE.

Que fait on si déjà les nœuds de l'hymenée...

PSICHE.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

Ce Prince, qui vous aime, & qui commande aux
Vents,

Qui nous donne pour char les ailes du Zephire,

Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,

Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,

Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture,

Peut-être ce Palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorez, ces amas de richesses,

Dont il achette vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.

Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHE.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes

AGLAURE.

Nôtre amitié ne veut que vôtre bien.

PSICHE.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien,
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.

Partez, & demain, si je puis,

Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHE.

Ne l'inquietez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et quand vqûalui peindrez un si charmant Empire.

AGLAURE.

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons point besoin sur ce point de leçons.

Le Zéphir enleve les deux sœurs de Psiché dans un nuage, qui descend jusqu'à terre. & dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSICHE.

L'AMOUR.

ENfin vous êtes seule, & je puis vous redire,
 Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
 Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
 Et quel excès ont les douceurs
 Qu'une sincère ardeur inspire,
 Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.

Je puis vous expliquer de mon ame ravie
 Les amoureux empressements,
 Et vous jurer qu'à vous seule asservie,
 Elle n'a pour objet de ses ravissements,
 Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
 Ne concevoir plus d'autre envie.

Que de régler mes vœux sur vos desirs,
 Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.

Mais d'où vient qu'un triste nuage
 Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
 Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
 Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSICHE.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, & d'où vient mon malheur ?
 J'entens moins de soupirs d'amour que de douleur :
 Je voi de votre teint les roses amorties
 Marquer un déplaisir secret ;
 Vos sœurs à peine sont parties,
 Que vous soupirez de regret !

Ah, Pâché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,

Ont-ils des soupirs differens ?
 Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
 Peut-on songer à des parens ?

PSICHE.

Ce n'est point-là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

P S I C H E.

Dans un cœur tout à vous que vous penetrez mal
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé;
Vous ne connoissez pas quel est vôtre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, & depuis que j'ai vû la lumière,
Je me suis montrée assez fiere,

Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi;
Et s'il faut vous ouvrir mon ame toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse,
Qu'en vain je voudrois vous cacher,
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.

Ne m'en demandez point la cause;
Peut-être la sachant, voudrez-vous m'en punir;
Et si j'ose aspirer encor à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite.
Que vous connoissiez mal quel est vôtre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi vôtre absolu pouvoir?
Ah si vous en doutez, soyez desabusée,
Parlez.

P S I C H E.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens;
L'experience en est aisée;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens.
Si pour m'en croize il vous faut des sermens.
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flâme;
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

P S I C H E.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.

Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez.
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais parmi ce bonheur suprême
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement.
Et faites-moi connoître un si parfait Amant.

L'AMOUR.

Pfiché, que venez-vous de dire?

PSICHE.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret; si je me fais connoître
Je vous perds, & vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire,

PSICHE.

C'est-là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite:
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver,
D'un souhait qui vous a séduit.

PSICHE.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sais ce que j'en dois croire,
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHE.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Pfiché, la cruelle aventure
Que par-là vous vous attirez...

PSICHE.

Seigneur, vous me désesperez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien , je puis encor me taire.

P S I C H E.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien , je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la Terre , absolu dans les Cieux ;
Dans les eaux , dans les airs mon pouvoir est su-
prême ;

En un mot je suis l'Amour même ,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous
Et sans la violence , hélas ! que vous me faites ,
Et qui vient de changer mon amour en courroux
Vous m'alliez avoir pour époux .

Vos volontez sont satisfaites ,
Vous avez su qui vous aimiez ,
Vous connoissez l'Amant que vous charmiez ,
Pûché , voyez où vous en êtes .

Vous me forcez vous-même à vous quitter ,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire :

Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus ,
Ce Palais , ces Jardins , avec moi disparus ,
Vont faire évanouir votre naissante gloire ;

Vous n'avez pas voulu me croire ,
Et pour tout fruit de ce doute éclairci ,
Le Destin , sous qui le Ciel tremble ,

Plus fort que mon amour , que tous les Dieux en-
semble ,

Vous va montrer sa haine , & me chasse d'ici .

*L'Amour disparoit , & dans l'instant qu'il s'a-
vole , le superbe Jardin s'évanouit ; Psiché demeure
seule au milieu d'une vaste Campagne & sur le bord
sauvage d'un grand Fleuve , où elle se veut précipiter .
Le Dieu du Fleuve paroît assis sur un amas de jonc
& de Roseaux , & appuyé sur une grande Urne , & à
sortir une grosse source d'eau .*

SCENE IV.

PSICHE.

CRuel Destin ! funeste inquiétude !
Fatale curiosité !

Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité ?

J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment.

Et je me voi seule, éplorée,

Au milieu d'un Désert, où pour accablement,
Et confuse & désespérée,

Je sens croître l'Amour, quand j'ai perdu l'Amant :

Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,

Sa douceur tyrannise un cœur infortuné,

Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a con-
damné.

O Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,

Pourquoi me laisse-t-il l'Amour qu'il m'a donné ?

Source de tous les biens inépuisable & pure,

Maître des hommes & des Dieux,

Cher Auteur des maux que j'endure,

Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?

Je vous en ai banni moi-même ;

Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,

D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé ;

Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,

Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,

Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,

Après la perte que je fais.

Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,

Et pour qui former des souhaits ?

Fleuve, de qui tes eaux baignent ces tristes sables,

Enfouvi mon crime dans tes flots,

Et pour finir des maux si déplorables,

Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,

Pâché, le Ciel te le défend,

T t t 7 .

Et

Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.

Fui plutôt de Venus l'implacable colere:
Je la voi qui te cherche, & qui te veut punir;
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere;
Fui, je saurai la retenir.

P S I C H E.

J'attens ses fureurs vengeresses,
Qu'auront-elles pour moi qu'une me soit trop douloureuse?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux ni Déesses
Et peut braver tout leur courroux.

S C E N E V.

V E N U S , P S I C H E.

V E N U S.

O Rgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre.

Après m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs

Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?

J'ai vu mes Temples desertez,

J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine.

Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,

Et ne se mettre pas en peine

S'il étoit une autre Venus:

Et je vous vois encor l'audace

De n'en pas redouter les justes châtimens,

Et de me regarder en face,

Comme si c'étoit peu que mes ressentimens.

P S I C H E.

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,

Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,

Dont leur ame inconsidérée

Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?

Je suis ce que le Ciel m'a faite,

Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter:

Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfait

Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,

F

Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre;
Ces respects, ces encens se doivent refuser,
Et pour les mieux desabuser,
Il falloit à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois,
Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHE.

J'aurois porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux?

VENUS.

Votre insolence est sans seconde;
Dédaigner tous les Rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

PSICHE.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me reservoit toute à lui,
En puis-je être coupable, & faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Pfiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHE.

Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHE.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est votre fils, vous savez son pouvoir,
Vous en connoissez le mérite.

VE-

Où, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite;
 Un fils qui me rend mal ce qu'il fait me devoir,
 Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
 Et qui pour mieux flater ses indignes amours,
 Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne,
 Qui vienne à mes Autels implorer mon secours,
 Vous m'en avez fait un rebelle,
 On m'en verra vengée, & hautement, sur vous
 Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
 Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
 Suivez-moi, vous verrez, par quelle expérience
 A quelle folle confiance
 Vous portoit cette ambition;
 Venez, & préparez autant de patience
 Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INTERMEDE.

LA Scène représente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; & au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le Palais infernal de Pluton. Huit Furis en sortent, & font une entrée de Ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs Danses, cependant que Psiché, qui a passé par les Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la Barque de Caron, avec la Boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette Déesse.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE I.

PSICHE'.

Effroyables-replis des ondes infernales,
Noirs Palais, où Mégère & ses sœurs font
leur Cour,

Eternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'inter-
vales,

Est-il dans vôtre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Venus condamne mon amour? !

Elle n'en peut être assouvie;
Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,

Il m'a falu dans ces cruels momens
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.

Je souffrirois tout avec joye,
Si parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un mo-
ment,

Ce cher, cet adorable Amant:
Je n'ose le nommer; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est renduë indigne, & dans ce dur ennui
La souffrance la plus mortelle,
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.

Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien:
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il falût souffrir, je ne souffrirois rien.
Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colere,
Tous mes malheurs seroient finis:
Pour me rendre insensible aux fureurs de la Mere.

H

Il ne faut qu'un regard du Fils.
 Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
 Il voit ce que je souffre, & souffre comme moi.
 Tout ce que j'endure le gêne,
 Lui-même il s'en impose une amoureuse loi:
 En dépit de Venus, en dépit de mon crime,
 C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ramène,
 Au milieu des perils où l'on me fait courir:
 Il garde la tendresse où son feu le convie,
 Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
 Chaque fois qu'il me faut mourir.
 Mais que me veulent ces deux Ombres,
 Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
 J'entrevois s'avancer vers moi?

S C E N E II.

PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE',

Cleomene, Agenor, est-ce vous que je vois?
 Qui vous a ravi la lumière?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir
 Nous eût pu fournir la matière;
 Cette pompe funebre, où du sort le plus noir
 Vous attendiez la rigueur la plus fière,
 L'injustice la plus entière

AGENOR.

Sur ce même Rocher, où le Ciel en courroux
 Vous promettoit au lieu d'Epoux
 Un Serpent dont soudain vous seriez dévorée,
 Nous tenions la main préparée
 A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
 Vous le savez, Princesse, & lors qu'à notre vue
 Par le milieu des airs vous êtes disparue,
 Du haut de ce Rocher, pour suivre vos beautés
 Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
 D'offrir pour vous au Monstre une première proie
 D'amour & de douleur l'un & l'autre emporta
 Nous nous sommes précipités.

CLE

TRAGÉDIE-BALLET. 457

CLEOMENE.

seulement déçûs au sens de vôtre Oracle ;
s en avons ici reconnu le miracle ,
i que le Serpent prêt à vous dévorer
Étoit le Dieu qui fait qu'on aime ,
i , tout Dieu qu'il est , vous adorant lui-même
Ne pouvoit endurer
n Mortel comme nous osât vous adorer ,

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie ,
jouissons ici d'un trépas assez doux ;
Qu'avions-nous affaire de vie ,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes ,
icun des deux là-haut n'auroit revus jamais ?
eux si nous voyions la moindre de vos larmes
rer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHE.

Puis-je avoir des larmes de reste
s qu'on a porté les miens au dernier point ?
ions nos soupirs dans un sort si funeste ,
Les soupirs ne s'épuisent point.
vous soupirez, Princes, pour une ingrate
n'avez point voulu survivre à mes malheurs ,
Et quelque douleur qui m'ébatte ,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

ous-nous mérité, nous dont toute la flâme
fait que vous lassé du récit de nos maux ?

PSICHE.

pouviez mériter, Princes, toute mon ame
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualitez incomparables ,
le l'un & del'autre accompagnoient les vœux
Vous rendoient tous deux trop aimables ,
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

avez pu, sans être injuste ni cruelle ,
refuser un cœur réservé pour un Dieu.
revoyez Venus : le Destin nous rappelle ,
Et nous force à vous dire adieu.

PSI

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici vôtre séjour ?

CLEOME'NE.

Dans des Bois toujours verts , où d'amour
respire,

Aussi-tôt qu'on est mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces loix de son heureux Empire
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire

Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers même il se fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuses Sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perduës,

Et l'une & l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la rouë, & tantôt le Vantour.
L'Amour par les Zephirs s'est fait promptement
De leur envenimée & jalouse malice :

Ces Ministres à l'ëz de son juste courroux.
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étoit que le moindre & le premier supplice

De ces conseils, dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSICHE'.

Que je les plains !

CLEOME'NE.

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puissions-nous vivre en vôtre souvenir.
Puissiez-vous , & bien-tôt , n'avoir plus rien
à craindre.

Puisse, & bien-tôt , l'Amour vous enlever aux Cieux
Vous y mettre à côté des Dieux ;
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

SCÈNE III.

PSICHE.

Auyres Amans ! leur amour dure encore,
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore ;
dont la dureté reçut si mal leurs vœux :
n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
ant, que j'aime encor cent fois plus que ma
vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
e me fuis plus, & souffre que j'espère
tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
s ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir ;
œil abattu, triste, désespérée,
Languissante & decolorée,
De quoi puis je me prévaloir,
ar quelque miracle impossible à prévoir
beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?
e porte ici de quoi la réparer ;
Cé thésor de beauté divine,
en mes mains pour Venus a remis Proserpine ;
arme des appas dont je puis m'emparer ;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Venus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
 dérober un peu seroit-ce un si grand crime ?
r plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon
amant,
r regagner son cœur, & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime ?
rons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
ue voi-je sortir de cette Boîte ouverte ?
our, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
r ne revivre plus, je descends au tombeau.
*Elle s'évanouit, & l'Amour descend auprès d'elle
vlant.*

SCÈ-

S C E N E VI.

L'AMOUR, PSICHE' *évanouie.*

L'AMOUR.

Votre peril, Psiché, dissipe ma colere;
 Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé
 Et bien qu'au dernier point vous m'aviez su déplaire
 Je ne me suis intéressé

Que contre celle de ma Mere.

J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs
 Mes soupirs ont par tout accompagné vos pleurs
 Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même
 Quoi! je dis & redis tout haut que je vous aime
 Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez
 Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés
 Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
 O Mort, devois-tu prendre un dard si criminel,
 Et sans aucun respect pour mon être éternel,

Attenter à ma propre vie?

Combien de fois, ingrate Deité,

Ai-je grossi ton noir Empire,

Par les mépris & par la cruauté

D'une orgueilleuse ou farouche Beauté?

Combien même, s'il le faut dire,

T'ai-je immolé de fidelles Amans

A force de ravissemens?

Va, je ne blesserai plus d'ames,

Je ne percerai plus de cœurs,

Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs

Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes;

Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux

Autant d'Amans, autant de Dieux.

Et vous, impitoyable Mere,

Qui la forcez à m'arracher

Tout ce que j'avois de plus cher,

Craignez à vôtre tour l'effet de ma colere.

Vous me voulez faire la loi,

Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi:

Vous qui portez un cœur sensible comme un fruit

Vous enviez au mien les délices du vôtre;

is dans ce même cœur j'enfoncerai des coups,
ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
vous accablerai de honteuses surprises,
choisirai par tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

S C E N E V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE' *évanouie.*

VENUS.

La menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le revolté
La colere présomptueuse....

L'AMOUR.

Je suis plus enfant, & je l'ai trop été,
Ma colere est juste autant qu'impetueuse.

VENUS.

L'impetuosité s'en devoit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance :
mon Arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien ;
Et que si les cœurs les plus braves
Triomphe par vous se sont laissez traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs ;
Ne vous ne voulez perdre mille soupirs,
Ne vous en me voyant à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire & vos plaisirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous renduë ?
Quand vous avez vu mes Autels desolez,

Mes

Mes Temples violez,
 Mes honneurs ravalez,
 Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
 Comment en a-t-on vu punie
 Pſiché, qui me les a volez ?
 Je vous ai commandé de la rendre charmée
 Du plus vil de tous les mortels,
 Qui ne daignât répondre à son ame enflâmée
 Que par des rebuts éternels,
 Par les mépris les plus cruels,
 Et vous-même l'avez aimée !
 Vous avez contre moi séduit des immortels,
 C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont
 cachée ;
 Qu'Apollon même suborné
 Par un Oracle adroitement tourné
 Me l'avoit si bien arrachée,
 Que si sa curiosité,
 Par une aveugle défiance,
 Ne l'eût renduë à ma vengeance,
 Elle échappoit à mon cœur irrité.
 Voyez l'état où vôtre amour l'a mise,
 Vôtre Pſiché, son ame va partir ;
 Voyez, & si la vôtre en est encore éprise,
 Recevez son dernier soupir.
 Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expie
 Tant d'insolence vous sied bien,
 Et je dois endurer, quoi qu'il vous plaise dire,
 Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable !
 Le Destin l'abandonne à tout vôtre courroux ;
 Mais soyez moins inexorable
 Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
 Ce doit vous être un spectacle assez doux
 De voir d'un œil Pſiché mourante,
 Et de l'autre ce fils d'une voix suppliante
 Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
 Rendez-moi ma Pſiché, rendez-lui sous ses
 mes,

Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
 Rendez à mon amour, rendez à ma douleur,

charmes de mesyeux, & le choix de mon cœur.

V E N U S.

Quelque amour que Pſiché vous donne,
ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :

Si le Destin me l'abandonne,

Je l'abandonne à son destin.

m'importunez plus, & dans cette infortune
ſſez la ſans Venus triompher ou perir.

L' A M O U R.

Helas ! ſi je vous importune,
ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

V E N U S.

Cette douleur n'eſt pas commune,
force un Immortel à ſouhaiter la mort.

L' A M O U R.

vez par ſon excès ſi mon amour eſt fort,

Ne lui ferez-vous grace aucune ?

V E N U S.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
re amour, il deſarme, il fléchit ma rigueur :

Vôtre Pſiché reverra la lumière.

L' A M O U R.

je vous vais par tout faire donner d'encens !

V E N U S.

, vous la reverrez dans ſa beauté première :

Mais de vos vœux reconnoiſſans

Je veux la déference entière.

veux qu'un vrai reſpect laiſſe à mon amitié,

Vous choiſir une autre moitié.

L' A M O U R.

Et moi, je ne veux plus de grace,

Je reprends toute mon audace,

Je veux Pſiché, je veux ſa foi,

veux qu'elle revive, & revive pour moi,

tiens indifférent que vôtre haine laiſſe

En faveur d'une autre ſe paſſe.

ter qui paroît va juger entre nous

mes emportemens & de vôtre courroux.

Après quelques éclairs & ronlemens de Tonnerre,

ter paroît en l'air ſur ſon Aigle.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ'.

V L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
 Pere des Dieux, Souverain des mortels,
 Fléchissez la rigueur d'une Mere inflexible,
 Qui sans moi n'auroit point d'Autels.
 J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
 Et perds menaces & soupirs;
 Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
 Dépend du Monde entier l'heureuse, ou triste face
 Et que si Psiché perd le jour,
 Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
 Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches
 J'éteindrai jusqu'à mon flambeau;
 Je laisserai languir la Nature au tombeau;
 Ou si je daigne aux cœurs faire encor quelques
 brèches,

Avec ces pointes d'or, qui me font obéir,
 Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles

Et ne décocherai sur elles

Que des traits émoussés qui forcent à haïr,

Et qui ne font que des rebelles,

Des ingrates & des cruelles.

Par quelle tyrannique loi

Tiendrai je à vous servir mes armes toujours prêt

Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,

Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

J U P I T E R.

Ma fille, sois-lui moins severe,

Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains;

La Parque au moindre mot va suivre ta colere,

Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses d'un

Ou redoute un courroux que moi-même je crains

Veux-tu donner le monde en proye

A la haine, au desordre, à la confusion,

Et d'un Dieu d'union,

D'un Dieu de douceurs & de joye,

Faire un Dieu d'amertume & de division?

Considere ce que nous sommes;
Et si les passions doivent nous dominer,
Plus la vengeance a dequoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

V E N U S.

Je pardonne à ce Fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une miserable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon Fils?

J U P I T E R.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

V E N U S.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psiché, reprenez la lumiere,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait vôtre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'opposoit à vos souhaits.

P S I C H E'.

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

V E N U S.

Jupiter vous fait grace, & ma colere cesse.
Vivez, Venùs l'ordonne, aimez, elle y consent.

P S I C H E' à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'A M O U R à Psiché.

Je vous possède enfin, delices de mon ame!

J U P I T E R.

Venez Amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne hymenée;
Viens y, belle Psiché, changer de destinée,
Vien prendre place au rang des Dieux.

DEux grandes machines descendent aux deux côtes
de Jupiter, pendant qu'il dit ces derniers Vers.
Venus avec sa suite monte dans l'une; l'Amour avec
Psiché dans l'autre; & tous ensemble remontent au
Ciel.

Les Divinités qui avoient été partagées entre Venus & son Fils, se réunissent en les voyant d'accord ; & toutes ensemble par des Concerts , des Chants , & des Danses, célèbrent la Fête des Noces de l'Amour.

Apollon paroît le premier , & comme Dieu de l'Harmonie , commence à chanter pour inviter les autres Dieux à se réjoindre.

RECIT D'APOLLON.

UNissons-nous, Troupe Immortelle,
Le Dieu d'Amour devient heureux
Amant,

Et Venus a repris sa douceur naturelle

En faveur d'un Fils si charmant :

Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

*Toutes les Divinités chantent ensemble ce Complément
à la gloire de l'Amour.*

Celebrons ce grand jour,
Celebrons tous une fête si belle :
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle ;

Qu'ils fassent retentir le celeste séjour :

Chantons, repétons tour à tour ,

Qu'il n'est point d'Ame si cruelle

Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

A P O L L O N *continue.*

LE Dieu qui nous engage

A lui faire la Cour ,

Défend qu'on soit trop sage.

Les plaisirs ont leur tour ,

C'est leur plus doux usage

Que de finir les soins du jour :

La nuit est le partage

Des Jeux & de l'Amour.

Ce seroit grand dommage

Qu'en ce charmant séjour

On eût un cœur sauvage.

Les plaisirs ont leur tour ,

C'est leur plus doux usage

Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

*Deux Muses, qui ont toujours évité de s'engager sous
les loix de l'Amour, conseillent aux Belles qui n'ont
point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur
exemple.*

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, Beauxz severes,
Les Amours font trop d'affaires,
Craignez toujours de vous laisser charmer;
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaines,
A tout moment on se sent alarmer;
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

*Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux
que l'Amour.*

RECIT DE BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La Raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enivré d'Amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

ENTRÉE DE BALLET,

*Composée de deux Menades & de deux Égipais
qui suivent Bacchus.*

Mome declare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, & que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'a de se jouer.

R É C I T D E M O M E.

JE cherche à médire,
 Sur la Terre & dans les Cieux;
 Je soumets à ma satire
 Les plus grands des Dieux.
 Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne;
 Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
 Il n'appartient qu'à lui
 De n'épargner personne.

E N T R E' E D E B A L L E T.

Composée de quatre Polichinels & de deux Maf-fins, qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande fête.

Bacchus & Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, & Mome une Chanson enjouée sur le sujet & les avantages de la raillerie.

R É C I T D E B A C C H U S.

ADmiron le jus de la Treille :
 Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !
 Il sert aux douceurs de la paix,
 Et dans la guerre il fait merveille :
 Mais sur tout pour les amours,
 Le vin est d'un grand secours.

R É C I T D E M O M E.

Folâtrons, divertissons-nous,
 Raillons, nous ne saurions mieux faire :
 La raillerie est nécessaire
 Dans les Jeux les plus doux.
 Sans la douceur que l'on goûte à médire,
 On trouve peu de plaisirs sans ennui.

Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court peril d'être incommode
En disant trop de bien.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisir sans ennui,
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du Theatre, suivi de sa Trompe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertissemens.

RÉCIT DE MARS.

L Allons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmi les jeux des plus charmans
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Mars, qui sont en dansant avec des Drapeaux & des Enseignes une maniere d'Exercice.

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Troupes differentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, après avoir achevé leurs Entrées particulières, s'unissent ensemble, & ferment la dernière Entrée qui renferme toutes les autres.

Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la Danse generale, & termine la Fête des Noces de l'Amour & de Psiché.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans;
Que tout le Ciel s'empresse
À leur faire sa cour.
Celebrons ce beau jour

Par mille doux chants d'allégresse ;

Celebrons ce beau jour

Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Salon du Palais des Tuilleries, où Psiché a été représentée devant leurs Majestez, il y eut des Tymbales, des Trompettes, & des Tambours mêlés dans ces derniers concerts, & ce dernier Complément chantoit ainsi.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.

Répondez-nous Trompettes,

Tymbales & Tambours ;

Accordez-vous toujours

Avec le doux son des Musettes,

Accordez-vous toujours

Avec le doux chant des Amours.

F. I. N.

LES
FEMMES
SAVANTES,
COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE;

Représentée pour la première fois
à Paris, sur le Théâtre de la Salle
du Palais Royal, le 11. Mars
1672.

Par la Troupe du Roi.

ACTEURS.

CHRISALE, bon Bourgeois.

PHILAMINTE, Femme de Chrifale.

ARMANDE, } Filles de Chrifale.

HENRIETTE, } laminte.

ARISTE, Frere de Chrifale.

BELISE, Sœur de Chrifale.

CLITANDRE, Amant d'Henriette.

TRISSOTIN, Bel Esprit.

VADIUS, Savant.

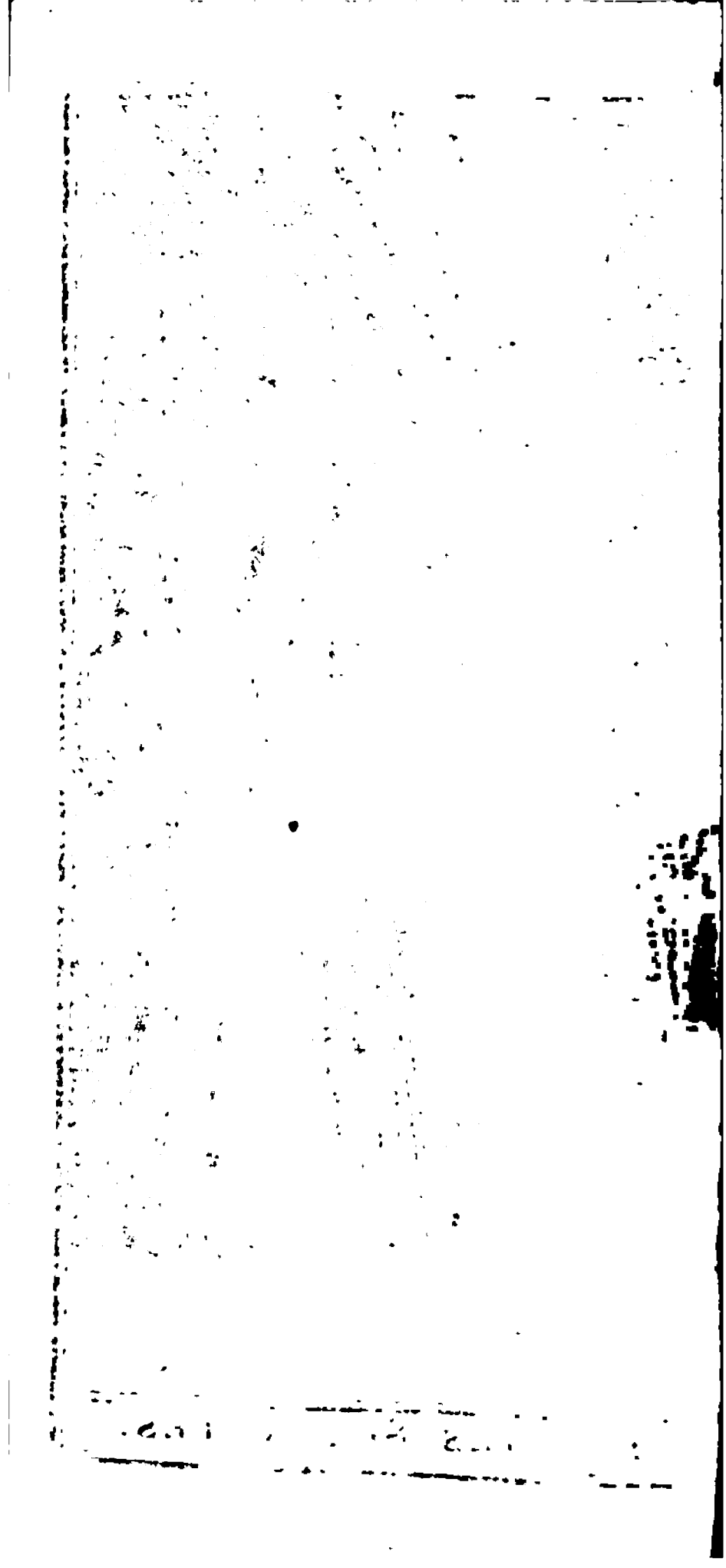
MARTINE, Servante de Cuiſines.

L'EPINE, Laquais.

JULIEN, Valet de Vadius.

LE NOTAIRE.

La Scene est à Paris.




LES
FEMMES
SAVANTES,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

 Uoi, le beau nom de Fille est un
titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la char-
mante douceur ?
Et de vous marier vous osez faire
fête ?
Ce vulgaire dessein vous peut
monter en tête ?

HENRIETTE.

Si, ma sœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oui se peut-il supporter ?

Sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter ?

HENRIETTE.

N'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
a sœur....

ARMANDE.

Ah, mon Dieu, fy.

Vvv 6

HEN-

458 LES FEMMES SAVANTES,
HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah sy, vous dis-je.

N^e concev^{ez}-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?
De quelle étrange image on est par lui blessée?
Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point, & pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot refoudre v^{otre} cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne voi rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! sont pour vous plain?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, & soit aimé de vous?
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que v^{otre} esprit est d'un étage si
Que vous jouiez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans
Qu'un idole d'époux, & des marmots d'enfant!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.

A de plus hauts objets élevez vos desirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et traitant de mépris les sens & la matière,
Al'esprit, comme nous, donnez vous toute entier.
Vous avez n^{otre} mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de Savante on honore en tous lieux.
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer la même.
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille;
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épânche dans les cœurs.

Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservi,
 Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie,
 Qui nous monte au dessus de tout le genre humain,
 Et donne à la Raison l'empire souverain,
 Soumettant à ses loix la partie animale,
 Dont l'appetit grossier aux bêtes nous ravale.
 Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens,
 Qui doivent de la vie occuper les momens;
 Et les soins où je voi tant de femmes sensibles,
 Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

H E N R I E T T E.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-pais-
 sant,

Pour differens emplois nous fabrique en naissant;
 Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
 Qui se trouve taillée à faire un Philosophe.
 Si le vôtre est né propre aux élévations
 Où montent des Savans les Speculations;
 Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
 Et dans les petits soins son foible se resserre.
 Ne troublons point du Ciel les justes reglemens,
 Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
 Habitez, par l'effort d'un grand & beau genie,
 Les hautes regions de la Philosophie,
 Tandis que mon esprit se tenant ici-bas,
 Gôtera de l'hymen les terrestres appas.
 Ainsi dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
 Nous saurons toutes deux imiter nôtre mere;
 Vous du côté de l'ame, & des nobles desirs;
 Moi du côté des sens, & des grossiers plaisirs;
 Vous aux productions d'esprit & de lumiere;
 Moi dans celles, ma sœur, qui sont de la matiere.

A R M A N D E.

Quand sur une personne on pretend se regler,
 C'est par les beaux côtez qu'il lui faut ressembler;
 Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle;
 Ma sœur, que de roussir & de crâcher comme elle.

H E N R I E T T E.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
 Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtez;
 Et bien vous prend, ma sœur, que son noble genie
 N'ait pas vaqué toujours à la Philosophie.

478 LES FEMMES SAVANTES,
De grâce souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'en vous seconde
Quelque petit Savant qui veut venir au monde.

A R M A N D E.

Je voi que vôtre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari:
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à
prendre:

Vôtre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

H E N R I E T T E.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

A R M A N D E.

Non, mais c'est un dessein qui seroit mal-bonnet,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

H E N R I E T T E.

Oui, mais tous ces soupirs chez vous sont choses
vaines,

Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Vôtre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la Philosophie a toutes vos amours.

Ainsi n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

A R M A N D E.

Cet empire que tient la Raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite,
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

H E N R I E T T E.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de vôtre main,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

A R M A N D E.

Mais à l'offre des vœux d'un Amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux la passion bien forte
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?

H E N

H E N R I E T T E.

me le dit, ma sœur, & pour moi je le croi.

A R M A N D E.

Je soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
 & croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
 qu'il n'y songe pas bien, & se trompe lui-même.

H E N R I E T T E.

Je ne fai; mais enfin si c'est vôtre plaisir,
 nous est bien aisé de nous en éclaircir.
 L'aperçoi qui vient, & sur cette matiere
 pourra nous donner une pleine lumiere.

S C E N E II.

CLITANDRE, ARMANDE,

H E N R I E T T E.

H E N R I E T T E.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
 Entr'elle & moi, Clitandre, expliquez vôtre
 cœur;

Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
 Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre?

A R M A N D E.

Non, non, je ne veux point à vôtre passion
 Imposer la rigueur d'une explication;
 Je ménage les gens, & sai comme embarrasser
 Le contraignant effort de ces aveus en face.

C L I T A N D R E.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
 Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu;
 Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
 Et j'avourai tout haut d'une ame franche & nette,
 Que les tendres liens où je suis arrêté,
 Mon amour & mes vœux sont tout de ce côté.
 Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte,
 Vous avez bien voulu les choses de la sorte;
 Vos attraits m'avoient pris. & mes tendres soupirs
 Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs:
 Mon cœur vous consacroit une flamme immortelle;
 Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête assez
 facile;

J'ai souffert sous leur joug cent mépris differens,
 Ils regnoient sur mon ame en superbes tyrans,

Et

472 LES FEMMES SAVANTES,
Et je me suis cherché , lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains , & de moins rai-
chaines :

Je les ai rencontrez , Madame , dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux :
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes :
De si rares bontez m'ont si bien su toucher ,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher
Et j'ose maintenant vous conjurer , Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

A R M A N D E.

Eh qui vous dit , Monsieur , quel'on ait cette envie
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer ,
Et bien impertinent de me le déclarer.

H E N R I E T T E.

Eh doucement , ma sœur. Où donc est la Morale
Qui sait si bien régler la partie animale ,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

A R M A N D E.

Mais vous qui m'en parlez , où la pratiquez vous
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être
Sachez que le devoir vous soumet à leurs loix,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

H E N R I E T T E.

Je rends grâce aux bontés que vous me faites
De m'enseigner si bien les choses du devoir :
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite
Et pour vous faire voir , ma sœur , que j'en profite
Clitandre , prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime

C L I T A N D R E.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement
Et j'attendois de vous ce doux consentement

A R M A N D E.

Vous triomphez, ma sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

H E N R I E T T E.

Moi, ma sœur? point du tout, je sais que sur vos sens
Les droits de la Raison sont toujours tout-puissans;
Et que par les leçons qu'on prend dans la Sagesse,
Vous êtes au dessus d'une telle foiblesse.

Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je crois
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, & de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; & pour y travailler...

A R M A N D E.

Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

H E N R I E T T E.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît gueres
Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

A R M A N D E.

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

H E N R I E T T E.

C'est fort bien fait à vous, & vous nous faites voir
Des moderations qu'on ne peut concevoir.

S C E N E I I I.

CLITANDRE, HENRIETTE.

H E N R I E T T E.

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

C L I T A N D R E.

Elle merite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à votre pere,
Madame...

H E N R I E T T E.

Le plus sûr est de gagner ma mere:
Mon pere est d'une humeur à consentir à tout,

Mais

474 LES FEMMES SAVANTES;

Mais il met peu de poids aux choses qu'il resout:
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, & d'un ton absolu
Elle dicte pour loi ce qu'elle a resolu.

Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma
rante,

Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisant
Un esprit qui flatant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, sans il est né sincère,
Même dans votre sœur, flatter leur caractère;
Et les femmes Docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de son
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante;
Et j'aime que sonvent aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle fait:
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache.
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots
Et cloûer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mere;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimere,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux accens qu'elle donne à son Heros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin machagrine, m'assomme.
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme.
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits.
Un benêt dont par tout on fesse les écrits, (père)
Un Pedant dont on voit la plume liberale
D'officieux papiers fournir toute la Hale.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux.
Et je me trouve assez votre goût & vos yeux;
Mais comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un Amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et pour n'avoir personne à sa flame contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

COMEDIE. 475
CLITANDRE.

vous avez raison, mais Monsieur Trissotin
aspire au fond de l'ame un dominant chagrin,
puis consentir, pour gagner ses suffrages,
de deshonorer en prisant ses Ouvrages;
par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
je le connoissois avant que l'avoir vû.
Ils dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
l'étrale en tous lieux sa pedante personne;
constante hauteur de sa présomption;
l'intrepidité de bonne opinion;
l'indolent état de confiance extrême,
se rend en tout temps si content de soi-même;
il fait qu'à son merite incessamment il rit,
se fait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
de tous les honneurs d'un General d'Armée.

HENRIETTE.

avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

les à sa figure encor la chose alla,
vis par les Vers qu'à la tête il nous jette,
quel air il falloit que fût fait le Poète;
en avois si bien deviné tous les traits,
rencontrant un homme un jour dans le Palais
geai que c'étoit Trissotin en personne,
vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est:
je voi votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
mon cœur lui déclare ici nôtre mystere,
signe sa faveur auprès de votre mere.

SCENE IV.

CLITANDRE, BELISE.

CLITANDRE.

suffrez pour vous parler, Madame, qu'un Amant
prenne l'occasion de cet heureux moment,
découvre à vous de la sincere flame...

B E-

476 LES FEMMES SAVANTES,
BELISE.

Ah tout beau, gardez-vous de m'ouvrir trop vite
l'ame !

Si je vous ai su mettre au rang de mes Amans
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas :
Je puis fermer les yeux sur vos flâmes secrètes
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vûë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme
Et je viens ardemment conjurer vos bontez
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah certes le détour est d'esprit, je l'avoue,
Ce subtil faux-fuyant merite qu'on le loue ;
Et dans tous les Romans où j'ai jetté les yeux
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame
Les Cieux, par les liens d'une inamantable nuit
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je me
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sai sous ce nom ce qu'il faut que j'entende
La figure est adroite, & pour n'en point sortir
Aux choses que mon cœur m'offre à vous représenter
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh, Madame, à quoi bon un pareil embarras
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BELISE.

Mon Dieu, point de façons; cessez de vous défendre
 de ce que vos regards m'ont souvent fait entendre;
 Il suffit que l'on est contente du détour
 dont s'est adroitement avisé votre amour;
 Et que sous la figure où le respect l'engage,
 On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
 Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairez,
 S'offrent à mes Autels que des vœux épurez.

CLITANDRE.

fais...

BELISE.

Adieu, pour ce coup ceci doit vous suffire,
 Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BELISE.

Laissez, je rougis maintenant;
 Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime, & sage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions.

A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?

Allons commettre un autre au soin que l'on me
 donne,

Et prenons le secours d'une sage personne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ARISTE, à Clitandre.

Où, je vous porterai la réponse au plutôt;
 J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
 Qu'un

472 LES FEMMES SAVANTES.
Qu'un Amant, pour un mot, a de choses à dire
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!
Jamais...

S C E N E II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

AH, Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous m'

Mon frere.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

CHRISALE.

Non; mais si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez long-temps vous connoissez Clitandre.

CHRISALE.

Sans doute, & je le voi qui frequente chez moi.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frere, auprès de vous?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur, & d'une conduite,

Et je voi peu de gens qui soient de son merite.

ARISTE.

Certain desir qu'il a conduit ici mes pas;

Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon Gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans.

Et nous étions, ma foi, tous deux de Vertu.

ARISTE.

Je le croi.

CH

Nous donnions chez les Dames Romaines ;
Et tout le monde là parloit de nos fredaines ;
Nous faisons des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux :
Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

CLitandre auprès de vous me fait son Interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi de ma fille ?

ARISTE.

Oui , Clitandre en est charmé ,
Et je ne vis jamais Amant plus enflâmé.

BELISE.

Non , non , je vous entens , vous ignorez l'histoire ,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment , ma sœur ?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits ,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BELISE.

Non , j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Eh oui.

ARISTE.

Vous me voyez , ma sœur , chargé par lui
D'en faire la demande à son pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance

De

430 LES FEMMES SAVANTES,

De presser les momens d'une telle alliance,

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus gâmmé

Henriette, entre nous, est un amusement,

Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,

A couvrir d'autres feux dont je fais le mystere,

Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erre

ARISTE.

Mais puis que vous savez tant de choses, ma soeur

Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet

qu'elle aime?

BELISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma soeur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce ha?

Et qu'a de surprenant le discours que je fais?

On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire

Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire

Et Dorante, Damis, Cleonte, & Ligidas,

Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence

Ils m'ont su reverer si fort jusqu'à ce jour,

Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour

Mais pour m'offrir leur cœur, & voier leur service

Les muets truchemens ont tous fait leur office

A

A R I S T E.

On ne voit presque point ceans venir Damis.

B E L I S E.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

A R I S T E.

De mots piquans par-tout Dorante vous outrage.

B E L I S E.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

A R I S T E.

Cleonte & Licidas ont pris femme tous deux.

B E L I S E.

C'est par un desespoir où j'ai réduit leurs feux.

A R I S T E.

Ma foi, ma chere sœur, vision toute claire.

C H R I S A L E.

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

B E L I S E.

Ah chimeres! Ce sont des chimeres, dit-on!

Chimeres, moi! Vraiment chimeres est fort bon!

Je me réjouis fort de chimeres, mes freres,

Et je ne savois pas que j'eusse des chimeres.

S C E N E IV.

CHRISALE, ARISTE.

N O T R E sœur est folle, oui.

A R I S T E.

Cela croît tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours.

Clitandre vous demande Henriette pour femme,

Voyez quelle réponse on doit faire à sa flâme?

C H R I S A L E.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,

Et tiens son alliance à singulier honneur.

A R I S T E.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que....

C H R I S A L E.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,

Tom. III.

X x x

Et

482 LES FEMMES SAVANTES.
Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux
corps.

A R I S T E.

Parlons à votre femme, & voyons à la rendre
Favorable....

C H R I S A L E.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

A R I S T E.

Oui, mais pour appuyer votre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons....

C H R I S A L E.

Vous moquez-vous ? il n'est pas necessaire.
Je répons de ma femme, & prens sur moi l'affaire.

A R I S T E.

Mais....

C H R I S A L E.

Laissez faire, dis-je, & n'apprehendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

A R I S T E.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir....

C H R I S A L E.

C'est une affaire faite,

Et je vais à ma femme en parler sans delai.

S C E N E V.

MARTINE, CHRISALE.

M A R T I N E.

ME voilà bien chanceuse! Helas! l'on dit bien vrai
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage.
Et service d'autrui n'est pas un heritage.

C H R I S A L E.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

M A R T I N E.

Ce que j'ai

C H R I S A L E.

Oui.

M A R T I N E.

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé
Monsieur.

CHR

COMEDIE.
CHRISALE.

403

Votre congé?

MARTINE.

Oui, Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment!

MARTINE.

On me menace,

Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous;
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude,
Et je ne veux pas moi...

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE,
MARTINE.

PHILAMINTE.

Uoi, jevous voi, maraude?
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux.
Et ne vous presentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Eh.

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoi, vous la soutenez!

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRISALE.

Mon Dieu, non;

Je ne fais seulement que demander son crime.

Xxx 2

PHI-

**484 LES FEMMES SAVANTES;
PHILAMINTE.**

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela, mais il faut de nos gens..

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de ceant.

CHRISALE.

Mé bien oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je monne

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,

Etre pour moi contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,

Coquine, & vôtre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRISALE.

Ma foi je ne fais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matière à vôtre haine,

Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous

Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire? l'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit negligent,

Dérober quelque aiguïere, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE.

Oh, oh! Pette, la belle!

Quoi l'avez-vous surprise à n'être pas fidelle?

PHI-

COMEDIE.
PHILAMINTE.

43

C'est pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

Comment diantre, friponne! Euh! A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là...

PHILAMINTE.

Quoi, toujours malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les Sciences;
La Grammaire qui fait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait la main haute obéir à ses loix?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez?

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vrai que ce sont des pitiez,
Toute construction est par elle détruite,
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est je croi bel & bon;
Mais je ne saurois, moi, parler vôtres jargon.

PHILAMINTE.

L'imprudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,

Xxx 3

Et

46 LES FEMMES SAVANTES,
Et tous vos beaux dictons ne servent pas de rien.
P H I L A M I N T E.

Hé bien, ne voilà pas encore de son stile,
Ne servent pas de rien? B E L I S E.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De pas, mis avec rien, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

M A R T I N E.
Mon Dieu, je n'avons pas égaré comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle chez nous.
P H I L A M I N T E.

Ah! peut-on y tenir!
B E L I S E.

Quel solécisme horrible!
P H I L A M I N T E.
En voilà pour tuer une oreille sensible.

B E L I S E.
Ton esprit, je l'avouë, est bien matériel.
Je, n'est qu'un singulier; *avons,* est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la Grammaire?

M A R T I N E.
Qui parle d'offenser grand' mère, ni grand père?
P H I L A M I N T E.

O Ciel!
B E L I S E.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

M A R T I N E. Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

B E L I S E.
Quelle ame villageoise!
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

M A R T I N E.
J'ai, Madame, à vous dire;
Que je ne connois point ces gens-là.

P H I L A M I N T E.
Quel martyre!
B E,

B E L I S E.

Ce sont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

M A R T I N E.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ?

P H I L A M I N T E *à sa sœur.*

Eh, mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
à son mari. Vous ne voulez pas, vous, me la faire
sortir ? C H R I S A L E.

Et fait. A son caprice il me faut consentir.

Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

P H I L A M I N T E.

Comment ? vous avez peur d'offenser la coquaine ?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant ?

C H R I S A L E.

Moi ? point. Allons, forttez. *bas.* Va-t-en, ma pauvre enfant.

S C E N E V I I.

P H I L A M I N T E, C H R I S A L E, B E L I S E.

C H R I S A L E.

Vous êtes satisfaite, & là voilà partie.

Mais je n'approuve point une telle sortie ;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

P H I L A M I N T E.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice ?
Pour rompre toute loi d'usage & de raison,
Par un barbare amas de vices d'Oraison,
De mots estropiez, cousus par intervalles,
De Proverbes traînez dans les ruisseaux des haies ?

B E L I S E.

Il est vrai que l'on sué à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonisme, ou la cacophonie.

438 LES FEMMES SAVANTES,
CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épiluchant les
herbes,

Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage.
Et Malherbe & Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine peut-être auroient été des fots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement affomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense,
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps est moi-même, & j'en veux prendre
soin:

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

BELISE.

Le corps avec l'esprit, fait figure, mon frere;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et nôtre plus grand soin, nôtre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRISALE.

Ma foi si vous songez à nourrir vôtre esprit,
C'est de viande bien creusée, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah *sollicitude* à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vrai que le mot est bien colet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, & décharge ma rate.

De folles on vous traite , & j'ai fort sur le cœur....

P H I L A M I N T E.

Comment donc ?

C H R I S A L E à *Belise*.

C'est à vous que je parle , ma sœur ,

Le moindre solécisme en parlant vous irrite :

Mais vous en faites , vous , d'étranges en conduite :

à *Philaminte*.

Vos livres éternels ne me contentent pas ,

Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats ,

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile ,

Et laisser la science aux Docteurs de la ville ;

M'ôter , pour faire bien , du grenier de ceans ,

Cette longue Lunette à faire peur aux gens ,

Et cent brimborions dont l'aspect importune :

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune ,

Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous ,

Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous.

Il n'est pas bien honnête , & pour beaucoup de causes ,

Qu'une femme étudie , & sache tant de choses.

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans ,

Faire aller son ménage , avoir l'œil sur ses gens ,

Et régler la dépense avec économie ,

Doit être son étude & sa Philosophie.

Nos peres sur ce point étoient gens bien semez ,

Qui disoient qu'une femme en fait toujours assez ,

Quand la capacité de son esprit se hausse (se.

A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chauf-

Les leurs ne lisoient point , mais elles vivoient bien ;

Leurs ménages étoient tout leur docte entretien ,

Et leurs livres un dé , du fil , & des aiguilles ,

Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles :

Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs ,

Elles veulent écrire , & devenir Auteurs.

Nulle Science n'est pour elles trop profonde ,

Et ceans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ,

Et l'on fait tout chez moi , hors ce qu'il faut savoir ,

On y fait comme vont Lune , Etoile Polaire ,

Venus , Saturne , & Mars , dont je n'ai point affaire ;

Et dans ce vain savoir , qu'on va chercher si loin ,

On ne fait comme va mon pot dont j'ai besoin.

X x x j

Mes.

490 LES FEMMES SAVANTES,
 Mes gens à la Science aspirent pour vous plaire,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
 Raisonner est l'emploi de toute ma Maison,
 Et le raisonnement en bannir la Raison;
 L'un me brûle mon rôc en lisant quelque histoire,
 L'autre rêve à des Vers quand je demande à boire;
 Enfin je voi par eux vôtre exemple suivi,
 Et j'ai des serviteurs, & ne suis point servi.
 Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
 Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
 A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
 Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
 (Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse)
 Je n'aime point ceans tous vos gens à Latin,
 Et principalement ce Monsieur Trissotin.
 C'est lui qui dans des Vers vous a timpanisées;
 Tous les propos qu'il tient sont des bille-vesées,
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
 Et je lui croi, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage!

BELISE.

Est-il de petits Corps un plus lourd assemblage?
 Un Esprit composé d'atomes plus Bourgeois?
 Et de ce même sang se peut-il que je sois?
 Je me veux mal de mort d'être de vôtre race,
 Et de confusion j'abandonne la place.

S C E N E V I I I .

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

A Vez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait;
 Discourons d'autre affaire. A vôtre fille aînée
 On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée;
 C'est une Philosophe enfin, je n'en dis rien,
 Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien.

M

COMEDIE.

498.

Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
Et je croi qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé.

Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prens pour l'Epoux qu'il lui faut,
Et je sai mieux que vous juger de cè qu'il vaut.
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet Epoux,
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HE' bien, la femme sort, mon frere, & je voi bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel en est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

X x x 6

CHRI-

422 LES FEMMES SAVANTES,
CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un ~~autre~~
homme.

A R I S T E.

Un autre homme pour gendre ?

C H R I S A L E.

Un autre.

A R I S T E.

Qui se nomme ?

C H R I S A L E.

Monsieur Trissotin.

A R I S T E.

Quoi, ce Monsieur Trissotin ?

C H R I S A L E.

Oui, qui parle toujours de Vers & de Latin.

A R I S T E.

Vous l'avez accepté ?

C H R I S A L E.

Moi, point, à Dieu ne plaise.

A R I S T E.

Qu'avez-vous répondu ?

C H R I S A L E.

Rien; & je suis bien-aïse

De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

A R I S T E.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.

Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre ?

C H R I S A L E.

Non : car comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre

J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

A R I S T E.

Certes votre prudence est rare au dernier point.

N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?

Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse

Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,

Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

C H R I S A L E.

Mon Dieu, vous en parlez, mon frere, bien à l'aise.

Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.

J'aime fort le repos, la paix, & la douceur,

Et ma femme est terrible avecque son humeur :

Du nom de Philosophe elle fait grand mystere.

Mis

Mais elle n'en est pas pour cela moins colere ;
 Et sa Morale, faite à mépriser le bien ,
 Sur l'aigreur de sa bile opere comme rien.
 Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
 On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
 Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;
 Je ne fais où me mettre, & c'est un vrai Dragon,
 Et cependant, avec toute sa diablerie,
 Il faut que je l'appelle, & mon cœur, & ma mie.

A R I S T E.

Allez ; c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
 Est par vos lâchetés souveraine sur vous.
 Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse.
 C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse.
 Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez ;
 Et vous faites mener en bête par le nez.
 Quoi, vous ne pouvez pas, voyant comme on
 Vous nomme,

Vous résoudre une fois à vouloir être un homme ?
 Faire condescendre une femme à vos vœux ?
 Et prendre assez de cœur pour dire un je le veux ?
 Vous laisserez sans honte immoler votre fille
 Aux folles visions qui tiennent la famille,
 Et de tout votre bien revêtir un nigaut,
 Sur six mots de Latin qu'il leur fait sonner haut ?
 Un Pedant qu'à tous coups votre femme apostrophe
 Du nom de bel Esprit, & de grand Philosophe,
 Un homme-qu'en Vers galans jamais on n'égala,
 Qui n'est, comme on fait, rien moins que tout
 Cela ?

Allez encore un coup, c'est une moquerie,
 Votre lâcheté merite qu'on en rie.

C H R I S A L E.

Si, vous avez raison, & je voi que j'ai tort.
 Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
 On frere.

A R I S T E.

C'est bien dit.

C H R I S A L E.

C'est une chose infame,
 De d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

A R I S T E.

Et bien.

X x x 7

C H R I -

494 LES FEMMES SAVANTES,
CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.
ARISTE.

Il est vrai.

CHRISALE.

Trop jouï de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & savez sa demeure,
Faites le moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop long temps.

Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE,
TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

H mettons-nous ici pour écouter
l'aïe

Ces vers que mot à mot il est
soin qu'on pese.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.



PHILAMINTE.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas frians qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Depêchez.

BELISE.

Faites-tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre Epigramme.

TRISSOTIN.

Helas, c'est un enfant tout nouveau né, Madame.

Son sort assurément a lieu de vous toucher,

Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit!

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, AR-

MANDE, BELISE, TRISSOTIN,

L'EPINE.

PHILAMINTE.

HOla pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, & venez de toutes vos oreilles

Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sai peu les beautez de tout ce qu'on écrit,

Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHI-

496 LES FEMMES SAVANTES,
P H I L A M I N T E.

Il n'importe, aussi-bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyiez instruite.

T R I S S O T I N.

Les Sciences n'ont rien qui vous puisse enflâmer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

H E N R I E T T E.

Aussi peu l'un que l'autre, & je n'ai nulle envie.

B E L I S E.

Ah songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

P H I L A M I N T E.

Allons, petit garçon, vite, dequoi s'affoir.

Le Laquais tombe avec la chaise.

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

B E L I S E.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient, d'avoir du point fixe écarté,
Ce que nous appellons centre de gravité ?

L'E P I N E.

Je m'en suis apperçu, Madame, étant par terre.

P H I L A M I N T E.

Le lourdaut !

T R I S S O T I N.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

A R M A N D E.

Ah de l'esprit par tout !

B E L I S E.

Cela ne tarit pas.

P H I L A M I N T E.

Servez-nous promptement vôtre aimable repas.

T R I S S O T I N.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit Vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal

De joindre à l'Epigramme, ou bien au Madrigal

Le ragoût d'un Sonnet, qui chez une Princesse

A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel attique assaisonné par tout,

Et vous le trouverez, je croi, d'assez bon goût.

A R M A N D E.

Ah je n'en doute point.

PHI

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BELISE.

*A chaque fois qu'il veut lire elle l'interrompt.
 sans d'aise mon cœur tressaillir par avance.
 aime la Poësie avec entêtement;
 sur tout quand les Vers sont tournez galamment.*

PHILAMINTE.

nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

BELISE à Henriette.

Silence, ma Nièce, écoutons, il va lire.

TRISSOTIN.

SONNET.

LA PRINCESSE URANIE,

sur sa Fièvre.

Votre prudence est endormie,
 De traiter magnifiquement,
 Et de loger superbement
 Votre plus cruelle ennemie.

BELISE.

le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

seul des Vers aisez possède le talent!

ARMANDE.

prudence endormie il faut rendre les armes.

BELISE.

son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

ne superbement & magnifiquement;
 deux adverbes joints sont admirablement.

BELISE.

ons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre

428 LES FEMMES SAVANTES;

*Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement!

TRISSOTIN.

*Faites-la sortir, quoiqu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingratitude insolennement
Attaque votre belle vie.*

BELISE.

Ah tout doux, laissez moi, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent à ces Vers, jusques au fond de l'ame
Couler je ne sai-quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

*Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.*

Que riche appartement est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Ah que ce quoi qu'on die est d'un goût admirable
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De quoi qu'on die aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de votre avis, quoi qu'on die est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une Piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien comme moi la fin.

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh.

PHI

C O M E D I E.
P H I L A M I N T E.

499

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

*Faites-la sortir, quoi qu'on die : Quoi qu'on die,
quoi qu'on die.*

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne sem-
ble;

Je ne fais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entens-là dessous un million de mots.

B E L I S E.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

P H I L A M I N T E.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on
die*,

Avez vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous
dit,

Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

T R I S S O T I N.

Hai, hai.

A R M A N D E.

J'ai fort aussi l'ingrate dans la tête;
Cette ingrate de fièvre, injuste, mal-honnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

P H I L A M I N T E.

Enfin les Quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux Tiercets, je vous
prie.

A R M A N D E.

Ah, s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*.

T R I S S O T I N.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

P H I L A M I N T E, A R M A N D E, & B E L I S E.

Quoi qu'on die.

T R I S S O T I N.

De votre riche appartement.

P H I L A M I N T E, A R M A N D E, & B E L I S E,
Riche appartement!

T R I S S O T I N.

Où cette ingrate insolemment.

P H I L A M I N T E, A R M A N D E, & B E L I S E.
Cette ingrate de Fièvre!

T R I S.

500 LES FEMMES SAVANTES;
TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie.

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Quoi, sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang?*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage?

Si vous la conduisez aux Bains,

Sans la marchander davantage,

Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus!

BELISE.

On pâme!

ARMANDE.

On se meurt de plaisir!

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux Bains.

BELISE.

Sans la marchander davantage.

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains,

De vos propres mains, là, noyez-la dans les Bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos Vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemez de roses.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous semble...

PHI-

COMEDIE.
PHILAMINTE.

501

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE.

Quoi, sans émotion pendant cette lecture,
Vous faites là, ma Nièce, une étrange figure!

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma Tante, & Bel-Esprit, il ne l'est pas qui veut!

TRISSOTIN.

Peut-être que mes Vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point, je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! voyons l'Epigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE

de couleur Amarante, donné à une Dame
de ses amies.

PHILAMINTE.

Ces titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté pré-
pare.

TRISSOTIN.

L'amour si cherement m'a vendu son lien.

BELISE, ARMANDE & PHILAMINTE.

Ah!

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien.

Et quand tu vois ce beau Carosse,

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le Pais,

Et fait pompeusement triompher ma Lais.

PHILAMINTE.

Ah ma Lais! Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRIS-

302 LES FEMMES SAVANTES,
TRISSOTIN.

*Et quand tu vois ce beau Carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étourme tout le Pais,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne di plus qu'il est d'Amarante,
Di plutôt qu'il est de ma rente.*

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.
PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.
BELISE.

*Ne di plus qu'il est d'Amarante,
Di plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, ma rente, de ma rente, de ma
rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sai, du moment que je vous ai connu,
Si sur vôtre sujet j'eus l'esprit prévenu,
Mais j'admire par tout vos Vers & vôtre Prose.
TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose
A nôtre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en Vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bien-tôt vous montrer en amitié
Huit Chapitres du Plan de nôtre Académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le Traité;
Mais à l'effet enier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en Prose accommodée:
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous vanger, toutes tant que nous sommes
De cette indigne classe où nous rangent les hommes
De borner nos talens à des futilitez,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartez.

ARMANDE.

C'est faire à nôtre Sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de nôtre intelligence,
Qu'à juger d'une jupe, & de l'air d'un mannequin
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard ou d'un

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement nôtre Esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on fait mon respect entous lieux;
Et si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le Sexe aussi vous rend justice en ces matieres;
Mais nous voulons montrer à de certains Esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de Science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire comme eux de doctes Assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on separe ailleurs;
Mêler le beau langage, & les hautes Sciences;
Découvrir la Nature en mille experiences;
Et sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, & n'en point épouser,

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatetisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le Platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ses Dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'Aiman donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi ses Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir nôtre Assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la Nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flater, j'en ai déjà fait une, Et

304 LES FEMMES SAVANTES;
Et j'ai vû clairement des hommes dans la Lun
BELISE.

Je n'ai point encor vû d'homme, comme je croi
Mais j'ai vû des clochers tout comme je vous voi
ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la Physique,
Grammaire, Histoire, Vers, Morale & Politique
PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands Esprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur Sage.
ARMANDE.

Pour la Langue on verra dans peu nos Reglemens
Et nous y pretendons faire des remûmens.
Par une antipathie, ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou Verbes ou Noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles Sentences
Et nous devons ouvrir nos doctes Conferences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la Prose & les Vers
PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de nôtre Academie,
Une entreprise noble, & dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté
Chez tous les beaux Esprits de la Posterité:
C'est le retranchement de ces syllabes sales, (dis)
Qui dans les plus beaux mots produisent des fautes
Ces joiets éternels des Sots de tous les temps,
Ces fades lieux communs de nos méchans Plaisans
Ces sources d'un amant d'équivoques infames,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes
TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.
BELISE.

Vous verrez nos Statuts quand ils seront tous faits
TRISSOTIN.

Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux & sages
ARMANDE.

Nous ferons, par nos Loix, les Juges des Ouvrages

Par nos Loix , Prose & Vers, tout nous sera soumis ;
 Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis ;
 Nous chercherons par-tout à trouver à redire ,
 Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

S C E N E III.

L'EPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE,
 BELISE, ARMANDE, HENRIET-
 TE, VADIUS.

L'EPINE.

Monsieur , un homme est là qui veut parler à
 vous ;

Il est vêtu de noir, & parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'est cet Ami savant qui m'a fait tant d'instance
 De lui donner l'honneur de vôtre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout credit.

Faisons bien les honneurs au moins de nôtre esprit.

Hola. Je vous ai dit en paroles bien claires
 Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE.

Venez , on va dans peu vous les faire savoir.

TRISSOTIN.

Voici l'homme qui meurt du desir de vous voir.

En vous le produisant je ne crains point le blâme

D'avoir admis chez vous un Profane , Madame ;

Il peut tenir son coin parmi de beaux Esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le presente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence ;

Et fait du Grec , Madame , autant qu'homme de
 France.

PHILAMINTE.

Du Grec , ô Ciel ! du Grec ! Il fait du Grec , ma sœur !

BELISE.

Ah , ma niece, du Grec !

306 LES FEMMES SAVANTES;
ARMANDE.

Du Grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi, Monsieur fait du Grec? Ah permettez, de grâce,
Que pour l'amour du Grec, Monsieur, on vous em-
brasse.

Il les baise toutes, jusques à Henriette qui le refuse.

HENRIETTE.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres Grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hom-
mage;

Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste il fait merveille en Vers ainsi qu'en Prose;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des Auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations;
D'être aux Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs Vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi je ne voi rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuser des encens;
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement,
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui par un dogme exprès défend à tous ses Sages
L'indigne empressement de lire leurs Ouvrages.
Voici de petits Vers pour de jeunes Amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos Vers ont des beautés que n'ont point tous les
autres.

VADIUS.

Les Graces & Venus regnent dans tous les vœux.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

V A D I U S.

On voit par-tout chez vous l'*Itos* & le *Pathos*.

T R I S S O T I N.

Nous avons vû de vous des *Eglogues* d'un stile
Qui passe en doux attraits *Theocrite* & *Virgile*.

V A D I U S.

Vos *Odes* ont un air noble, galant & doux,
Qui laisse de bien loin vôtre *Horace* après vous.

T R I S S O T I N.

Est-il rien d'amoureux comme vos chanfonnettes?

V A D I U S.

Peut-on voir rien d'égal aux *Sonnets* que vous faites?

T R I S S O T I N.

Rien qui soit plus charmant que vos petits *Rondeaux*?

V A D I U S.

Rien de si plein d'esprit que tous vos *Madrigaux*?

T R I S S O T I N.

Aux *Balades*, sur tout, vous êtes admirable.

V A D I U S.

Et dans les *Bouts-rimez* je vous trouve adorable.

T R I S S O T I N.

Si la France pouvoit connoître vôtre prix.

V A D I U S.

Si le siecle rendoit justice aux beaux *Esprits*.

T R I S S O T I N.

En carosse doré vous iriez par les rues.

V A D I U S.

On verroit le Public vous dresser des statues.

Hom. C'est une *Balade*, & je veux que tout net
Vous m'en...

T R I S S O T I N.

Avez-vous vû certain petit *Sonnet*

Sur la fièvre qui tient la *Princesse Uranie*?

V A D I U S.

Oui, hier il me fut là dans une compagnie.

T R I S S O T I N.

Vous en savez l'Auteur?

V A D I U S.

Non; mais je sai fort bien,
Qu'à ne le point flatter, son *Sonnet* ne vaut rien.

T R I S S O T I N.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

Y y y

V A

508 LES FEMMES SAVANTES,
VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et si vous l'avez vû, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sai que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me preserve le Ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison c'est que j'en suis l'Auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sai donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le Sonnet.
Mais laissons ce discours, & voyons ma Balade.

TRISSOTIN.

La Balade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La Balade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaîse.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les Pedans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez forttement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaut, barbouilleur de papier.

COMEDIE

509

VADIUS.

Allez, Rimeur de hale, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, Frippier d'Ecrits, impudent Plagiaire.

VADIUS.

Allez, Cuistre...

PHILAMINTE.

Eh, Messieurs, que pretendez-vous faire ?

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins,

Que réclament sur toi les Grecs & les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse,

D'avoir fait à tes Vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton Livre, & de son peu de bruit,

VADIUS.

Et toi, de ton Libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'Auteur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en passant une atteinte legere,

Parmi plusieurs Auteurs qu'au Palais on revere ;

Mais jamais dans ses Vers il ne te laisse en paix,

Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable ;

Il te met dans la foule ainsi qu'un miserable ;

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.

Mais il m'attaque à part comme un noble adverfaire,

Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;

Et ses coups contre moi redoublent en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

Yyy 3

TRIS-

**LES FEMMES SAVANTES;
HENRIETTE.**

Si j'avois, comme vous, les Pedans dans la tête!
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient differens;
Nous devons obeir, ma sœur, à nos parens;
Une mere a sur nous une entiere puissance,
Et vous croyez en vain, par vôtre resistance...

S C E N E VI.

**CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE,
HENRIETTE, ARMANDE.**

CHRISALE.

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gand, touchez à Monsieur dans la main.
Et le confidez désormais dans vôtre ame.
En homme dont je veux que vous soyiez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obeir, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entiere puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à nôtre obeissance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'apprehende fort

Qu'ici ma mere & vous ne soyiez pas d'accord,
Et c'est un autre époux...

CHRISALE.

Taisez-vous, Perronelle;

Allez philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
Allons vite.

ARISTE.

Fort bien: vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! quelle joye! ah que mon sort est doux!

CHRISALE.

Allons, prenez sa main, & passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah les douces caresses!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragailardit tout-à-fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Ui, rien n'a retenu son esprit en balance;

Elle a fait vanité de son obéissance.

Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi

S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi;

Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la Raison soumettent sous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment;
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encor où son cœur peut pretendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais dans ses procedez il m'a déplû toujours.
Il fait que Dieu merci je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

Yyy f

SCENE

S C E N E II.

CLITANDRE, ARMANDE,
PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'Epoux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour, que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret:
Contre de pareils coups l'ame se fortifie
Du solide secours de la Philosophie,
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout:
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous
plaître.

Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse;
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme Ouvrages nouveaux,
J'ai lû des Vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises.

CLITANDRE.

Eh doucement de grace. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? & quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence?
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin.

Parlez. Dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez dequoi l'autoriser;
Vous en seriez trop digne, & les premieres flâmes
S'établissent des droits si sacrez sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune; & renoncer au jour,
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour;
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale.
Et tout cœur infidelle est un monstre en Morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidelité,
Ce que m'a de vôtre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obeir aux loix qu'elle m'impose;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur.
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressez, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien
sur vous,

Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux;
Ce que vous refusez, j'en offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les reduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir vôtre pensée
Du commerce des sens nette & debarrassée?
Et vous ne goûtez point dans les plus doux appas.
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas?
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut mariage, & tout ce qui s'ensuit.
Ah quel étrange amour! & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flâmes!

516 LES FEMMES SAVANTES,
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs;
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur & net comme le feu celeste;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne panche point vers les sales desirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, & non pour autre chose.
Cen'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme
une ame :

Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part:
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette Philosophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurez qui ne vont qu'à l'esprit.
Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées:
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisez,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me
donne,

En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtimens;
Et sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je voi que dans le monde on fuit fort ma méthode;
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête & doux,
Pour avoir désiré de me voir vôtre Epoux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puis que sans m'écouter
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;
Puis que pour vous reduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles;
Si ma mere le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLIT-

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame, une autre a pris la place ;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De mal-traiter l'azile, & blesser les bontez,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertez.

PHILAMINTE.

Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage ;
Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et dans vos visions savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre Epoux tout prêt ?

CLITANDRE.

Eh, Madame, voyez vôte choix, je vous prie :
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie ;
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est con-
traire,

Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, & plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goût du siècle a sù mettre en credit ;
Mais Monsieur Trissotin n'a pû duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors ceans on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des fornettes,
Que vous desavouâriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

S C E N E III.

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILA-
MINTE, CLITANDRE.

TRISSOTIN.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échapé belle :
Un Monde près de nous a passé tout du long,
Et chû tout au travers de nôtre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré nôtre Terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

518 LES FEMMES SAVANTES;
PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison;
Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison;
Il fait profession de cherir l'ignorance,
Et de haïr sur tout l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette verité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame, & je hais seulement
La science & l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose;
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en pro-
La science est sujette à faire de grands fots. (po

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concludroient guère.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi je ne voi pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi je les voi si bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai crû jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands fots, & non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal, & je vous suis garant,
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puis qu'ignorant & sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

vous le voulez prendre aux usages du mot,
alliance est plus grande entre pedant & sot.

TRISSOTIN.

sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

le savoir garde en soi son merite éminent.

CLITANDRE.

le savoir dans un fat devient impertinent.

TRISSOTIN. (mes;

faut que l'ignorance ait pour vous de grands char-
ismes pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains Savans.

TRISSOTIN.

ces certains Savans-là peuvent, à les connoître,
alloir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

oui, si l'on s'en rapporte à ces certains Savans;
mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE.

me semble, Monsieur...

CLITANDRE.

Eh, Madame, de grace,

Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe;
je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant:

et si je me défens, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
ont vous...

CLITANDRE.

Autre second, je quitte la partie.

PHILAMINTE.

qui souffre aux entretiens ces sortes de combats,
pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Oh, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offence;
il entend raillerie autant qu'homme de France;
et de bien d'autres traits il s'est senti piquer.

Sans

520 LES FEMMES SAVANTES,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.
TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'essaye,
De voir prendre à Monsieur la these qu'il appuye.
Il est fort enfoncé dans la Cour, c'est tout dit :
La Cour, comme l'on fait, ne tient pas pour l'esprit,
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en Courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour,
Et son malheur est grand, de voir que chaque jour
Vous autres beaux Esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle;
Et sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres, & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête;
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pedanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je voi, Monsieur, c'est que pour la science
Rafius & Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur merite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je voi votre chagrin, & que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie.
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos
Que font-ils pour l'Etat vos habiles Heros?
Qu'est ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la Cour d'une horrible injustice?
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms

ET

Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
 Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire ;
 Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire.
 Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau
 Que pour être imprimez, & reliez en veau,
 Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;
 Qu'avec leur plume ils font les destins des Couronnes ;
 Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
 Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
 Que sur eux l'Univers a la vûë attachée ;
 Que par tout de leur nom la gloire est épanchée ;
 Et qu'en science ils font des prodiges fameux,
 Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
 Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles ;
 Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
 A se bien barbouiller de Grec & de Latin,
 Et se charger l'esprit d'un tenebreux butin
 De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres ;
 Gens qui de leur savoir paroissent toujours yvres ;
 Riches pour tout merite en babîl importun,
 Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
 Et pleins d'un ridicule, & d'une impertinence ;
 A décrier par-tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Vôtre chaleur est grande, & cet emportement
 De la nature en vous marque le mouvement.
 C'est le nom de rival qui dans vôtre ame excite.

SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE,
 CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN.

LE Savant qui tantôt vous a rendu vîsîte,
 Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet ;
 Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise ;
 Apprenez, mon ami, que c'est une sottise

De

322 LES FEMMES SAVANTES,
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens du logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui fait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

TRISSOTIN s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa Philosophie n'en vaudra qu'à vos richesses, & que vous savez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vu le Poëme que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je pretens vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Terence & Catulle, où vous verrez notée en marge tous les endroits qu'il a pillés.

PHILAMINTE poursuit.

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis:
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
À faire une action qui confonde l'envie;
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.
Reportez tout cela sur l'heure à votre Maître,
Et lui dites, qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les croi dignes d'être suivis,
Dès ce soir à Monsieur je mènerai ma fille.
Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille
À signer leur contrat vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire;
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
Et Monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bien-tôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir. Elle s'en va.

ARMANDE.

J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos vil

Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé.

Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

S C E N E V.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE,

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux.
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a sur son Rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRISALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE.

Et Madame doit être instruite par sa sœur,

De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance,

De préparer sa main à cette autre alliance.

Ah je leur ferai voir, si pour donner la loi

Il est dans ma maison d'autre maître que moi.

Nous allons revenir, songez à nous attendre:

Allons, suivez mes pas, mon frere, & vous mon gendre.

HENRIETTE.

Helas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma fille
me,

Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on pretend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne voi rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux.

Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,

Il est une retraite où nôtre ame se donne,

Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour,

De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Fin du quatrième Acte.

ACT

A C T E V.

S C E N E I.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'Est sur le mariage où ma Mere s'apprête ;
 Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête-à-tête ;
 Et j'ai crû, dans le trouble où je voi la maison,

Que je pourrois vous faire écouter la Raison.
 Je sai qu'avec mes vœux vous me jugez capable
 De vous porter en dot un bien considerable :
 Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
 Pour un vrai Philosophe a d'indignes appas ;
 Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles
 Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous :
 Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
 Votre grace & votre air, sont les biens, les richesses,
 Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses ;
 C'est de ces seuls thresors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux genereux ;
 Cet obligant amour a de quoi me confondre ,
 Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
 Je vous estime autant qu'on sauroit estimer,
 Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer :
 Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être,
 Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
 Je sai qu'il a bien moins de merite que vous ,
 Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux ;
 Que par cent beaux talens vous devriez me plaire.
 Je voi bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;
 Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
 C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main où l'on me fait pretendre ;
 Me

Me livrera ce cœur que possède Clitandre.
Et par mille doux soins, j'ai lieu de presumer,
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée;
- Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on fait, un effet du mérite,
Le caprice y prend part, & quand quelqu'un nous
plaît,

Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur, & toute ma ten-
dresse:

Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement.
Et ne vous servez point de cette violence,
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien
devoir

A ce que des parens ont sur nous de pouvoir;
On repugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mere à vouloir par son choix
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des loix qu'il puisse executer,
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,

Et d'étaler aux yeux les celestes appas?...

HENRIETTE.

Eh, Monsieur! laissons-là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes;
Que par-tout dans vos Vers vous peignez si char-
mantes,

Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRIS-

TRISSOTIN.

est mon esprit qui parle, & ce n'est pas mon cœur.

elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte;
is j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

H E N R I E T T E.

de grace! Monsieur...

T R I S S O T I N.

Si c'est vous offenser,
on offense envers vous n'est pas prête à cesser.
te ardeur jusqu'ici de vos yeux ignorée,
us consacre des vœux d'éternelle durée.
en n'en peut arrêter les aimables transports;
bien que vos beautés condamnent mes efforts,
ne puis refuser le secours d'une mere,
pretend couronner une flâme si chere;
pouvû que j'obtienne un bonheur si charmant,
servû que je vous aye, il n'importe comment.

H E N R I E T T E.

is savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne
pense,

vouloir sur un cœur user de violence?

il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net;
épouser une fille en dépit qu'elle en ait;
qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
des ressentimens que le mari doit craindre?

T R I S S O T I N.

tel discours n'a rien dont je sois alteré.
ous événemens le Sage est préparé.
eri par la Raison des foiblesses vulgaires,
e met au dessus de ces sortes d'affaires,
n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui;
tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

H E N R I E T T E.

verité, Monsieur, je suis de vous ravie;
je ne pensois pas que la Philosophie
si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
porter constamment de pareils accidens.
te fermeté d'ame, à vous si singuliere,
rite qu'on lui donne une illustre matiere,
digne de trouver qui prenne avec amour
soins continuels de la mettre en son jour;

328 LES FEMMES SAVANTES,
Et comme à dire vrai, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire.
Je le laisse à quelqu'autre, & vous jure entre nous
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.
TRISSOTIN.

Nous allons voir bien-tôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

S C E N E II.

CHRISALE, CLITANDRE, MARTINE,
HENRIETTE.

CHRISALE.

AH. ma fille, je suis bien-aïse de vous voir.
Allons, venez vous-en faire vòtre devoir.
Et soumettre vos vœux aux volontez d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à vòtre mode.
Et pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents
Martine que j'amene, & rétablis ceans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne
change.

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontez.
Ne vous relâchez pas, & faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en preserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable.

Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon Pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi.

Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,

De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Eh non, mon Pere.

CHRISALE.

Oùais. Qu'est-ce donc que ceci?

Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté ceans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon Pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison

N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et pour prendre un époux,

Je vous ferai bien voir que c'est à votre pere

530 LES FEMMES SAVANTES.

Qu'il vous faut obeïr, non pas à vôtre mere.

HENRIETTE.

Helas! vous flatez-là les plus doux de mes vœux.

Veuillez être obeï, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi, j'aurai soin

De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,

TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRI-

SALE, CLITANDRE, HEN-

RIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Vous ne sauriez changer vôtre stile sauvage,
Et nous faire un contract qui soit en beau lan-
gage?

LE NOTAIRE.

Nôtre stile est très-bon, & je serois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah quelle barbarie au milieu de la France!

Mais au moins en faveur, Monsieur, de la Science

Veüillez, au lieu d'écus, de livres & de francs,

Nous exprimer la dot en mines & talens,

Et dater par les mots d'Ides & de Calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? si j'allois, Madame, accorder vos demandes

Je me ferois siffler de tous mes Compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Ah, ah ! cette impudente ose encor se produire ?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

MARTINE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au contract. Où donc est la Future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE.

Oui, la voilà, Monsieur, Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le Futur ?

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne

Est Monsieur.

CHRISALE, *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne

Je pretens qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux

C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE.

Où vous arrêtez-vous ?

Mettez, mettez Monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre mettez, mettez Monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, & d'un jugement mûr
Voyez à convenir entre vous du Futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obeirai des deux.

Zzzz

PHIL-

532 LES FEMMES SAVANTES,
PHILAMINTE.

Quoi donc, vous combattez les choses que je veux
CHRISALE.

Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma fa-
mille
PHILAMINTE.

Vraiment à votre bien on songe bien ici,
Et c'est là pour un Sage un fort digne souci!
CHRISALE.

Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.
PHILAMINTE.

Et moi pour son époux voici qui je veux prendre,
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.
CHRISALE.

Oùais, vous le prenez-là d'un ton bien absolu!
MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire..& je sou-
mes

Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.
CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il bon.
La Poule ne doit point chanter devant le Coc.
CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse.
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.
CHRISALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le Maître du logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocriffe;
Et si je contestois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.
CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable.
Du

De vouloir pour sa fille un mari convenable.

TRISSOTIN.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune & bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous
plaît,

Lui haïller un Savant, qui sans cesse épilogue?

Il lui faut un mari, non pas un Pedagogue:

Et ne voulant savoir le Graïs ni le Latin,

Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE,

Les Savans ne sont bons que pour prêcher en chaise;

Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,

Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit:

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;

Les livres quadrent mal avec le mariage;

Et je veux, si jamais on engage ma foi;

Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi;

Qui ne sache, A, ni B, n'en déplaïse à Madame;

Et ne soit en un mot Docteur, que pour sa femme.

PHILAMINTE.

Est-ce fait? & sans trouble ai-je assez écouté

Votre digne Interprete?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,

Il faut qu'absolument mon desir s'exécute.

Henriette & Monsieur seront joints de ce pas.

Je l'ai dit, je le veux, ne me répliquez pas.

Et si votre parole à Clitandre est donnée,

Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

Zzz 3

CHRI-

Voilà dans cette affair

Voyez, y donnez-vous

HEN

Eh mon pere !

CL I I

Eh Ma

BI

Des propositions qui

Mais nous établissons

Qui doit être épuré o

La substance qui pense

Mais nous en bannissi

SCENE I

ARISTE, CHRI

TE, BELISE

ARMANDE

LE NOT

TANC

J

A I

J'ai regret de trouble

Par le chagrin qu'i

lieux

Ces deux Lettres me

velles,

Dont j'ai senti pour v

L'une pour vous me v

L'autre pour vous me

PHIL

Digne de nous troubler

A I

Cette Lettre en contien

L A M I N T E.

*il prit Monsieur votre frere de
cette Lettre, qui vous dira ce que
dire. La grande negligence que
faites, a été cause que le Clerc
ne m'a point averti, & vous a
votre procès, que vous devien*

R I S A L E.

L A M I N T E.

*Vous vous troublez beaucoup,
et du tout ébranlé de ce coup,
et une ame moins commune
voit les traits de la Fortune.
vous avez vous coûté quarante
payer cette somme, avec les dé-
mandée par Arrêt de la Cour,
moi est choquant, & n'est*

la.

R I S T E.

Il a tort en effet,

*Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
Par Arrêt de la Cour, de payer au plutôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.*

P H I L A M I N T E.

Voyons l'autre.

C H R I S A L E lit.

MONSIEUR, l'amitié qui me lie à Monsieur
votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce
qui vous touche. Je sai que vous avez mis votre bien
entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous
donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux ban-
queroute.

O Ciel! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien!

P H I L A M I N T E.

*Ah quel honteux transport! Fi, tout cela n'est
rien.*

*Il n'est pour le vrai Sage aucun revers funeste.
Et perdant toute chose, à soi-même il se reste.*

536 LES FEMMES SAVANTES;
Achevons nôtre affaire, & quittez vôtre ennuï.
Son bien nous peut suffire & pour nous & pour
lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je voi qu'à cet hymen tout le monde est contrai-
re,

Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE

Cette reflexion vous vient en peu de temps!
Elle suit de bien près, Monsieur, nôtre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de resistance à la fin je me lasse;
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je voi, je voi de vous, non pas pour vôtre gloi-
re,

Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous vou-
drez,

Et je regarde peu comment vous le prendrez:
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuye.
Je vauz bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire!
Et que peu Philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout vôtre destin;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on fait que de bien la Fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait gen-
reux,

Et je veux couronner vos desirs amoureux.
Oui j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à present de pensée.

Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi, vous vous opposez à ma félicité?

Et lorsqu'à mon amour je voi chacun se rendre.

HENRIETTE.

Je fais le peu de bien que vous avez, Clitandre,

Et je vous ai toujours souhaité pour époux,

Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,

J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires:

Mais lorsque nous avons les destins si contraires,

Je vous chéris assez dans cette extrémité,

Pour ne vous charger point de nôtre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable:

Tout destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'Amour, dans son transport, parle toujours
ainsi.

Des retours importuns évitons le souci;

Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,

Que les fâcheux besoins des choses de la vie;

Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux,

De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre

Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,

Et je ne suis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.

Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles;

Et c'est un stratagème, un surprenant secours,

Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours;

Pour détromper ma sœur, & lui faire connoître

Ce que son Philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en soit loué.

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,

Par le chagrin qu'aura ce lâche deserteur.

Voilà le châtiment de sa basse avarice,

538 LES FEMMES SAVANTES.
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE à Cléandre.

Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez.
ARMANDE.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie.

Et vous avez l'appui de la Philosophie,

Pour voir d'un œil content couronner leur art.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je sois dans
cœur.

Par un prompt desespoir souvent on se marie,

Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRISALE.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai pu
crit,

Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

F I N.

56.1495



